

**Transformations de la vision d'avenir du Québec :
analyse de romans québécois d'anticipation sociale de 1978 à 2021**

ROSEMARIE CÔTÉ-PITRE

Thèse soumise à l'Université d'Ottawa
dans le cadre des exigences du programme de
maîtrise en sociologie

École d'études sociologiques et anthropologiques
Faculté des sciences sociales
Université d'Ottawa

© Rosemarie Côté-Pitre, Ottawa, Canada, 2025

RÉSUMÉ

L'avenir du Québec est au cœur de son imaginaire social et collectif. Loin d'être immuable, cette vision d'avenir connaît des transformations parfois profondes en fonction des époques, des différents contextes sociopolitiques ainsi que des dynamiques qui animent la société québécoise. Ces transformations se reflètent au cœur des institutions de la société, mais aussi en sa culture. Cette thèse se penche donc sur les éléments liés à la vision d'avenir du Québec partagée par la société et qui participent à construire la référence québécoise. Pour ce faire, 11 romans québécois d'anticipation sociale présentant un Québec futur ou alternatif et qui ont été publiés entre 1978 et 2021 ont été analysés puis comparés entre eux. Bien qu'il soit difficile d'établir une référence québécoise claire et spécifique à partir de cette analyse, elle a tout de même permis de mettre en lumière certaines tendances, comme la portée de moins en moins forte du nationalisme et de l'idée d'identité nationale au cœur de l'imaginaire collectif québécois. La référence s'inscrit souvent en opposition à l'Autre ou à une autre référence de façon parfois dichotomique. Elle tend à se fragmenter et est difficile à établir dans un monde de plus en plus mondialisé et dominé par de grandes puissances culturelles. Afin de guider l'analyse, cette thèse s'appuie principalement sur les théories de deux penseurs québécois, à savoir la sociologie du roman telle que développée par Jean-Charles Falardeau et la notion de référence de Fernand Dumont. Elle tient compte aussi des concepts d'utopie et d'imaginaire social, puisque les romans s'inscrivent évidemment parfaitement dans ces notions.

ABSTRACT

Quebec's future lies at the heart of its social and collective imagination. Far from being immutable, this vision of the future undergoes sometimes profound transformations over time, the different socio-political contexts and the dynamics that drive Quebec society. These transformations are reflected not only in the institutions, but also in its culture. This thesis therefore explores the elements linked to the vision of Quebec's future shared by society, and which contribute to the construction of the Quebec reference. To this end, eleven social anticipation novels from Quebec presenting a future or an alternative society and published between 1978 and 2021 were analyzed and compared with each other. Although it is difficult to establish a clear and specific Quebec reference from this analysis, it did highlight certain trends, such as the diminishing importance of nationalism and the idea of national identity at the heart of the Quebec collective imagination. The reference is often placed in opposition to the Other or to another reference in a sometimes dichotomous fashion. It tends to fragment and is difficult to establish in an increasingly globalized world dominated by major cultural powers. To guide the analysis, this thesis draws primarily on the theories of two Quebec thinkers, namely the sociology of the novel as developed by Jean-Charles Falardeau and Fernand Dumont's notion of reference. It also takes into account the concepts of utopia and social imaginary, since the novels are perfectly in line with these notions.

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de thèse, le professeur E.-Martin Meunier, pour son soutien précieux et pour la justesse de ses commentaires. Nos discussions m'ont permis de développer ma pensée et de faire grandir mes réflexions tout au long de mon parcours universitaire. Un merci tout spécial aux membres de mon comité, José López, Stéphane Vibert et Michel Bock, pour leurs conseils et leur expertise. Je tiens aussi à remercier le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH), le programme de bourses d'études supérieures de l'Ontario (BESO) ainsi que le Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC) pour leur soutien financier.

À Laurence et Yannick, merci infiniment pour vos encouragements et pour vos réflexions.

Sans votre soutien, cette thèse n'aurait pas vu le jour.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
ABSTRACT.....	iii
REMERCIEMENTS.....	iv
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : CADRE DE LA RECHERCHE.....	8
1.1 Problématique.....	8
1.2 Cadre théorique.....	15
1.3 Cadre méthodologique.....	26
1.4 Le corpus d'analyse : résumés des romans sélectionnés	32
1.5 Présentation de l'analyse.....	53
CHAPITRE 2 : À LA RECHERCHE D'UNE IDENTITÉ NATIONALE ET D'UN IMAGINAIRE COLLECTIF.....	56
2.1 L'affirmation du français comme langue commune.....	58
2.2 Un monde du travail en changement	64
2.3 Le premier référendum et le désir de liberté dans la vision d'avenir du Québec	69
2.4 Solidifier les acquis de la Révolution tranquille.....	76
CHAPITRE 3 : DES ANNÉES 1990 À LA FIN DES ANNÉES 2000 : L'AVENIR DE TOUS LES POSSIBLES	78
3.1 Division sur la vision d'avenir du Québec et les références multiples.....	80
3.2 Le Québec : un territoire morcelé.....	89
3.3 Le Québec de tous les possibles.....	96
CHAPITRE 4 : DE LA DÉCENNIE 2010 AU DÉBUT DES ANNÉES 2020 : DÉSILLUSION ET DÉSENCHANTEMENT FACE À L'AVENIR DU QUÉBEC	101
4.1 Une référence qui passe à l'échelle mondiale.....	101
4.2 Nostalgie du Québec passé et folklorisation de la culture québécoise	116
4.3 La montée d'un Québec désenchanté	121
CONCLUSION.....	125
BIBLIOGRAPHIE.....	134
ANNEXE A – LISTE DES ROMANS.....	138
Décennies 1970 et 1980.....	138
Des années 1990 à la fin des années 2000	138
De la décennie 2010 au début des années 2020.....	138

ANNEXE B – GRILLE D’ANALYSE 139

INTRODUCTION

« Je l'ai déjà signalé à quelques reprises, le Québec est une société qui ne rêve plus. » (Bouchard, 2025) C'est ainsi que Gérard Bouchard entame le tout premier d'une série d'articles intitulés *Réveiller la ferveur québécoise* qui sont parus dans *Le Devoir* en début d'année 2025. Dans cet article, Bouchard revient sur le passé du Québec qui est intrinsèquement lié à la notion de survivance de la culture canadienne-française en Amérique. Il aborde aussi les bouleversements qui sont survenus au sein de la société québécoise avec la Révolution tranquille. Pour le sociologue, avant le tournant des années 2000, chaque période se caractérisait par un rêve qui permettait une ferveur sociale et une convergence dans les actions prises par les différents groupes sociaux pour l'atteindre. Mais plus important encore, il réfléchit sur le Québec des 30 années et sur ce qui semble lui manquer selon lui : un rêve.

Pour les patriotes, le ressort était de libérer la société du colonialisme. Pour les chantres de la Survivance, c'était de contrer la dissolution de la nation en l'ancrant dans le religieux et la tradition. Pour les militants de la Révolution tranquille, c'était de sortir le Québec d'une situation de sous-développement et de retard qui faisait honte, de le lancer à la poursuite d'autres idéaux accordés au monde qui se refaisait. Pour les souverainistes, c'était de donner à notre société les pouvoirs nécessaires à son plein développement.

Quel pourrait être le ressort aujourd'hui ? (Bouchard, 2025)

À l'instar de Gérard Bouchard, cette thèse s'interroge sur les éléments qui animent la société québécoise et sur ce qui constitue son imaginaire collectif. En ce sens, on cherche à étudier les éléments qui caractérisent, en quelque sorte, la société québécoise et qui permettent au Québec de se penser et de se construire comme société distincte. Pour ce faire, on y mobilise les concepts de sociologie de la littérature développés entre autres par Jean-Charles Falardeau ainsi que le concept de *référence* de Fernand Dumont.

Au cœur de la thèse se retrouve une analyse qualitative effectuée à partir de 11 romans québécois d'anticipation sociale publiés entre 1978 et 2021. Ces romans ont été étudiés individuellement par le biais d'une analyse thématique, puis comparés entre eux afin d'établir des moments et des périodes permettant de mieux comprendre ce qui définit le Québec contemporain ou ce qui construit sa *référence*. Cependant, il n'est pas toujours évident de distinguer l'imaginaire de l'auteur de l'imaginaire commun auquel il appartient, mais en croisant les thèmes et les analyses des romans, il devient plus facile de faire ressortir les éléments, symboles et valeurs qui s'inscrivent au sein d'un imaginaire collectif québécois.

L'analyse effectuée démontre qu'il est difficile de mettre en lumière des éléments fédérateurs clairs formant l'imaginaire collectif québécois ou sa *référence* commune. On note cependant certaines tendances et quelques thématiques récurrentes qui marquent leur période. Dans les romans publiés à la fin de la Révolution tranquille, on perçoit un imaginaire frappé de l'opposition à la notion de survivance qui a longtemps caractérisé la référence québécoise selon l'analyse qu'en faisait Fernand Dumont¹. Dans les deux décennies suivantes, on remarque une importance marquée associée au nationalisme et à l'indépendance associée, entre autres, au refus d'adopter le mode de vie et la culture canadienne-anglaise. Enfin, le Québec contemporain semble se trouver encore aujourd'hui dans une période de flottement, ou peut-être de transition², où la société québécoise peine à se penser elle-même. Ainsi, depuis la fin des années 1970, le Québec peine à se définir

¹ Idée qui est d'ailleurs reprise par Gérard Bouchard dans la citation à la page précédente.

² Gérard Bouchard n'utiliserait certes pas ce vocabulaire. Dans son article (2025, 1^{er} février) cité précédemment, il se pose cette question dans l'article *Réveiller la ferveur québécoise (1). Les rêves collectifs* : « Nous sommes peut-être en transition ? ». Question à laquelle il répond que « [ce] serait supposer que nous savons où nous allons, qu'un grand projet s'apprête à nous mobiliser. Ce n'est pas le cas. »

par lui-même, c'est-à-dire autrement que par l'opposition à l'Autre et à sa référence. On pourrait presque y voir une tendance de la perte du sentiment national au Québec, en ce sens que l'idée d'une « nation québécoise distincte » semble de moins en moins claire. Ce qui est clair, c'est qu'il ne se dégage pas de cette analyse une référence claire transcendant les périodes et marquant durablement et profondément l'imaginaire social dans lequel s'inscrivent les auteurs.

Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'existe aucun élément d'attachement ou aucune valeur commune, bien au contraire. Plusieurs thèmes communs se répètent au cours des périodes, dont l'importance de la langue française pour la culture québécoise, ainsi que la crainte marquée de perdre cette langue, l'attachement au territoire québécois, l'importance des valeurs acquises lors de la Révolution tranquille, etc. Or, l'analyse n'a pas permis d'établir un fil conducteur qui pourrait nous permettre de faire ressortir un récit commun ni, pour reprendre les mots de Bouchard, un « rêve collectif [qui] tient une société sur le qui-vive, [qui] la fait progresser, [qui] suscite l'engagement des citoyens et [qui] donne aux jeunes un matériau propre à nourrir leur imaginaire, à concevoir un idéal, à prendre parti dans la vie. » (Bouchard, 2025)

Le choix d'analyser des romans n'est pas anodin, puisque le livre occupe une place importante au sein de la culture québécoise. Outre la quantité impressionnante de titres québécois publiés chaque année grâce, entre autres, aux nombreuses subventions faites à l'industrie du livre, on note aussi la place importante laissée aux nombreuses initiatives et émissions qui traitent de livres. L'écosystème du livre québécois est unique avec, entre autres, la centralité des librairies indépendantes qui représentent les principaux points de vente de livres au Québec, bien devant les géants mondiaux comme Amazon (Marceau,

2024). Enfin pour résumer le choix du roman comme objet d'analyse, on pourrait reprendre les propos du sociologue Jean-Charles Falardeau qui abordait de l'importance du roman pour les sociologues et pour les Québécois :

Au Canada français, en particulier, société où la communication par le langage parlé est si raréfiée et si conventionnelle, le sociologue est inévitablement attiré, tôt ou tard, par les œuvres écrites qui ont été les soupapes de sûreté au silence ou à l'incertitude. (...) [La littérature] exprime ce qui nous constitue le plus spécifiquement et le plus profondément nous-mêmes et ce qui nous fait semblables à d'autres, ce qui nous rattache à de très anciennes racines humaines. Ce que font et ce que disent les vivants de nos univers romanesques rejoint, recoupe, transpose, et orchestre ce que voulaient ceux qui nous ont précédés et nous alerte au sujet de notre propre destin. Les romanciers sont, dans tous les sens, des révélateurs. Notre ambition a été d'accorder de plus près notre oreille à leurs voix. (1967, p. 7-8).

D'aucuns pourraient dire que le genre de romans sélectionnés affecte certainement les résultats de cette recherche. En effet, les romans d'anticipation sociale sont souvent associés à la science-fiction et à la dystopie. Or, rien n'empêche que le roman d'anticipation puisse être positif, mais force est de constater qu'il ne s'écrit pas beaucoup d'utopies au Québec depuis une cinquantaine d'années. C'est pourquoi chacun des romans tombe davantage dans le style dystopique. Ils nous permettent de mettre en lumière les peurs collectives liées à la langue, à l'autonomie et au territoire. Et c'est en ce sens que la lecture des romans d'anticipation sociale québécois est intéressante, tout en gardant en tête que l'imaginaire de l'auteur prend aussi une place importante dans son écriture.

Bien qu'il présente une vision futuriste ou alternative d'une société, le roman dystopique prend racine dans le présent. En effet, il en révèle probablement davantage sur espoirs et les peur collective qui habitent la société que sur le futur qu'il aborde (Serruys, 2010, p.27). Le futur devient en quelque sorte un prétexte pour aborder les enjeux sociaux et les craintes collectives face au futur et à l'avenir. La dystopie, comme le mentionne

Serruys (2010), « ne met pas en cause les failles de systèmes étrangers, mais celles du sien » (p. 30). En ce sens, on peut considérer que l'étude des dystopies québécoises permettra d'avoir une vision intéressante des espoirs et des craintes du Québec. C'est pourquoi l'analyse thématique des romans issue de cette recherche est ancré dans la période de publication des romans.

La présente thèse est divisée en quatre chapitres. Tout d'abord, il y aura le cadre de la recherche. On y retrouve la problématique qui présentera entre autres la question de recherche : quelles sont les représentations sociales des visions d'avenir du Québec dans les romans d'anticipation québécois et comment se sont-elles transformées depuis les années 1970 à nos jours ? On y retrouve aussi quelques questions complémentaires.

Le cadre de la recherche se poursuit avec le cadre théorique et conceptuel, compris en trois parties, à savoir la sociologie de la littérature telle que développée par Jean-Charles Falardeau, le concept de *référence* développé par Fernand Dumont ainsi que la notion d'imaginaire social et de dystopie. Dans cette section, il sera possible de voir que le roman permet d'accéder plus facile à l'imaginaire social et collectif d'une société. Falardeau mentionne effectivement que le roman permet de rendre tangible des éléments du social qui ne se présentent pas comme une évidence à première vue. Il permet aussi de construire un narratif porteur de sens pour cette même société. Cette thèse cherche d'ailleurs à voir, en quelque sorte, si les romans dystopiques québécois sélectionnés présentent effectivement un tel narratif autour de thèmes communs et, surtout, autour d'une référence commune significative pour le Québec. En ce sens, le roman dépasse le simple reflet social : il participe plutôt de même société.

Vient ensuite le cadre méthodologique où on détaillera la façon dont les romans ont été analysés et la grille d'analyse développée pour cette thèse, ainsi qu'un court résumé des romans sélectionnés. Les résumés auraient pu être détaillés davantage, mais afin d'alléger la lecture, seuls les éléments pertinents pour l'analyse y ont été inclus. Cela comprend la trame narrative principale, une présentation des personnages au besoin ainsi qu'une description du Québec alternatif imaginé par l'auteur. Tous les résumés se concluent par une présentation de l'auteur afin de mieux expliquer le choix d'inclure le roman dans le corpus.

Les trois chapitres suivants constituent l'analyse et le cœur de la thèse. L'analyse, de chacun des romans a permis de les classer en trois périodes ou moment distincts. Ces périodes permettent de mieux cerner la trame des changements dans la référence et dans le traitement des thèmes abordés dans les romans. Le lecteur remarquera peut-être qu'une attention particulière a été portée à la sélection des auteurs dans son ensemble afin de s'assurer d'avoir des auteurs provenant de différents milieux ou ayant différents bagages sociaux. On s'assure ainsi bien représenter la diversité de la littérature québécoise.

Le chapitre 2 est intitulé *Les décennies 1970 et 1980 : À la recherche d'une identité nationale et d'un imaginaire collectif*. Cette section comporte l'analyse de trois romans : *Québec Banana State* (1978) de Jean-Michel Wyl ; *Le sang des autres* (1981 [1979])³ d'André Mathieu ; et, *Le nord électrique* (1985) de Jean-Pierre April. Encore fortement marqué par la Révolution tranquille, le Québec de cette période tente d'y puiser les éléments porteurs pour l'imaginaire social et potentiellement constitutifs de la référence

³ Afin de garder visible la date de parution originale des romans qui ont connu une réédition, on indiquera tout au long de la thèse la date originale entre crochets en plus de la date de l'édition sélectionnée pour l'analyse. Certaines versions originales étant difficiles à trouver, il a parfois été nécessaire de se tourner vers une réédition pour l'analyse, bien que cela ne soit pas l'idéal.

québécoise. Cependant, on comprendra à la lecture de ce chapitre que les auteurs tergiversent toujours et qu'ils ne s'entendent pas tout à fait sur les bons et les moins bons coups de la Révolution tranquille.

S'en suit le troisième chapitre intitulé *Des années 1990 à la fin des années 2000 : L'avenir de tous les possibles*. Dans cette période marquée par le second référendum, les auteurs présentent un Québec où tout peut arriver : le meilleur comme le pire. Deux des romans analysés sont parus pour la première fois avant le référendum de 1995, *Chronoreg* de Daniel Sernine publié initialement en 1992 et *Les Voyageurs malgré eux* d'Élisabeth Vonarburg publié pour la première fois en 1994. Ces deux romans ont connu des rééditions, respectivement en 1999 et 2009. Deux autres ont été publiés après cette date, soit *La neige* de Pierre Gélinas paru en 1996 et *Paradis, clef en main* de Nelly Arcan publié en 2009.

Enfin, le dernier chapitre d'analyse couvre la décennie 2010 à aujourd'hui. On y retrouve quatre romans : *Oscar de Profundis* (2016) de Catherine Mavrikakis, *Aquariums* (2019) de Julie Kurtness, *La seule chose qui intéresse tout le monde* (2021) de François Blais, et *Valide* (2021) de Chris Bergeron. Le titre du chapitre *Désillusion et désenchantement face à l'avenir du Québec* fait bien ressortir l'idée générale de cette section. C'est probablement dans ce chapitre qu'on voit le plus clairement la difficulté de se définir et la perte de sens des Québécois en l'idée du Québec.

La thèse se termine avec un court chapitre de conclusion qui fait aussi office de discussion.

CHAPITRE 1 : CADRE DE LA RECHERCHE

1.1 Problématique

L'avenir du Québec est au cœur de l'imaginaire social et collectif de la société québécoise. Loin d'être immuable, cette vision d'avenir se transforme en fonction des époques historiques, des différents contextes sociopolitiques ainsi que des dynamiques qui animent la société québécoise. Ces changements sont témoins des mutations profondes que vit la société.

La vision d'avenir se définit comme la représentation du futur, plus ou moins lointain, de la société, de ses dynamiques et divisions sociales ainsi que de ses institutions. Autrement dit, il s'agit d'une réflexion critique sur les différents possibles qui pourraient survenir si les dynamiques sociales et institutionnelles de la société actuelle restent inchangées ou, au contraire, si elles font face à certains changements. Le professeur en philosophie André Rocque définit d'ailleurs le concept de vision du monde comme « la relation de l'humain à ce qu'on appelle communément son milieu, la représentation qu'il se fait de son milieu, ainsi que la représentation qu'il se fait de sa relation à son milieu. » (1988, p.216)

De plus, puisque l'avenir d'une société reste inconnu des individus, la construction d'une vision d'avenir comprend nécessairement une part d'imaginaire. Cet imaginaire est à la fois un imaginaire littéraire propre à l'auteur et caractéristique d'un imaginaire social partagé collectivement. Bien plus qu'un simple reflet des tensions qui prennent forme au sein de la société, l'imaginaire entourant l'avenir du Québec participe aux débats et permet de mieux comprendre les dynamiques sociales qui animent et constituent la société

québécoise. Ce futur imaginaire peut être idéalisé – ce qu'on appelle eutopie – ou perçu comme noir et désastreux – comprendre ici une vision dystopique. Dans tous les cas, la façon dont le Québec pense sa société passée, actuelle et future participe à sa stabilité, à sa pérennité et à son évolution. Elle influence les individus, les institutions et les dynamiques sociales, car comme l'a dit Émile Durkheim : « une société n'est pas simplement constituée par la masse des individus qui la composent, par le sol qu'ils occupent, par les choses dont ils se servent, par les mouvements qu'ils accomplissent, mais, avant tout, par l'idée qu'elle se fait d'elle-même. » (2012, p.399) C'est cette idée qui représente l'essence de cette thèse.

Cette recherche propose donc d'analyser plus en profondeur l'évolution de la représentation de l'avenir du Québec depuis les années 1970 à nos jours. Bien que de nombreuses formes littéraires auraient pu être prises en compte, on se limite ici à l'étude de romans d'anticipation sociale québécois. Le roman d'anticipation sociale comprend tout roman proposant une vision d'avenir ou futuriste du Québec, c'est-à-dire un univers québécois des possibles, un Québec qui aurait pu exister ou un roman qui anticipe les effets d'un événement marquant à venir. Puisqu'un des objectifs principaux des romans d'anticipation consiste à expliciter le futur d'une société, il sera plus facile d'y puiser les détails concernant la vision d'avenir du Québec proposée par les auteurs. Le choix des années 70 n'est pas non dû au hasard ; il est souvent présenté comme le début d'une période charnière de la société québécoise avec la fin de la grande noirceur et le début de grandes réformes et de grands changements sociopolitiques au Québec. Qui plus est, il s'agit d'une période lors de laquelle la littérature de science-fiction québécoise s'est consolidée, avec la création, entre autres, de maisons d'édition spécialisées, de congrès ou encore de revues

sur le sujet (Serruys, 2008). Autrement dit, les romans d'anticipation québécois précédant 1970 sont moins nombreux et plus difficilement accessibles.

Le terme « roman d'anticipation sociale » comprend plusieurs types de livres, y compris l'utopie et la dystopie. L'utopie peut se résumer comme la conception d'une société future et/ou alternative, idéalisée ou décriée, dans lesquels les structures et institutions sociales, politiques, économiques, culturelles et autres sont assez développées. Cette société présentée fait partie de ce qu'on appelle l'univers des possibles, même si elles peuvent comprendre des éléments fantaisistes. Un même roman peut cependant emprunter des éléments à la fois utopiques et dystopiques. De façon générale, cette forme d'anticipation sociale présente une critique importante de la société (dans laquelle elle est écrite et dans laquelle elle est lue). Si une utopie est considérée comme optimiste ou positive, elle est appelée eutopie, alors que si elle est pessimiste et négative, elle est appelée dystopie, contre-utopie ou anti-utopie. Enfin, si le futur proposé prend pour point d'appui un ou plusieurs éléments du passé modifiés, le roman d'anticipation est alors qualifié d'uchronique ou de dyschronique (uchronie dystopique)⁴.

L'étude des romans québécois et, plus spécifiquement, des romans québécois d'anticipation sociale pourrait, à première vue, paraître limitée et circonscrite à un objet culturel moins pertinent pour une recherche abordant les imaginaires collectifs et sociaux. Le roman d'anticipation tombe sous la catégorie science-fiction, genre littéraire auquel on accorde généralement peu de considération puisqu'il est souvent associé à l'enfance et à un manque de crédibilité (Yates, 2004). Malgré tout, il est pertinent de s'y intéresser

⁴ Par exemple, *Le Maître du Haut Château* (1962) de Philippe K. Dick est souvent cité en exemple pour les uchronies et dyschronie futuriste. Peuvent aussi se retrouver dans cette catégorie *La Part de l'Autre* (2001) d'Éric-Emmanuel Schmitt et *Il est de retour* (2012) de Timur Vermes.

puisqu'il s'inscrit dans une culture et un imaginaire social plus large, mais aussi parce qu'il peut présenter assez clairement une critique sociale et une vision d'avenir du Québec, tant en ce qui concerne ses institutions, son système politique, ses relations sociales, etc.

Qui plus est, un sondage SOM commandé par l'Association des libraires du Québec estime qu'un peu plus de 20 % des livres vendus au Québec sont des romans de science-fiction ou d'horreur (Lalonde, 2023). On note donc une forte popularité de ce genre littéraire chez les lecteurs, mais aussi chez les auteurs qui sont nombreux à se lancer dans ce type d'histoire.

Plus encore, depuis plusieurs années, le milieu littéraire québécois gagne en importance et en ampleur. Outre le nombre important de livres publiés chaque année dans la province, la popularité de la littérature québécoise ne fait plus de doute. On peut, par exemple, penser au fort achalandage dans les salons du livre à travers la province, à l'importance grandissante de la journée *Le 12 août, je lis québécois* ou aux nombreuses initiatives comme *Lire en chœur* de l'Association des libraires du Québec, qui mettent de l'avant la littérature québécoise et ses auteurs. En 2021, la vente de livres publiés par des éditeurs québécoise a progressé plus rapidement que les livres d'éditeurs internationaux en enregistrant une hausse de 18,3 % par rapport à l'année 2020, elle-même en augmentation par rapport à 2019 (ALQ, 2022). Depuis plusieurs années, la littérature de fiction occupe d'ailleurs une place importante parmi les meilleurs vendeurs au Québec (Lalonde, 2022). Cette hausse des ventes est survenue malgré le fait que de nombreuses librairies indépendantes ont dû fermer temporairement leurs portes en raison des mesures sanitaires liées à la pandémie de Covid-19 (ALQ, 2022).

Selon Karine Prémont (2016), professeure en science politique à l'Université de Sherbrooke, le roman de science-fiction ou d'anticipation nous permet de mieux analyser certains changements sociaux et nous présente une vision du monde à travers laquelle il est possible de voir les espoirs de membres d'une société, leurs souhaits pour le futur, leurs peurs ou encore les tensions et luttes politiques actuelles. Avec la fiction spéculative, les auteurs peuvent aborder des enjeux éthiques importants et des problèmes sociaux, ce qui rend d'autant plus intéressante l'analyse des œuvres de fiction pour les chercheurs en sciences sociales. Ces analyses permettent de problématiser certains enjeux sociaux, de prendre connaissance, entre autres, des craintes de la collectivité et d'en mesurer les effets avec la réception de l'œuvre auprès de lectorat et par sa postérité.

Plus encore, la science-fiction participe activement à bâtir et transformer notre vision de la société et, plus largement, l'idée que l'on se fait de la modernité (Dominici, 2016 p.17). Nicholas Serruys, professeur en littérature spécialisé sur la science-fiction québécoise, affirme d'ailleurs qu'au Québec, ce type de littérature « relève souvent de quêtes d'émancipation et d'affirmation identitaire au sein d'une communauté » (Serruys, 2010, p.101). Selon lui, les romans d'anticipation québécois se concentrent davantage sur l'anticipation sociale et politique du Québec (plutôt que l'anticipation sociotechno-scientifique souvent abordée dans les écrits anglo-saxons) et adoptent souvent la forme d'une allégorie nationale en opposition à l'impérialisme anglo-saxon (Serruys, 2010). Ainsi, il est possible de croire que la littérature d'anticipation québécoise recèle certaines particularités propres à l'imaginaire social et collectif du Québec qui sont pertinentes à analyser plus en profondeur.

L'imaginaire social est un concept sociologique difficile à définir et à cerner étant donné, entre autres, son aspect intangible et immatériel. En s'inspirant du philosophe Castoriadis, Angela Arruda, professeure en psychologie et penseuse de l'imaginaire social et de la théorie des représentations sociales, affirme : « The imaginary may be considered as the mental activity of producing iconic or linguistic images. The social imaginary, in the other hand, refers to a network of significations, collectively shared, that each society may use of to think about itself. » (Arruda, 2015, p.128) C'est donc en analysant ce réseau de significations partagées au sein de la société québécoise que nous pourrions mieux comprendre le narratif de la société québécoise et, ultimement, la façon dont le Québec se représente lui-même ainsi que ce qui la définit en tant qu'entité.

Enfin, de nombreux sociologues se sont penchés sur les liens entre la littérature et la sociologie. Par exemple, le sociologue David Ledent souligne qu'une sociologie implicite du roman permet de « reconnaître la capacité des œuvres littéraires à dialoguer avec le savoir sociologique, une reconnaissance qui rend possible une approche d'une sociologie par la littérature, laquelle consiste à partir de la littérature pour alimenter la réflexion sociologique. » (2015, p.374) En analysant les travaux de nombreux sociologues qui se sont intéressés à la sociologie du roman, ce dernier a mis en évidence trois approches de la sociologie du roman, à savoir (1) l'utilisation du roman pour illustrer une théorie déjà existante, (2) utiliser le roman comme un objet d'analyse, en considérant que l'imaginaire de l'auteur est nécessairement confronté et partie prenante du réel, et finalement (3) utiliser le roman comme un laboratoire pour le développement d'une pensée sociologique (Ledent, 2015, p. 382-383).

Au Québec, le sociologue Jean-Charles Falardeau est l'un des penseurs qui s'est longuement attardé au lien entre la sociologie et la littérature. Pour lui, le roman permet d'avoir accès aux structures implicites d'une société, aux dynamiques sociales et au sens profond que partagent les membres d'une même société (Falardeau, 1967 ; 1964). La sociologie de la littérature telle qu'il l'a pensée sera d'ailleurs au cœur du cadre théorique.

Le sociologue Fernand Dumont a lui aussi pensé les rapports entre la sociologie et la littérature, pan essentiel, selon lui, de la culture d'une société. À ce sujet, il affirme :

[Il] serait possible d'aller, non seulement de la sociologie à l'œuvre littéraire, mais l'œuvre moderne à la société. Faut-il reculer devant cette inversion de nos tendances familières ? Je ne crois pas. Nous le disions au départ : à quoi servirait à la sociologie de prendre la littérature pour objet si cela ne devait pas la remettre en question ? (1964, 239)

Dumont considère que la littérature d'une société peut contenir les significations profondes d'une société, par le biais, entre autres, des mythes, des symboles, représentations du monde, des valeurs et des rêves qu'elle comprend (Dumont, 1964). La littérature devient donc un lieu privilégié pour l'analyse sociologique et pour rendre compte de ce qui définit une société, de ce qui construit *sa référence*.

Dans le cadre de cette recherche, une attention particulière a été portée à l'analyse des changements dans *la référence* de la société québécoise et dans l'imaginaire social entourant l'évolution des représentations sociales de l'avenir du Québec et de la nation québécoise, surtout au niveau identitaire et culturel, dans les romans d'anticipation sociale sélectionnés. Pour ce faire, la notion *de référence* telle que développée par Fernand Dumont occupe une place centrale. Nous tenterons de répondre aux questions suivantes : **quelles sont les représentations sociales des visions d'avenir du Québec dans les romans d'anticipation québécois, comment se sont-elles transformées depuis les années 1970**

à nos jours et quelles références ont-elles contribué à mettre en scène ? Certaines questions secondaires se faufilent aussi tout au long de l'analyse : quels thèmes transcendent les romans ? Comment la vision d'avenir est-elle représentée au sein des différents romans ? Quels sont les éléments (symboles, représentations collectives, discours, etc.) qui forment la référence à la nation québécoise ainsi qu'à l'identité québécoise et comment se transforment-ils à travers le temps ?

On retrouve, dans un premier temps, la comparaison, la catégorisation et la hiérarchisation de la représentation sociale de la vision d'avenir du Québec et des images porteuses de sens dans les différents romans d'anticipation. Dans un deuxième temps, une analyse a été faite à la lumière des éléments d'influence du contexte sociopolitique de l'époque ainsi que les réactions suscitées par ces romans lors de la réception de l'œuvre par les lecteurs. L'objectif est non seulement de mettre en lumière les différentes visions d'avenir et la façon dont elles sont représentées, mais aussi (et surtout) les significations et le sens qu'elles portent avec elles.

1.2 Cadre théorique

Le cadre théorique proposé dans cette thèse s'articule autour de trois axes principaux. Tout d'abord, on retrouve les bases théoriques de la sociologie québécoise du roman développée par le sociologue Jean-Charles Falardeau. Par la suite, il sera question des concepts d'imaginaire social et d'utopie. L'imaginaire social se comprend comme la façon et les éléments qui permettent à une société de se penser elle-même et de se considérer comme une entité à part entière. Ce concept est intimement lié à la sociologie de la littérature et à la sociologie du roman qui comprend une part importante d'imaginaire et qui s'inscrit, bien évidemment, dans un imaginaire social donné. D'ailleurs, Jean-Charles

Falardeau considère que c'est entre autres grâce à l'imaginaire que le roman peut se distinguer de la monographie et qu'il permet de repenser la société dans un *monde des possibles*, un univers de possibilité (Langlois, 2022, p.110). Enfin, on abordera le concept de référence du sociologue québécois Fernand Dumont. Cette référence se fonde sur un ensemble de représentations symboliques et d'éléments d'appartenance partagés par les individus au sein de cette société et qui constituent sa mémoire collective (Dumont, 1996). En cadrant mieux les éléments de références des différents romans, il sera possible de voir les éléments de continuité et de rupture dans la vision d'avenir du Québec présenté par les auteurs. Ces trois axes théoriques et conceptuels sont intimement liés. Utilisée dans le cadre d'une analyse sociologique de romans québécois, on considère que le concept de *référence* de Fernand Dumont se retrouve au croisement du concept d'imaginaire social et de la sociologie du roman de Jean-Charles Falardeau. On verra qu'effectivement elle recoupe des éléments d'analyse de l'imaginaire, mais qu'elle permet de dégager le narratif social et la vision du monde d'une société comme le fait Falardeau dans son analyse.

La sociologie du roman

Avec la publication de son livre *Notre société et son roman* en 1967, Jean-Charles Falardeau établit les fondements de la sociologie du roman au Québec. Pour Falardeau, le roman est un objet social d'autant plus intéressant puisqu'il représente la société dans sa globalité par ses différents niveaux de significations et de structures :

Tout univers romanesque comporte d'abord plusieurs niveaux de significations : significations des personnages, de leurs actions, des symboles qui envoûtent leurs projets d'existence ou leurs drames ; signification de leur vision d'eux-mêmes par rapport aux autres qu'ils affrontent et qui les confrontent, des rêves qui les sollicitent et des absolus qu'ils poursuivent. Tout univers romanesque comporte aussi

une pluralité de significations globales. Il recèle une multiplicité de structures. (Falardeau, 1967, p.123)

Dans son article *La sociologie de la littérature selon Jean-Charles Falardeau*, le sociologue et professeur Simon Langlois (2022) note que pour arriver concrètement à capter les éléments du social, Falardeau utilise une méthode d'analyse du roman qui repose sur trois axes principaux, à savoir (1) l'analyse du héros de l'histoire, (2) la vision du monde qui se dégage du roman ainsi que (3) l'idéologie intrinsèque véhiculée par l'œuvre. Il réussit ainsi à dégager les symboles forts qui construisent l'imaginaire du roman et qui sont partagés collectivement par la société dans laquelle l'auteur évolue. De cette façon, Falardeau réussit à montrer les liens qui unissent le roman à la société dans laquelle ce dernier a été écrit et publié, car même si le roman reste une fiction, il participe de sa société et critique bien souvent des aspects de cette dernière. Puisque le roman est écrit dans une société donnée à un moment précis, il offre aussi une vue intéressante sur une époque bien précise.

Il y a d'abord des relations entre les structures de l'univers romanesque et les structures sociales du milieu humain dans lequel l'œuvre apparaît. La première démarche mène ainsi de la société vers l'œuvre. Une seconde démarche suit une direction inverse. Elle prend son point de départ dans l'œuvre. Après avoir détecté la structure, les pôles et les axes de l'univers romanesque, elle cherche à déterminer ce qu'ils nous font découvrir d'inédit et d'imprévu dans les structures culturelles de la société réelle. Elle veut dépister ce que les univers rêvés nous apprennent de l'univers social concret. (Falardeau, 1967, p. 123-124)

Dans cette citation, nous voyons que Falardeau ne s'intéresse pas uniquement aux personnages ou aux histoires présentés dans les romans, mais aussi aux structures qui y sont construites. Selon lui, puisque le roman prend inspiration dans le monde réel et dans l'imaginaire de l'auteur, son analyse permet donc d'avoir accès plus facilement à certaines

structures sociales, à certains symboles ou visions du monde qui seraient autrement difficiles de voir.

Cela étant dit, un des fondements de la sociologie de la littérature de Falardeau est certainement le fait qu'il considère que les livres sont plus qu'un simple reflet de la société en raison, entre autres, de l'univers social imaginaire développé par les auteurs (Falardeau, 1964). Un des articles qu'il écrit à ce sujet commence d'ailleurs avec la phrase « le roman est plus que le simple reflet d'une réalité sociale » (Falardeau, 1964, p.123). Comme présenté ci-dessus, l'analyse du roman permet de rendre visibles des structures ou symboles sociaux forts qui sont parfois difficiles à comprendre ou à mettre en lumière. Falardeau dépasse ainsi la célèbre thèse du sociologue français Lucien Goldmann qui affirmait que le roman était le reflet de la société et du monde dans lequel l'auteur écrit (Langlois, 2022, p. 98). Bien qu'il ne nie pas que l'auteur puisse puiser son inspiration du monde qui l'entoure et des groupes sociaux auxquels il appartient, Falardeau reconnaît l'importance de l'originalité et la notion artistique de chaque roman (Langlois, 2022, p. 98-99). En d'autres termes, le roman « c'est la société rêvée, transposée, recomposée, transfigurée, refigurée, transcendée. » (Falardeau dans Langlois, 2022, p.99) Dans le même ordre d'idées, le professeur et sociologue Pierre Hamel, qui s'est attardé au travail de Falardeau, note que les romanciers ont « réussi de façon très singulière à exprimer ce qui constitue en propre le caractère de leur société. » (2016, p.327) La littérature constitue donc une fenêtre sur la société, sur ce qui la définit et sur ses dynamiques.

Le roman est un objet d'étude particulièrement intéressant pour les sociologues. Le roman est un endroit où la société peut être nommée, mais aussi imaginée dans sa langue et où l'auteur développe un univers de symboles qui lui permettent de participer activement

à sa culture (Falardeau, 1974). Falardeau a d'ailleurs décrit le roman québécois en ces termes :

Notre roman traduit les drames d'une trajectoire qui va du sacré au profane, de l'intemporel au temporel, du mythique à l'incarnation dans le monde, à l'autoaffirmation dans le monde, à la participation au monde. Dans cette mesure, il constitue à sa manière un vaste récit épique où sont racontés les enlisements et les déchirements que l'homme canadien-français, engendré dans une dépossession idéalisée, a dû affronter pour en arriver à pénétrer, enfin, dans le « temps des hommes ». (Falardeau, 1974, p.49)

Par sa littérature, le Québec arrive ainsi à s'inscrire dans le monde et à partager sa culture à travers le temps et l'espace. Autrement dit, par le roman, le Québec s'écrit, se définit et s'affirme comme société, et comme nation, en décrivant son histoire et les changements qui l'ont affecté à travers le temps. Bref, avec l'étude sociologique de la littérature, on remarque que le Québec est une société définie et qui se définit elle-même (Falardeau, 1964 ; Langlois, 2022).

Enfin, un des éléments peu abordés par Jean-Charles Falardeau dans sa sociologie du roman est le contexte entourant l'œuvre en soi. Autrement dit, le sociologue laisse de côté dans son analyse toute la dimension de la réception et de la publication du roman (Langlois, 2022). Sa démarche se limite au roman comme objet d'étude et à l'analyse de celui-ci (Langlois, 2022). L'analyse présentée dans la présente thèse ira dans le même sens et n'abordera que très peu ces autres éléments.

L'imaginaire social et l'utopie

La seconde dimension du cadre théorique concerne l'imaginaire social et l'utopie. De façon plutôt synthétique, l'imaginaire social peut se définir comme l'ensemble des symboles, des représentations sociohistoriques et des éléments de références par lesquels

une société ou un groupe social se définit. Patrice Leblanc (1994), professeur à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue et docteur en sociologie, souligne d'ailleurs le caractère polysémique de ce concept ainsi que les différents éléments qui traduisent et participent à la formation de cet imaginaire collectif et social. Parmi ces derniers se trouvent les mythes et religions, la mémoire collective, les idéologies dominantes (et les idéologies réfractaires) ou encore l'*utopie* (Leblanc, 1994).

Pour Cornelius Castoriadis (1975), un des principaux penseurs de l'imaginaire social, il s'agit d'une « création incessante et essentiellement *indéterminée* (sociohistorique et psychique) de figures/formes/images, à partir desquelles seulement il peut être question de “quelque chose”. Ce que nous appelons “réalité” et “rationalité” en sont des œuvres. » (p.8) Pour lui, le nationalisme ou l'imaginaire de la nation est central à chaque société, puisqu'il est « plus solide que toutes les réalités » (p. 223-224) pour ceux qui le vivent et le ressentent. Il est porteur de sens et de significations pour les individus et institutions qui composent cette société. Ainsi, l'imaginaire social est fortement connoté et permet aux individus et aux institutions de partager entre eux des idées, des concepts mêmes immatériels qui deviennent tangibles.

Plusieurs penseurs font des liens entre l'imaginaire social et l'utopie. L'utopie est ici comprise en son sens très large, c'est-à-dire la conception d'une société imaginaire, mais qui s'inscrit dans un univers des possibles, bien qu'elle puisse être très fantaisiste. L'utopie est l'idée d'une société future et/ou alternative, idéalisée ou décriée, qui décrit et imagine diverses structures, dynamiques et institutions sociales, politiques, économiques, culturelles, etc. Cette définition, inspirée entre autres de Nicholas Serruys (2010), comprend donc les dérivés de l'utopie, comme la dystopie (société future sombre – ex.

1984 de Georges Orwell et *Brave New World* de Aldous Huxley), l'eutopie (une utopie positive – *Utopia* de Thomas More), l'uchronie (une société alternative où un événement historique marquant est changé – ex. *La Part de l'autre* d'Éric-Emmanuel Schmitt et *Le Maître du Haut Château* de Philip K. Dick), etc.

Le professeur retraité de lettres à l'Université McGill et spécialiste de la science-fiction occidentale, Darko Suvin, utilise d'ailleurs ces concepts et en propose une définition assez précise :

I defined eutopia as the construction of a particular community where sociopolitical institutions, norms, and relationships between people are organized according to a more perfect principle than in the author's community, and symmetrically, for dystopia "more perfect" is to be changed into "less perfect". (Suvin, 2021, p.19)

Ainsi, l'eutopie et la dystopie fonctionnent selon les mêmes procédés littéraires et sociologiques. La grande différence réside dans le fait que l'une se concentre sur les aspects idéaux d'une société inventée ou alternative (eutopie), alors que l'autre se concentre sur les aspects plus négatifs et sombres (dystopie).

Ces deux concepts, l'imaginaire social et l'utopie, sont donc souvent analysés de pair en raison, entre autres, du lien qui unit souvent l'utopie et l'idéologie. Déjà, en 1936, dans son livre *Ideology and Utopia*, le sociologue et philosophe Karl Mannheim (1960) définissait l'utopie en ces termes : « a type of orientation which transcends reality and which at the same time breaks the bounds of the existing order » (p.173). Sa conception de l'utopie était indissociable de son contexte sociohistorique et, surtout, des influences idéologiques des XIX^e et XX^e siècles. Mannheim n'est pas le seul à avoir mis en rapport l'utopie et l'idéologie. Chez Paul Ricoeur, philosophe des sciences sociales qui a analysé l'utopie et l'idéologie, l'utopie ébranle l'ordre établi et transcende la société, alors que

l'idéologie est un outil de légitimation d'un système politique et social (Ascarate, 2018 ; Lubelska, 2018).

Plusieurs chercheurs ont continué de faire ses liens entre ces deux concepts. Patrice Leblanc rappelle par exemple que l'utopie est une représentation d'une société idéale et que c'est par cette représentation du monde qu'elle est liée à l'imaginaire social :

C'est en tant que représentation que l'utopie est considérée comme de l'imaginaire. Par ailleurs, cet imaginaire est social parce que, d'une part, il a comme objet la société et les rapports sociaux qui la constituent et, d'autre part, parce que cette représentation est souvent partagée par une pluralité de personnes et peut donner forme à leurs actions ou orienter celles-ci. (1994, p.419)

C'est le cas aussi de Nicolas Serruys qui s'est intéressé aux liens entre l'idéologie et l'utopie dans la science-fiction québécoise. Dans sa thèse de doctorat, il aborde la présence d'allégories nationales dans la littérature de science-fiction (Serruys, 2010). L'utopie permet en quelque sorte aux auteurs de présenter plus concrètement une vision du monde et un projet qui reste hypothétique et flou pour plusieurs personnes. Bref, plusieurs penseurs, y compris au Québec, ont montré le potentiel de l'étude et l'analyse d'utopies et de dystopies pour les sciences sociales ainsi que pour mieux comprendre les imaginaires (sociaux, collectifs et sociologiques) qui influencent la société, peu les mettent en pratique dans leurs recherches.

La référence de Fernand Dumont

Afin de mieux comprendre la vision d'avenir du Québec présentée par les auteurs, comme autant de représentations partagées, nous utiliserons le concept de *référence* de Fernand Dumont. La *référence* se définit comme les signes ou symboles partagés par une communauté, à comprendre ici la nation et la société québécoise, d'idéologies, de mythes,

de mémoires fabriquées formant un narratif construit à travers le temps dans les discours et de représentations sociales communes (Dumont, 1996 ; Dumont, 2000, p.270). À travers l'analyse de cette référence, on peut comprendre les « mutations profondes » (Dumont, 2000, p.268) rencontrées par la société québécoise et la façon dont elle change avec le temps. Ce concept permet à la société de se penser en tant qu'entité à part entière en développant une mémoire collective et une histoire commune, une conscience politique guidée par une idéologie partagée ainsi qu'une vision future pour la société, soit une utopie sociale et collective.

Selon Fernand Dumont, la référence traditionnelle du Québec, des années 1850 à la Seconde Guerre mondiale, est caractérisée par la survivance (Dumont, 2000, p. 276-277). Surtout portée par les élites québécoises (le clergé, les politiciens, etc.), cette référence a connu certaines transformations à la suite de la Seconde Guerre mondiale, avant de se fracturer lors de la Révolution tranquille (Dumont, 2000, p.282). À cette période, la référence se caractérise surtout par un refus de la référence traditionnelle et des institutions qui l'ont portée, dont la religion et l'histoire telle qu'elles étaient racontées jusque-là, qui se caractérisent aussi par une certaine incertitude grandissante face à une grande incertitude quant à la référence à venir, aux nouvelles élites, etc. (Dumont, 2000, p.282). Or, depuis la fin de la Révolution tranquille, la référence semble plus difficile à qualifier dans un Québec qui cherche sa référence. Il s'agit, aux dires de Dumont, d'une période « intermédiaire où le passé est encore présent et où l'avenir commence à être présent » (Dumont, 2000, p.287). Autrement dit, le Québec cherche encore ses repères et qui ne sait pas exactement sur quelles bases se construira sa référence. Il est donc d'autant plus intéressant de se pencher sur la référence visible dans la vision d'avenir de cette période afin de voir les éléments

qui sont les témoins de mutations profondes pour la société québécoise, qui sont en rupture avec le passé, et les éléments qui s'inscrivent en continuité avec les éléments passés caractéristiques de la référence québécoise.

Déjà, les liens entre la référence et les concepts d'imaginaire social et d'utopie présentés ci-dessus sont assez clairs. Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau ont d'ailleurs collaboré à quelques reprises et les liens avec la sociologie du roman développé par ce dernier sont aussi visibles. La référence permet effectivement d'analyser la vision du monde d'une société à une époque donnée. Elle participe à la construction d'un narratif à partir de discours, de l'opinion publique et de la littérature de la nation, dans ce cas-ci, de la nation québécoise. Cette référence bien qu'assez stable à travers le temps n'est pas immuable et change à travers le temps en fonction des dynamiques sociopolitiques présentes au sein de la société. Ainsi, des individus séparés par le temps et la distance peuvent ainsi avoir le même sentiment de faire partie d'un tout, d'une communauté et être solidaires d'autres personnes et d'institutions partageant les mêmes références. Autrement dit, les différents symboles et le narratif qui composent la référence permettent la création d'une culture commune, d'une identité nationale et surtout d'un imaginaire collectif et transposé aux individus. Cette référence est porteuse de sens pour les individus et permet aussi d'établir ce qui fait partie de la société et l'Autre qui n'en fait pas partie ainsi que les éléments d'altérité qui dissocient certains éléments de la société ou la nation.

La référence n'est pas nécessairement unanime au sein d'une société et elle peut être contestée, mais il n'en demeure pas moins que les individus composant la société donnée connaissent cette référence et qu'elle leur permet d'être fonctionnels au sein de la

communauté (Dumont, 1996). La référence se transforme avec le temps et change en fonction du contexte sociopolitique dans lequel les individus et la société se trouvent.

Le Québec ne fait pas exception à cette réalité. Ainsi, Fernand Dumont montre dans son livre *Genèse de la société québécoise*, cette dernière possède une référence commune qui permet la réalisation de la société et de la nation québécoise. Parmi les structures et institutions qui permettent la vitalité de cette référence se trouvent la littérature et le recours à l'utopie : « Utopie et mémoire conjuguées par l'écriture : ainsi s'achève la genèse de la société québécoise. Au-delà des événements, une collectivité est parvenue à se représenter elle-même, à se fonder comme *référence*. » (Dumont, 1996, p.321) Ce triptyque comprenant utopie et mémoire, écriture et référence sont au cœur de l'imaginaire québécois et de la genèse de la société québécoise.

Ainsi, par le biais de romans québécois qui ont pensé de façon relativement claire et explicite le Québec du futur (ou du futur au moment de l'écriture et de la parution des romans), il sera possible de mettre en lumière les symboles collectifs et les discours sur l'avenir du Québec. Cela permettra de mieux comprendre les transformations dans la référence à la société québécoise et dans la vision d'avenir de cette dernière ainsi que les éléments de contestation au sein de cette référence.

Plusieurs éléments forment la référence à la société québécoise, mais on s'est concentré seulement sur certains éléments d'importance pour notre recherche. D'une part, une attention particulière a été portée au clivage « anglophone/francophone » sur lequel semble grandement s'appuyer la société québécoise pour se définir (Dumont, 1996 ; Gourgon, 2016 ; Guertin, 2000). D'autre part, le projet national d'indépendance sera aussi au cœur de notre analyse, puisqu'il occupe une place importante dans la mémoire collective

du Québec (Dumont, 1996 ; Gourgon, 2016). Afin de rester dans une démarche itérative, il a été possible d'ajouter d'autres éléments d'intérêt lors de notre lecture des œuvres et de l'analyse de ces dernières.

1.3 Cadre méthodologique

Dans le cadre de cette recherche, 11 romans d'anticipation sociale québécois publiés entre 1978 et 2021 ont été analysés. La liste exhaustive de ces romans se retrouve à l'Annexe A. Afin d'établir le corpus de romans à analyser, quelques critères de sélection ont été établis. Tout d'abord, 1) les romans font partie de la catégorie du roman d'anticipation, ce qui signifie qu'ils se situent dans le futur ou dans une société alternative. Ensuite, 2) les romans se déroulent au Québec. On a écarté de la sélection certains romans qui présentaient une allégorie, des nouvelles ou les contes du Québec, mais qui ne se déroulaient pas explicitement dans la région. Ces types de livres étaient plus difficile à analyser avec la grille d'analyse utilisée dans le cadre de cette recherche. En effet, lorsque les romans ne se déroulaient pas spécifiquement au Québec, il devenait difficile de trouver des citations explicites, claires même présentés hors de leur contexte et sans ambiguïté pour l'analyse. Les allégories ont aussi tendance à présenter une morale ou une réflexion plus globale voire universelle, plutôt que de proposer une réflexion sur une société spécifique. Or, l'objectif de cette thèse est de voir les éléments de l'imaginaire qui portent précisément sur le Québec. Qui plus est, en prenant des romans qui ont une structure littéraire similaire, on espère atténuer l'effet du style sur l'analyse. Cela permettra de rester dans une (sur)analyse sociologique et d'éviter de tomber dans une analyse littéraire ou trop symbolique. Enfin, 3) les livres ont obtenu une certaine reconnaissance, soit parce qu'ils

ont gagné des prix, qu'ils ont eu des ventes importantes ou parce que l'auteur était connu et, évidemment, 4) les romans ont été publiés entre les années 1970 et 2022. À noter cependant qu'il a été plus difficile de se fier à ce dernier critère pour les romans précédant les années 1990. Par exemple, plusieurs prix n'existaient pas à cette période. Afin de pallier cet enjeu, on s'est fiée à d'autres indicateurs connexes, tel que la présence d'une critique dans les journaux de l'époque ou la sortie d'une seconde édition. Grâce à ces critères, la sélection s'est faite de façon assez organique, puisqu'à l'exception des 15 dernières années, il n'y avait pas énormément de romans qui sont sortis du lot ou qui étaient toujours disponibles. Il va sans dire que plusieurs romans qui auraient pu figurer dans cette liste et qui auraient pu être pertinents à analyser ont dû être écarté. Il a malheureusement fallu faire des choix, particulièrement pour les 15 dernières années qui sont foisonnantes pour le roman d'anticipation québécois. On s'est assuré d'avoir une certaine diversité de parcours et des profils d'auteurs (ex. hommes et femmes et diversité de genre, personnes immigrantes, personnes membres des Premières Nations, etc.). Enfin, on retrouve des livres dans chacune des décennies couvertes par la thèse afin d'éviter qu'un trou temporel n'affecte l'analyse et de s'assurer d'avoir une image fidèle des transformations tout au long de cette période.

Ces critères de sélection ont permis de s'assurer, d'une part, que les romans choisis correspondaient bien à la définition d'un roman d'anticipation et, d'autre part, de choisir des livres qui proposaient bel et bien une vision d'avenir du Québec caractéristique d'un imaginaire social et collectif de son époque. Il importait d'être en mesure de faire ressortir des éléments de la référence québécoise pour être en mesure de répondre à notre question de recherche. Autrement dit, les romans d'anticipation québécois peuvent s'inscrire dans

une culture québécoise caractéristique du contexte politique et sociohistorique dans lequel ils sont écrits et dans lequel ils sont lus. Il est important de s'assurer que ceux sélectionnés sont représentatifs d'un imaginaire social et collectif du Québec. Pour être certain d'avoir une vision sur l'ensemble de la période, on a cherché à avoir une bonne représentativité de l'ensemble des décennies de cette période. Malgré tout, lors de la sélection du corpus, il a été évident que certaines périodes avaient moins de romans.

Une liste préliminaire de romans a été établie à partir de deux listes déjà existantes, à savoir, en premier lieu, celle parue dans la section « suggestions de lecture » de la revue *Lettres québécoises* parue le 13 décembre 2020 intitulée « Suggestions de lectures dystopiques ». La liste comprend quelques classiques internationaux, mais elles se concentrent davantage sur les romans dystopiques québécois et particulièrement ceux abordés dans le numéro de la revue intitulé « Dystopies : rêveries acides ». La deuxième liste utilisée pour faire la sélection de roman à analyser pour cette recherche est celle du professeur d'histoire de la littérature de science-fiction, Jean-Louis Trudel, qui se trouve dans son livre *Petit Guide de la science-fiction au Québec*. On a aussi complété la sélection en se référant au *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Cet ouvrage de référence a été particulièrement utile pour les romans précédents les années 1990, puisqu'ils étaient parfois plus difficiles à trouver. Cela a aussi permis de s'assurer qu'aucun roman critique n'est passé sous le radar. Ce dernier y présente les ouvrages de science-fiction les plus connus et les plus marquants de la littérature québécoise et en fait de courts résumés qui ont été fort utiles pour la sélection des romans d'anticipation. Par la suite, puisque les deux listes ci-dessus ne sont pas exhaustives, la sélection a été complétée par un court survol des principaux prix littéraires québécois dans lesquels sont susceptibles de se retrouver des

romans d'anticipation : le Prix du Gouverneur général du Canada, le Prix des libraires, le Prix littéraire des collégiens ainsi que les différents prix remis à des œuvres de science-fiction québécoise, soit le prix Jacques-Brossard (anciennement appelé Grand prix de la Science-Fiction et du Fantastique Québécois), le prix Solaris octroyé par la revue du même nom, le prix des Horizons imaginaires et le prix Boréal (décerné par des lecteurs de science-fiction québécoise). Plusieurs des œuvres citées dans les listes de la revue *Lettres québécoises* et dans le *Petit Guide de la science-fiction au Québec* étaient d'ailleurs récipiendaires ou finalistes de ces prix. Les recherches québécoises sur le sujet ont aussi été une source précieuse pour voir quels romans ont été analysés et ont eu une attention dans le milieu académique. Finalement, on a consulté les différentes critiques parues dans les revues, journaux et émissions culturelles pour valider ma sélection finale. Ces articles sont surtout parus dans les journaux papiers disponibles sur le site de la BANQ⁵.

Pour ce qui est de l'analyse qualitative, une grille a été élaborée afin de faciliter la lecture et la cueillette des données. Cette grille se retrouve à l'Annexe B de la thèse. Puisque notre démarche reste itérative, cette grille est restée en constante adaptation tout au long de la recherche. La grille d'analyse, inspirée des recherches de Serruys (2010) et de Guertin (2000) comporte quatre principales sections qui permettront d'effectuer une analyse basée sur la théorie des représentations sociales et sur l'idée de vision du monde qui sera développée dans la recherche. Tout d'abord, la première section concerne les éléments descriptifs. Elle a comme objectif de résumer le roman, l'histoire, les principaux personnages, l'intrigue, etc.

⁵ Des mots clés tels que « science-fiction », « utopie », « dystopie », « contre-utopie », « politique fiction » combiné avec la période recherchée et « Québec » ont permis de trouver plusieurs articles.

La seconde section, l'analyse thématique, cherche à mettre en évidence les principaux thèmes abordés dans chacun des romans. Bien que chaque roman fût analysé en fonction des thèmes qui lui étaient propres, certaines thématiques sont revenues à plusieurs reprises au courant des lectures.

Parmi ces thèmes, on retrouve par exemple le rapport au nationalisme. Plusieurs romans, surtout ceux publiés dans les alentours de périodes référendaires, posent la question du rapport de la population avec le nationalisme québécois et les dynamiques politiques de leur époque. Les livres de Jean-Michel Wyl (*Québec Banana State*, 1978), d'André Mathieu (*Le sang des autres*, 1981 [1979]), de Pierre Gélinas (*La neige*, 1996), de Daniel Sernine (*Chronoreg*, 1999 [1992]), d'Élisabeth Vonarburg (*Les Voyageurs malgré eux*, 2009 [1994]) et, dans une moindre mesure, de Jean-Pierre April abordent tous d'une façon ou d'une autre ce thème. Une autre thématique abordée par les auteurs est le rapport à l'Autre, à l'altérité. Que ce soit en rapport à la langue parlée, à l'origine ethnique, au genre, à l'orientation sexuelle ou aux rapports entre allochtones et Autochtones, plusieurs romans abordent cette thématique : Chris Bergeron (*Valide*, 2021), J. D. Kurtness (Aquariums, 2019), Catherine Mavrikakis (*Oscar de Profundis*, 2016), Élisabeth Vonarburg, Daniel Sernine, Pierre Gélinas et André Mathieu. De nombreux romans abordent aussi le rapport au territoire québécois, dont François Blais (*La seule chose qui intéresse tout le monde*, 2021), Jean-Pierre April (*Le nord électrique*, 1985), Pierre Gélinas, Élisabeth Vonarburg, et Daniel Sernine. Ces thématiques permettaient de bien comprendre la vision d'avenir du Québec présentée par les auteurs. On y voyait clairement les craintes par rapport à ce que réserve le futur pour le Québec et, parfois, certains espoirs. D'autres thèmes ont été soulignés et analysés dans les romans, dont la religion, l'ordre social, le rôle

de l'institution de la famille ou encore les effets de la mondialisation sur le Québec. Les analyses thématiques de chaque livre ont ensuite fait l'objet d'une comparaison afin de trouver les éléments de convergence et les ruptures au sujet, d'une part, des thématiques et d'autre part, de la façon dont ces thèmes sont traités.

La troisième section porte sur la vision du monde. Les éléments d'analyse de cette section s'inspirent fortement de la définition d'André Rocque (1988). Ce dernier relève trois niveaux de l'analyse de la vision du monde. Dans un premier temps, on retrouve les interactions de l'individu avec son milieu, les institutions, les autres individus, le territoire, etc. On s'intéresse ici aux éléments concrets, physiques et présents dans le milieu ambiant. Dans un deuxième temps, Rocque distingue le niveau d'ordre explicatif et justificatif où l'individu se questionne sur ce milieu et cherche un sens. Enfin, le troisième niveau d'analyse concerne la réflexivité de l'individu ainsi que ses représentations de lui-même, de son milieu, de ses relations et de la société dans son ensemble. Les questionnements dépassent ainsi le fonctionnement de la société pour s'intéresser et poser un regard critique sur la nature et la forme que prennent les différents éléments constitutifs de la société. Pour Rocque, chaque individu peut avoir une vision de la réalité, mais chaque société, pour exister, doit impérativement concevoir et partager une vision collective du monde comprenant : une réflexion sur la vie elle-même comme les expériences vécues, un portrait du monde physique et social, un processus de valorisation ou de création de valeurs tel que les mythes, les éléments du religieux, le roman national, et, finalement, l'ancrage de ces valeurs au sein du tissu social, des institutions et du système, c'est-à-dire l'organisation sociale.

Enfin, la dernière section de la grille d'analyse s'attardera à la réception de l'œuvre (prix, critique, adaptation, postérité, etc.). En plus de rendre compte de l'importance de l'œuvre dans le milieu littéraire et culturel québécois, cette section permettra de mieux comprendre qui était l'auteur et de quelle façon l'œuvre s'inscrit au sein d'un contexte historique et sociopolitique spécifique. Malgré tout, elle a surtout été utile dans le cadre de la sélection du roman, puisqu'il en a été fait mention ci-dessus, l'analyse effectuée dans le cadre de cette recherche s'est surtout concentrée sur le roman en soi et non sur sa réception.

Finalement, après avoir analysé chaque œuvre individuellement avec la même grille d'analyse, il a été plus facile de les comparer entre elles pour mettre en lumière les points de ressemblances, les différences ainsi que la périodisation. Bien évidemment, certains thèmes marquants pour un roman peuvent ne pas avoir été retenus dans le cadre de l'analyse comparative des œuvres. L'analyse s'est concentrée sur les thèmes récurrents ou qui touchaient plusieurs romans. De plus, on s'est surtout intéressé aux thèmes significatifs pour la vision d'avenir du Québec, comme mentionné ci-dessus.

Afin de mettre la table avant l'analyse, un court résumé de chaque roman est présenté ci-dessous.

1.4 Le corpus d'analyse : résumés des romans sélectionnés

Dans ce corpus, on remarque que certains auteurs sont plus connus (Nelly Arcan, Élisabeth Vonarburg, Daniel Sernine), alors que d'autres moins. Certains ont eu des carrières publiques, puisqu'on y retrouve deux journalistes (Jean-Michel Wyl, Pierre Gélinas) et une professeure d'université (Catherine Mavrikakis), alors que d'autres ont été couronnés de prix et de distinctions au cours de leur carrière littéraire.

Québec Banana State de Jean-Michel Wyl (1978)

Dans le roman de Wyl, le Québec est devenu indépendant à la suite d'un rapprochement avec l'URSS. Après l'invasion en sol québécois de l'URSS, une dictature s'installe dans ce qui est maintenant appelé le Nouveau-Québec. Au départ, l'autoritarisme est surtout présent dans les grandes villes comme Québec et Montréal, mais il s'étend peu à peu aux régions. La vie des citoyens est sévèrement contrôlée et le gouvernement va jusqu'à implanter le calendrier républicain. Les libertés individuelles sont bâclées, des politiciens, dont René Lévesque, sont assassinés, les grands médias sont contrôlés ou carrément démantelés et la violence de l'État envers sa population prend de l'ampleur. Les gouvernements canadiens et américains n'osent pas intervenir de peur de voir le déclenchement d'une guerre nucléaire en sol nord-américain. Le Québec est donc laissé à lui-même avec la mise en place de ce gouvernement totalitaire.

Tout au long du roman, on suit différents personnages dont « Orgueil », qui est emprisonné et condamné à mort pour un crime contre l'État, « Éloi de Mingan », qui est un ancien écrivain et journaliste, le dirigeant du Québec appelé « Numéro-Un », « le fou à la valise » et même « J.- M. W. », que l'on comprend être l'auteur lui-même alors qu'il a réussi à s'exiler hors du Nouveau-Québec. Les personnages tentent de naviguer à travers cette nouvelle réalité qui rend la vie des Québécois difficile, avec les menaces d'emprisonnement, les morts arbitraires et l'influence grandissante des pays étrangers membres de l'URSS. La population se mobilise peu lors de l'invasion, mais elle

manifestera son grand désaccord lorsque l'État menace de s'en prendre à la religion catholique. Le seul moment du roman où la population manifeste son désaccord clairement envers le régime est lorsque ce dernier s'en prend aux grandes institutions religieuses. Le gouvernement rétablira donc les églises, tout en gardant la main mise sur elles. Le livre se termine avec l'assassinat de Numéro-Un qui n'aura aucune incidence sur la force du régime en place, puisque Numéro-Deux est là pour le remplacer.

Jean-Michel a passé une partie de sa jeunesse en Algérie avant d'arriver au Québec. Journaliste en Abitibi, puis à Radio-Canada, au Québec et à l'étranger, il a écrit plusieurs romans : *Les Chiens de Satan* (1968), *L'Exil* (1976), *Québec Banana State* (1978), *Quand meurent les Dauphins* (1979) et *À l'été des Indiens* (1980). Bien que son œuvre, de façon générale, soit assez bien reçue, les critiques de *Québec Banana State* furent somme toute mitigées, puisque certains ont grandement apprécié leur lecture, mais d'autres ont été acerbes, dont Reginald Martel dans *La Presse* du 15 juillet 1978. Il est décédé le 22 décembre 1980, à l'âge de 38 ans, seul dans son appartement comme l'a mentionné son ami et ancien collègue, Daniel Rolland, dans son hommage publié dans *La Presse* le 3 janvier 1981⁶.

À sa sortie, le roman *Québec Banana State* a reçu un accueil pour le moins mitigé. Alors que Patrick Imbert avait écrit dans un article de *Lettres québécoises* de l'époque que ce roman de Wyl était « un très bon livre qui va faire prendre conscience à l'homme des

⁶ La courte biographie a été écrite à la suite de la lecture d'articles et de publications abordant l'œuvre et le parcours de Jean-Michel Wyl : Dorion, G. (dir.) (1994). Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec – Tome VI (1976-1980), Fides. ; Rolland, D. (1981, janvier 3). Jean-Michel Wyl, une présence plus grande encore. *La Presse*. p. C-3. ; Ruel-Roberge, H. (1976, août 17). « L'Exil, c'est être de nulle part ». *L'Union*. p. C-18. ; Imbert, P. (1978). Compte rendu de [Québec Banana State de Jean-Michel Wyl ou l'aspiration à la liberté/Jean-Michel Wyl, Québec Banana State, Montréal, Beauchemin, 1978, 339 p.]. *Lettres québécoises*. (11), 12–13. ; Le Courrier de St-Hyacinthe. (1978, juin 21). Vient de paraître... Québec Banana State. *Le Courrier de St-Hyacinthe*. p. C-6. ; Wyl, J.-M. (1980, juillet 12). Minute après minute, heure après heure, jour après jour j'ai vécu Belmoral. *Le Soleil*. p. 10-11.

servitudes présentes ou possibles et qui, en un style brillant, constitue un témoignage de l'aspiration de l'homme à la liberté »⁷, d'autres critiques lui ont réservé un accueil assez froid, voire glacial par moment. Dans *La Presse*, Réginald Martel avait par exemple souligné : « L'écriture [...] est correcte, le style sans recherche particulière. [...] Mais voilà les moindres défauts d'un roman qui pourrait atteindre une certaine intensité si dans une prochaine édition l'auteur et l'éditeur sont prêts à sacrifier tout ce qui est inutile, c'est-à-dire à peu près la moitié des pages de ce trop long bouquin. »⁸ D'autres romans de Wyl ont reçu par le passé une meilleure réception de la part des critiques. Sans être resté bien présent dans les mémoires contemporaines, le roman et l'auteur ont été repris dans des analyses et études, comme dans *(Un)common Ground: National Sovereignty and Individual Identity in Contemporary Science Fiction from Québec* d'Amy J. Ransom et en 2000⁹.

Le sang des autres d'André Mathieu (1979, réédité en 1981)

D'abord publié en 1979 sous le nom de *Complot*, le roman *Le sang des autres* d'André Mathieu a été publié pour une deuxième édition en 1981. L'histoire se déroule dans un futur très rapproché, alors que l'on suit Mélanie Germain, une jeune cégépienne issue de la classe ouvrière, lors de la campagne préréférendaire de 1980. Grande militante séparatiste, Mélanie organise des assemblées de cuisine et s'implique au sein du Parti québécois. Ses convictions politiques sont souvent source de tension, alors que son copain, Jean Carrière, un cégépien issu d'une famille aisée, penche plutôt vers le camp fédéraliste.

⁷ Imbert, P. (1978). Québec Banana State de Jean-Michel Wyl ou l'aspiration à la liberté / Jean-Michel Wyl, Québec Banana State, Montréal, Beauchemin, 1978, 339 p. *Lettres québécoises*, 11, p. 13.

⁸ Martel, R. (1978, juillet 15). L'histoire d'un Québec « libéré » par les Russes. *La Presse*, C-3.

⁹ Ransom, A. J. (2000). (Un)common Ground: National Sovereignty and Individual Identity in Contemporary Science Fiction from Québec. *Science Fiction Studies*, 27(3), 439-460.

Malgré le coup de foudre qu'ils ont eu l'un pour l'autre, les dynamiques politiques qui animent le Québec de l'époque ainsi que les différences de classes sociales amènent de grands enjeux dans leur relation.

En parallèle, on suit aussi John Osborne, un Québécois anglophone et ancien militaire pour l'armée canadienne. Osborne est un farouche opposant au mouvement indépendantiste et un anti-francophone assumé. Avec l'aide d'anciens militaires et les dons de riches hommes d'affaires montréalais, il organise un vaste complot pour que l'issue du vote soit en faveur du *statu quo*. Ainsi, lors des célébrations de la fête nationale du Québec au Centre de la Nature de Laval, des avions iront arroser d'essence les 200 000 personnes qui se sont réunies. Presque toutes ces personnes vont décéder dans l'incendie qui s'en suit. Parmi elles se trouve une bonne partie du groupe d'amis de Mélanie et Jean qui s'étaient réunis pour l'occasion. Il s'agit du plus grand attentat perpétré en sol canadien.

Le premier ministre canadien appellera à ne pas changer son vote, alors que le premier ministre du Québec, très ébranlé, annonce à la radio qu'il votera finalement en faveur du fédéralisme. Les grandes tensions qui secouent la province et l'attentat l'ont poussé à changer d'avis. Le livre se termine la journée du vote avant même de recevoir les résultats.

Auteur beauceron très connu et très prolifique, André Mathieu a publié et autoédité une soixantaine de romans. Il a quitté la profession d'enseignant pour se consacrer à l'écriture et à l'édition. Parmi ses livres les plus connus, on compte *La Saga des Grégoire* et *Aurore*, un roman inspiré de l'histoire d'Aurore Gagnon connue sous le nom d'Aurore l'enfant martyr. Coup d'œil Éditions a racheté ses œuvres il y a quelques années. André

Mathieu est mort en 2009 à Lac-Mégantic d'un cancer¹⁰. Bien que *Complot* ne semble pas avoir reçu une grande réception lors de sa sortie, plusieurs journaux ont tout de même parlé de ce nouveau roman d'André Mathieu¹¹. Et vue sa réédition en 1981 sous le titre *Le sang des Autres*, on peut penser que le roman a reçu un certain écho ou un certain intérêt des lecteurs.

Le Nord électrique de Jean-Pierre April (1985)

Dans ce Nouveau-Québec futuriste, l'économie et le développement de la province se concentrent surtout sur la construction des barrages pour la production d'hydroélectricité. On retrouve dans la région 230 barrages hydroélectriques tous contrôlés par la KébéKéleKtriK. Dans ce Québec futur, la région s'est aussi développée une grande expertise dans la construction de super-camion pour l'extraction minière et les mégaprojets de construction.

Un nouveau modèle de super-camion Multi Motor 23 a été prévu pour le développement du plus important projet de construction de barrage de la région appelé le « projet du siècle ». Or, le départ tant attendu de ce dernier ne se déroule pas comme prévu. Alors qu'il devient incontrôlable et que l'équipage tombe dans la débauche, le camion fonce sur la ville de Halte-au-Hameau et la consume dans les flammes. Or, cette tragédie

¹⁰ La bibliographie de l'auteur provient de trois sources principales : Goélette. (2025). *André Mathieu*. Goélette. https://goelette.ca/attribue-produit/auteur/andre-mathieu/?srsId=AfmBOopSfDbV_3_-dxIA6VEQxrqlc_aeCDzQ_h1Mr3LrNgUiMRq97PF [consulté le 18 février 2025]; Martel, R. (2009, septembre 14). « L'écrivain André Mathieu est décédé ». *La Tribune*. <https://www.latribune.ca/2009/09/14/lcrivain-andre-mathieu-est-decede-d90ec42643a2ed1e9f9c67fb414d13f5/> [consulté le 18 février 2025]; Radio-Canada. (2009, 14 septembre). « L'écrivain André Mathieu s'éteint », *Radio-Canada*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/446876/andre-mathieu-deces> [consulté le 18 février 2025]

¹¹ On compte parmi eux L'éclaireur-progrès du mercredi 14 mars 1979 (A43) et La Tribune du 16 avril 1979 (p.6).

n'aurait jamais dû arriver, car le trajet du 23 est préprogrammé pour se conduire presque seul et éviter tout accident. Les 85 membres de l'équipage embauchés pour le mettre en marche ne servent pratiquement à rien ; ils ne peuvent même pas changer sa trajectoire. Non sans difficulté, Jean, un journaliste ambitieux de la TVN de Golden Town, réussira à obtenir des images inédites filmées de l'intérieur du camion par un agent de liaison. Il en fera un reportage, malgré l'interdiction du Comité de censure du gouvernement d'aborder la tragédie.

Dans la même période, la grande actrice inuite québécoise Marik Monet-Snatch est kidnappée, fort probablement par un groupe antitout qui s'oppose au développement minier et hydroélectrique dans la région du Moyen-Nord. Son image sera utilisée de façon symbolique dans l'attaque d'Halte-aux-Hameau.

Le Nord électrique est le premier roman de cet ancien professeur de littérature au Cégep de Victoriaville. Sur sa biographie partagée par une des maisons d'édition où il a publié¹², on peut lire qu'au cours de sa carrière, il a écrit de nombreux recueils de nouvelles et plusieurs romans qui lui ont valu divers prix et nominations. Cet auteur originaire de Rivière-du-Loup a effectivement été lauréat du prix Boréal pour deux de ses nouvelles (1980 et 1981), finaliste du Prix des Cinq Continents de la Francophonie (2006), il a reçu le prix Adagio du Salon du livre de Trois-Rivières pour l'ensemble de son œuvre et le Prix littéraire des enseignants AQPF-ANEL (2009). Ainsi, bien que *Le nord électrique* ne semble pas avoir connu une grande réception, Jean-Pierre April a fait sa marque au sein de la littérature de science-fiction québécoise.

¹² XYZ. (n.d.) *Jean-Pierre April*. XYZ. <https://editionscopy.com/auteur/jean-pierre-april/> [consulté le 18 février 2025]

Chronoreg de Daniel Sernine (1992, réédité en 1999)

Cette histoire uchronique se déroule en 2005, alors que l'URSS est toujours une superpuissance et que le Québec est indépendant depuis 1988. Le pays est en guerre avec Terre-Neuve afin d'obtenir le territoire des chutes Churchill et le Labrador. Même si la guerre se concentre surtout en périphérie, certaines villes du Québec sont touchées par la violence et les combats.

Malgré l'appui de l'URSS, le Québec craint de perdre la guerre contre le Canada s'il n'arrive pas à signer un accord de paix avec les États-Unis. Au cœur de cet accord se trouve l'électricité provenant du Barrage Joey-Smallwood et qui sera acheminée vers les États-Unis et qui représente le cœur de l'économie québécoise. Or, ce barrage est la cible des Irréguliers, un groupe armé qui mène une guérilla à la fois contre le Canada et le Québec. L'agent du contre-espionnage québécois Denis Blackburn tente de mettre fin à la rébellion des Irréguliers, dirigé par son ex-amant, Jac Marin, tout en s'assurant de la progression du front québécois.

Afin de les démasquer, Blackburn utilise en grande quantité deux drogues interdites, mais toujours prisées par les forces spéciales : le chronoreg, qui permet aux individus de revenir dans le temps, et la céréphédrine-psi +, une drogue permettant de lire les émotions et pensées de personnes situées à courte distance de celui qui la consomme. Alors que Blackburn tente d'infiltrer les Irréguliers pour mettre un terme à leurs plans, il apprend qu'un groupe d'extraterrestres humanoïdes très avancés technologiquement tire les ficelles de la politique internationale en coulisse et s'arrange pour que l'ordre mondial reste stable. Cependant, lors de cette mission l'agent du contre-espionnage échoue : Jac Marin et sa troupe réussit à détruire par le biais d'une bombe le barrage de Churchill Fall.

Qui plus est, Blackburn ne parvient pas à sauver son amant ni ses amies à Chicoutimi, alors que la ville est aussi bombardée par les rebelles. Afin de changer le cours des choses, il prend du chronoreg, même si son médecin l'en a formellement interdit, et il parvient à éviter que les rebelles ne fassent exploser le barrage et que la ville soit brûlée. Malgré tout, un de ses ennemis parvient à tuer son amant et une de ses plus proches amies. Blackburn sombre alors dans la folie, son cerveau ayant cédé sous la trop grande quantité de chronoreg qu'il a ingéré au cours de ses différentes missions.

Sur le site de la maison d'édition Alire¹³, on peut lire qu'au cours de sa carrière, Sernine a remporté plusieurs prix, dont le Prix de littérature jeunesse 1984 du Conseil des Arts du Canada et le Grand Prix 1992 et 1996 de la science-fiction et du fantastique québécois. Titulaire d'un baccalauréat en histoire et d'une maîtrise en bibliothéconomie, Daniel Sernine, de son véritable nom Alain Lortie, est directeur littéraire de la collection « Jeunesse-Pop » chez Médiapaul. Il a écrit des dizaines de livres, de livres jeunesse et de recueils de nouvelles. On retrouve plusieurs articles et thèses portant sur son œuvre.

Lors de sa sortie en 1992, *Chronoreg* n'est pas passé sous silence. Tant les revues spécialisées, comme *Solaris*¹⁴, que les revues générales de littérature, comme *Lettres québécoises*¹⁵, ont parlé de ce roman de façon somme toute positive. Qui plus est, comme de nombreux romans de Sernine, celui-ci a été l'objet d'études particulièrement dans le champ de la littérature. Par exemple, Patrice Houle (2000) en a fait un des romans principaux de son analyse dans sa thèse de maîtrise intitulée *Paradigme Québec, La*

¹³ Alire. (n.d.) *Daniel Sernine*. Alire. <https://www.alire.com/Auteurs/Sernine.html> [consulté le 18 février 2025]

¹⁴ Depuis, S. (1992, juin 16). Daniel Sernine, *Chronoreg* (SF). *Solaris*. <https://www.revue-solaris.com/1992/06/daniel-sernine-chronoreg-sf/> [consulté le 9 août 2025]

¹⁵ Janelle, C. (1992). Le Québec en guerre / Daniel Sernine, *Chronoreg*, Montréal, Québec/Amérique, collection « Littérature d'Amérique », 1992, 386 p. *Lettres québécoises*, 67, 31-32.

science-fiction québécoise et Nicolas Serruys (2010) qui est cité à de maintes reprises dans la présente thèse en parle d'ailleurs dans sa thèse de Doctorat intitulée *Utopie et idéologie dans la science-fiction canadienne-française et québécoise*.

Les Voyageurs malgré eux d'Élisabeth Vonarburg (1994, réédité en 2009)

Catherine Rhymer est une professeure de littérature au Collège de l'Enclave de Montréal qui a immigré de la France pour s'installer dans l'Enclave. Dirigée d'une main de fer par des politiciens d'un certain âge, l'Enclave de Montréal, qui est littéralement entourée d'un imposant mur, est l'un des derniers lieux francophones de l'Amérique du Nord avec la Louisiane et le Royaume du Nord qui regroupe surtout la région du Saguenay. C'est le poids politique de la Louisiane qui assure d'ailleurs une stabilité et le maintien du français au sein de l'Enclave. Depuis quelque temps, le mouvement expansionniste, qui souhaite voir s'étendre l'Enclave et rétablir les liens avec les régions avoisinantes, prend de l'ampleur et gagne en popularité, surtout chez les jeunes. Catherine est grandement affectée par la montée des manifestations à l'intérieur et à l'extérieur de l'Enclave auxquelles prennent part plusieurs de ses étudiants et qui finissent souvent en affrontements violents avec la police. Elle se retrouvera bien malgré elle mêlée à une manifestation lors de son départ pour des vacances à Quebec-City. En raison de visions et de rêves étranges, Catherine deviendra une fugitive recherchée par la police. Elle s'enfuit donc jusqu'au Royaume du Nord où un groupe religieux garde son emprise sur la population. Un peu à l'image de l'Enclave, le Royaume du Nord est complètement isolé du monde par une barrière invisible qui le coupe de toute technologie externe. Les forces politiques, et surtout religieuses, qui permettent au monde de tenir en place seront ébranlées par la venue de

Catherine et l'avenir de l'Enclave, du Royaume du Nord et du Canada en sera bouleversé. Le Royaume du Nord se retrouve face à un choix déchirant : garder le *statu quo* ou prendre le risque de s'ouvrir au monde extérieur et risquer d'y perdre sa culture et ses croyances. Le lecteur ne sait cependant pas tout à fait ce qui adviendra, puisque le livre se termine sur cette ouverture au monde et le décloisonnement de ces territoires.

Élisabeth Vonarburg vit à Chicoutimi depuis les années 1970. Française d'origine, elle a obtenu un doctorat en création littéraire de l'Université Laval en 1988. En plus d'avoir travaillé comme traduction, Élisabeth Vonarburg a été directrice littéraire de la revue *Requiem*, aujourd'hui connue sous le nom de *Solaris* et elle a fait durant 4 ans des chroniques hebdomadaires à l'émission *Demain la veille* de Radio-Canada. Elle a publié de nombreux livres et a obtenu plusieurs prix au Canada, en France et aux États-Unis, dont le Grand prix de la SF française en 1982 pour son roman *Le Silence de la cité* ainsi que le Prix spécial du jury du *Philip K. Dick Award* en 1993 pour la traduction anglaise de son roman *Chroniques du Pays des Mères*. À noter que son roman *Voyageurs malgré eux* a aussi été nommé pour le même prix en 1995. Peu d'écrivains de science-fiction ont réussi à obtenir une telle reconnaissance hors du Québec et de la francophonie.¹⁶ Tout comme *Chronoreg* présenté ci-dessus, *Les Voyageurs malgré eux* ont aussi fait l'objet d'analyse et d'études par les chercheurs québécois en littérature, dont Patrice Houle dans sa thèse de maîtrise.

¹⁶ Les Herbes rouges. (n.d.) *Élisabeth Vonarburg*. Les Herbes rouges. <https://www.lesherbesrouges.com/auteurs-1/elisabeth-vonarburg/> [consulté le 18 février 2025] ; Alire (n.d.) *Élisabeth Vonarburg*. Alire. <https://www.alire.com/Auteurs/Vonarburg.html> [consulté le 18 février 2025] ; Alire (n.d.) *Les Voyageurs malgré eux*. Alire. <https://www.alire.com/Romans/Voyageursmalgre.html> [consulté le 18 février 2025]

La neige de Pierre Gélinas (1996)

Dans ce Montréal alternatif où la violence des gangs et des syndicats est légion, un jeune commis de bureau, Allen Sauriol, perd son emploi et se retrouve en état d'arrestation en raison d'un contrat illicite où les choses ont mal tourné. L'enquêteur à la Sûreté, Victor Thomasse, abandonnera les charges qui pèsent contre lui, puisqu'Allen Sauriol accepte de devenir un informateur pour la police. Il se rapproche donc de l'Alliance populaire, une organisation surveillée par la police en raison de ses discours haineux et violents. Elle publie d'ailleurs un journal intitulé *L'Ordre* dans lequel des commentateurs n'hésitent pas à parler ouvertement contre les syndicats et les élites politiques qui, selon eux, ne font rien pour endiguer la violence en hausse à Montréal. Sauriol se découvrira de nombreuses affinités avec l'organisation et ses membres avec qui il partage des valeurs et idéaux politiques.

Peu à peu, l'Alliance populaire gagnera en popularité auprès de la population et même auprès des membres de la police. Les politiciens et chefs de police tentent de gérer la situation sans s'aliéner les partisans de l'Alliance et les lecteurs toujours plus nombreux de leur journal. Comme avec les syndicats et les gangs, ils tenteront, sans succès, de parlementer avec eux et de trouver une façon de les faire taire sans les critiquer publiquement. Grisés par la montée de son organisation, Allen Sauriol et ses complices en viennent à se dire qu'ils pourraient prendre les rênes du gouvernement et changer les choses une fois pour toutes. Ils organisent donc un putsch qui n'aura cependant pas l'ampleur espérée et qui se terminera dans un bain de sang.

Le roman présente en quelque sorte la montée d'un leader charismatique autoritaire et d'une dictature à la québécoise, un peu à l'image de la montée du nazisme en Allemagne dans les années 1930.

Ancien journaliste et chroniqueur littéraire pour le journal antinationaliste *Le Jour*, Pierre Gélinas a aussi travaillé pour d'autres médias dont Radio-Canada. Jusqu'en 1956, il est un fervent militant communiste et occupe diverses fonctions au sein du Parti communiste du Canada. Il a écrit plusieurs romans dont *Les Vivants, les morts et les autres* qui remportera le Prix du Cercle du livre de France de 1959. Bien que sa trilogie des Saisons, dont *La neige* est le premier tome, ne remporte pas le succès espéré, son œuvre est revisitée depuis plusieurs années par Jacques Pelletier qui souhaitait rééditer l'ensemble de ses romans¹⁷. À sa sortie, le roman avait tout de même reçu une assez bonne critique dans *Lettres québécoises*¹⁸, quoi que d'autres journaux comme *Le Devoir*¹⁹ ont été plus critique de ce roman sous décrit comme poétique, mais complexe à lire.

Paradis clef en main de Nelly Arcan (2009, réédité en 2017)

Le roman se déroule dans un Québec alternatif où une entreprise nommée Paradis, clef en main offre des services de suicide assisté à ses clients. En effet, cette compagnie québécoise, créée par M. Paradis à la suite de la mort violente par suicide de son fils, offre à ses clients d'organiser leur mort sur mesure selon leurs désirs.

¹⁷ Wikipedia. (n.d.) *Pierre Gélinas*. Wikipedia. https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_G%C3%A9linas [consulté le 18 février 2025]

¹⁸ Champion, B. (1997). *Énormément, beaucoup... pas du tout* / Pierre Gélinas, *La neige*, Montréal, Triptyque, 1996, 216 p. / Lorraine Létourneau, *D'amours et d'aventures*, Moncton. Édition d'Acadie, 1996, 352 p. / Bernadette Richard, *Requiem pour la Joconde*, Hull, Vents d'Ouest, 1996, 126 p. *Lettres québécoises*, 88, 20-21.

¹⁹ Sergent, Julie. (1996, octobre 19). *La neige tombera toujours*. *Le Devoir*. D3.

À 30 ans, la Montréalaise Antoinette Beauchamp, qui a des idées suicidaires depuis de nombreuses années, fait appel aux services de la compagnie et demande à se faire guillotiner. Cependant, la mort d'Antoinette ne se déroulera pas comme prévu, puisqu'elle survivra et aura plutôt les deux jambes coupées. Sa mère qui a fait fortune dans les produits cosmétiques s'occupera de lui procurer tout ce dont elle a besoin et tentera de veiller sur elle. Leur relation est d'abord très difficile, mais elles se rapprocheront peu à peu lorsque sa mère lui annoncera qu'elle est atteinte d'un cancer en phase terminale. Du même coup, les idées suicidaires d'Antoinette s'effaceront peu à peu.

Le roman présente de nombreux parallèles avec la Révolution française. Il présente aussi une critique à la fois des idées des Lumières et de celles de la Révolution tranquille.

Isabelle Fortier, connue surtout sous son nom d'auteure Nelly Arcan, est certainement l'une des figures de la littérature québécoise les plus connues. Plusieurs de ses romans marquent encore les esprits, dont *Putain* (2001), *Folle* (2004) ou encore *Burqua de chair* (2011). Tout au long de sa carrière, l'auteure originaire de Lac-Mégantic a reçu de nombreuses nominations prestigieuses, dont pour le Prix Médicis et le prix Femina. Son œuvre est traversée par son expérience du travail du sexe et par le suicide. Elle a d'ailleurs inspiré Anne Émond qui a adapté sa vie au cinéma dans le film *Nelly* ainsi que de nombreux auteurs, dont Karine Rosso qui a publié *Mon ennemie Nelly* en 2019 et qui traite de son rapport à Nelly Arcan et à son œuvre. Elle s'est d'ailleurs donné la mort dans son appartement en 2009 et *Paradis, clef en main* est son dernier roman écrit. Puisqu'il est paru

après sa mort, la publication de ce livre avait somme toute fait réagir et plusieurs médias en avaient parlé dans leurs pages.²⁰

Oscar de Profundis de Catherine Mavrikakis (2016)

Dans ce Montréal de la fin du XXI^e siècle, le chanteur de renommé international Oscar de Profundis vient se produire en spectacle dans sa ville natale, Montréal, pour une rare fois. Même s'il vit maintenant aux États-Unis, cet amoureux de la langue française, qui représente à plusieurs égards la contre-culture de son époque, continue d'inclure des éléments de sa langue maternelle en voie de disparition dans ses chansons. Il tente, à sa façon, de conserver les traces d'un patrimoine révolu, comme le démontre d'ailleurs son nom d'artiste, puisque Profundis provient d'un poème de Baudelaire.

La journée de son concert, un confinement général est décrété à Montréal par le gouvernement mondial, puisque l'épidémie noire vient de se déclarer dans la ville. Le chanteur sera donc pris, avec ses propres démons, dans une maison historique de la ville de son enfance pour plusieurs jours. Il se concentrera sur ses réflexions sur sa famille et sur son ascension en tant que vedette internationale. En attendant le déconfinement, une petite bande de gueux tente de kidnapper la vedette pour dénoncer les conditions de vie et l'extermination dont ils sont victimes un peu partout sur la planète. Ces derniers, sans logis, sont traqués par la police, criminalisés et de plus en plus chassés des espaces publics. Même si ce plan est voué à l'échec, ils parviendront tout de même à faire les manchettes pendant

²⁰ Handfield, C. (2009, septembre 26). «Le suicide a toujours été son obsession», *La Presse*, <https://www.lapresse.ca/arts/dossiers/deces-de-nelly-arcan/200909/26/01-905774-le-suicide-a-toujours-ete-son-obsession.php> [consulté le 9 août 2025] / Guy, C. (2009, octobre 31). Nelly Arcan : Le vain combat contre la mère. *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/arts/livres/romans-quebecois/200910/31/01-917105-nelly-arcan-le-vain-combat-contre-la-mere.php> [consulté le 9 août 2025]

quelques heures et à briser, pour un temps, l'inertie dans laquelle se complaisent les pauvres du monde.

Catherine Mavrikakis est professeure au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal où elle enseigne, entre autres, la recherche-crédation. Elle a publié de nombreux roman dont *Le ciel de Bay City* (2008) et *Les derniers jours de Smokey Nelson* (2011). Son œuvre est reconnue à travers le Québec et elle a été finaliste de plusieurs prix, dont le Prix littéraire des collégiens en 2015²¹. *Oscar de Profundis* a reçu un bon accueil dans les médias. On note entre autres que *Radio-Canada*²² et *Le Devoir*²³ lui ont réservé de bonnes critiques de ce roman apocalyptique.

Aquariums de J. D. Kurtness (2019)

Dans ce roman choral, on croise des personnages de différentes époques dont les histoires finissent souvent par s'entrecroiser. Parmi les personnages, on retrouve une baleine qui a vécu plus de 200 ans, un homme autochtone ayant vécu avant la colonisation, Désirée, une femme autochtone vivant au temps de la colonisation, sa fille, Simon, qui ira vivre dans une commune avec son fil Paul, Maggie qui a été amenée à vivre une vie de chanteuse populaire très jeune, et Émeraude Pic. Cette dernière vit au Québec dans un futur assez rapproché. Titulaire d'un doctorat en biologie, elle travaille au zoo de Granby avant

²¹ La biographie provient de sa page professionnelle à l'Université de Montréal et du site internet de son éditeur. Université de Montréal. (n.d.) *Catherine Mavrikakis*. Université de Montréal. <https://recherche.umontreal.ca/chercheur/is/in19048/> [consulté le 18 février 2025]; Éditions Hélio trope (2025). *Catherine Mavrikakis*. Éditions Hélio trope. <https://www.editionsheliotrope.com/auteurs/catherine-mavrikakis/> [consulté le 18 février 2025];

²² ICI.Radio-Canada.ca. (2017, avril 23). *Oscar De Profundis*. Radio-Canada; Radio-Canada.ca. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1028826/catherine-mavrikakis-livre-incontournable-suggestion-dirigeants> [consulté le 9 août 2025]

²³ Laurin, D. (2016, août 27). *Imaginer le pire*. *Le Devoir*. <https://www.ledevoir.com/opinion/chroniques/478567/imaginer-le-pire> [consulté le 9 août 2025]

d'être recrutée par le gouvernement canadien pour participer à une mission scientifique internationale en Arctique. Elle est donc isolée avec un petit groupe de chercheurs sur un bateau au moment où une pandémie mondiale décime la majorité de l'humanité et détruit une partie des sociétés humaines, dont l'économie, tout en épargnant les scientifiques de l'expédition. Elle reste tout de même en contact avec son meilleur ami Henri. Ce dernier est atteint d'une maladie qui le force à s'isoler constamment. Lorsque la pandémie passe, l'équipage recommence à avoir des contacts avec des survivants et il retournera vers leur port d'attache. Durant ce périple, Émeraude se questionne sur ses origines, sur son passé, sur l'Histoire de l'humanité et, aussi, sur le futur qui attend les survivants.

J. D. Kurtness a étudié en biologie, en littérature et en informatique. La romancière innue originaire de Chicoutimi a écrit trois livres : *De Vengeance* (2017), *Aquariums* (2019) et *La vallée de l'étrange* (2023). Sur le site des éditions Instant même²⁴, on peut lire que son roman *Aquariums* a été finaliste pour le prix Voix autochtones dans la catégorie sur Livre prééminent en prose (2020). Cette nomination lui a d'ailleurs valu une couverture médiatique intéressante y compris en anglais avec un reportage à *CBC*²⁵. Même plusieurs années après sa parution, le roman garde une bonne critique. En 2023, soit environ 4 ans après sa publication, le journal *Métro* l'a placé dans sa liste de 11 romans autochtones à découvrir dans le cadre de « En juin, je lis autochtone »²⁶. Il avait aussi été placé dans une

²⁴ L'instant même. (n.d.) J. D. Kurtness. L'instant même. <https://instantmeme.com/auteurs/j-d-kurtness/> [consulté le 18 février 2025]

²⁵ CBC. (2020, mai 14). Jesse Thistle & Helen Knott among finalists for \$30K Indigenous Voices Awards. *CBC Books*. <https://www.cbc.ca/books/jesse-thistle-helen-knott-among-finalists-for-30k-indigenous-voices-awards-1.5570029>

²⁶ Bertrand, C. (2023, juin 9). 11 suggestions pour lire autochtone en juin. *Métro Québec*. <https://metroquebec.com/local/374430/11-suggestions-pour-lire-autochtone-en-juin/>

liste similaire de *Radio-Canada* en 2019²⁷. Une version anglaise est disponible ainsi qu’une version pour la vente en Europe francophone. L’auteurice a aussi remporté le Prix coup de cœur des amis du polar (2018) et le prix Découverte/Salon du livre du Saguenay–Lac-Saint-Jean (2018) pour son roman *De Vengeance* ainsi que le Prix voix autochtones 2024 | Récit et fiction en français et le Prix des Horizons imaginaires (2024) pour son roman *La vallée de l’étrange*.

La seule chose qui intéresse tout le monde de François Blais (2021)

L’histoire se déroule à la fin du XXI^e siècle alors que l’Inde est le pays le plus influent de la planète tant sur le plan culturel, économique que technologique. Le siège social de l’entreprise technologique Kampa y est d’ailleurs situé. Cette compagnie œuvre dans la production d’androïdes appelés premika. Elle est si grande et si influente qu’elle gère même entièrement un ancien territoire indien, la colonie de Nârâyâna, où, les androïdes sentients peuvent vivre en toute liberté. À la tête de cette entreprise, on retrouve Vishy Gavaskar, l’homme le plus riche de la planète.

Les androïdes créés par l’entreprise sont soumis à des règles strictes et en vertu d’une réglementation, les premikas qui atteignent un niveau de conscience semblable à celui d’un être humain deviennent libres et se rendent dans la colonie de Nârâyâna. Si on soupçonne un niveau de conscience élevé chez un androïde, une enquête est déclenchée par la compagnie qui prendra ensuite la décision au sujet de son niveau d’intelligence.

²⁷ ICI.Radio-Canada.ca. (2019, novembre 22). *Dix livres pour découvrir la littérature autochtone*. Radio-Canada; Radio-Canada.ca. <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1401975/litterature-autochtone-livre>

Dans le cadre d'une de ces enquêtes, l'agent suédois, travaillant pour l'Institut des sciences comportementales de la Parakaar, et sa stagiaire Joséphine Van Laeken sont appelés à se rendre à Louiseville chez le premier ministre du Québec et ami personnel de Vishy Gavaskar : Théodore Désilets. Cet ancien humoriste a créé le Parti Sécessionniste du Québec (PSQ), un parti séparatiste très peu nationaliste qui était à la tête du Québec lors du référendum confirmant son indépendance en 2059. L'agent et Joséphine tenteront de déterminer si Angèle, la premika de Théodore Désilets, a atteint un haut niveau de conscience. Il découvrira finalement que cette enquête visait surtout à savoir si Joséphine (et, du même coup, l'agent) finit par comprendre qu'elle est elle-même une premika à qui on a caché sa véritable identité.

Né en 1973 à Grand-Mère en Mauricie, François Blais a exercé comme traducteur, de chroniqueur pour le magazine *Protégez-vous* et concierge pendant plusieurs années. Il a obtenu de nombreux prix, dont le Prix littéraire de la Ville de Québec et du Salon international du livre de Québec, le Prix des Horizons imaginaires, le Prix des libraires du Québec (livre jeunesse), le Prix du Gouverneur général (littérature jeunesse de langue française) et le Prix des libraires du Québec (livre jeunesse)²⁸. Son roman *La seule chose qui intéresse tout le monde* est son premier roman de science-fiction. Dominic Tardif avait écrit au sujet de ce livre dans *Le Devoir* :

Mais si *La seule chose qui intéresse tout le monde* est un authentique roman de François Blais, c'est surtout parce qu'il permet de voir mieux que jamais à quel point sous ses airs de chroniqueur du quotidien, François Blais compte parmi les plus philosophes de nos écrivains. Ce conte sans morale, retournant dans tous les sens les tentaculaires sujets de l'intelligence et de la possibilité même du bonheur, encapsule une idée phare de son œuvre, à savoir que les brefs moments de beauté qui jalonnent l'existence — écouter les Beach Boys dans son

²⁸ L'instant même. (n.d.) *François Blais*. L'instant même. <https://instantmeme.com/auteurs/francois-blais/>; Tardif, D. (2022, mai 15). «L'écrivain François Blais n'est plus». La Presse. <https://www.lapresse.ca/arts/litterature/2022-05-15/l-ecrivain-francois-blais-n-est-plus.php>

auto, par exemple — justifient à eux seuls de tolérer tout ce qu'elle a de tragique, ou plus simplement, que la force du lien humain est précisément ce qui permet d'endurer la violence du monde²⁹.

François Blais était peu présent dans l'univers médiatique y compris pour la promotion de ses livres. Auteur grandement apprécié par la critique, il a fait l'objet d'un portrait dans *Lettres québécoises* en 2019³⁰. À la suite de son suicide en 2022 à 49 ans, le ministère de la Santé et des Services sociaux a envoyé une missive aux directeurs de santé publique des établissements de santé et des services sociaux afin de déconseiller la promotion de son dernier roman jeunesse, *Le garçon les pieds à l'envers ; les chroniques de Saint-Sévère*, qui traite entre autres de suicide³¹. Sa maison d'édition ainsi que de nombreux libraires et bibliothécaires avaient dénoncé l'envoi de cette missive.

Valide de Chris Bergeron (2021)

Le roman se déroule à Montréal au milieu du 21^e siècle. Une catastrophe climatique et les pandémies répétées pousseront la planète à voter pour donner le contrôle politique à un système d'intelligence artificielle nommé David et développé à Montréal. Ce dernier instaure une dictature sanitaire à l'échelle mondiale et contrôle de façon très stricte la vie des individus, comme le temps qu'ils passent à l'extérieur, leurs habitudes de vie, la musique qu'ils peuvent écouter, etc. Afin d'améliorer de façon constante son système et de conserver une mémoire collective, David recueille les récits de nombreux individus. Ces

²⁹ Tardif, D. (2021, octobre 30). «*La seule chose qui intéresse tout le monde*» : François Blais, philosophe. Le Devoir. <https://www.ledouvoir.com/lire/643770/la-seule-chose-qui-interesse-tout-le-monde-francois-blais-philosophe>

³⁰ Blais, F., Tardif, D., Cossette, J. & Bélanger, D. (2019). François Blais. *Lettres québécoises*, (176), 4–21.

³¹ Radio-Canada (2022, décembre 30). « Le dernier roman de François Blais qui traite de suicide visé par le ministère de la Santé ». *Radio-Canada*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1945246/francois-blais-roman-jeunesse-sante-suicide>

derniers doivent représenter une certaine norme sociale afin d’être sélectionnés pour ce travail. Ces personnes sont logées, nourries et payées pour lui raconter leur vie et répondre à ses questions.

Parmi ces individus se trouve Christian, un ancien employé d’une firme de marketing et communication. Ce dernier se joint cependant à un mouvement de rébellion et décide finalement de raconter sa vraie vie à David. À l’aide d’un groupe militant qui s’oppose à la dictature de David, il le déconnectera quelque temps de son réseau central et commencera à lui raconter sa vie dans les années 2010-2020. On apprend alors que Christian est une femme, prénommée Christelle, qui avait débuté une transition de genre plusieurs années auparavant. Or, avec les difficultés à se procurer les médicaments et en raison des politiques transphobes imposées par David, Christelle a détransitionné et est maintenant condamnée à vivre une vie en tant qu’homme. On voit alors toutes les difficultés vécues par la communauté LGBTQ2+, les politiques discriminatoires qui ont été mises en place progressivement, mais aussi leurs stratégies de résistance. À la fin du roman, Christelle réussit à s’enfuir avec une de ses amies. L’auteure décrit le livre comme un roman autobiographique de science-fiction puisqu’elle est elle-même une femme trans.

Chris Bergeron est une femme trans bien connue du milieu littéraire et culturel. Cette ancienne journaliste a dirigé l’hebdo culturel *Voir* pendant plusieurs années et est aujourd’hui vice-présidente chez Cossette et conférencière. Sur le site des Éditions XYZ, on peut lire que Valide a été finaliste au Festival du premier roman de Chambéry/Les Rendez-vous du premier roman 2022, au Prix littéraire des collégiens 2022 et du Prix

Horizons imaginaires 2022. Deux romans sont la suite du livre : Vaillante (2022) et Vandales (2023)³².

1.5 Présentation de l'analyse

Les trois prochains chapitres présenteront d'analyse de la thèse. À la suite de l'analyse transversale des thématiques de tous les romans, une périodisation en trois moments a été établie. Tout d'abord, le second chapitre intitulé *Les décennies 1970 et 1980 : en quête d'une identité nationale et d'un imaginaire collectif* se compose de l'analyse de trois romans, à savoir *Québec Banana State* de Jean-Michel Wyl publié en 1978, *Le sang des autres* d'André Mathieu réédité en 1981, mais dont la première édition est parue en 1979 sous le titre *Complot*, et finalement *Le nord électrique* de Jean-Pierre April publié en 1981. Ces trois romans sont analysés ensemble, puisqu'ils présentent des similitudes au niveau des thèmes abordés, de la façon dont ils sont traités et des références sociohistoriques présentent dans la vision d'avenir du Québec présentée par les auteurs. Nous y retrouvons en effet des réflexions sur le français comme langue commune dans l'espace public et sur les mutations dans le milieu du travail avec, entre autres, une présence de plus en plus importante des femmes dans différentes sphères traditionnellement plus masculines et avec la montée en importance des syndicats. Tous les romans abordent aussi la question nationale sous l'angle du premier référendum ainsi que la place encore incertaine des legs de la Révolution tranquille. Ainsi, les auteurs construisent aussi tous leur Québec alternatif autour des mêmes moments marquant de l'histoire du Québec. Dans cette période, les visions d'avenir du Québec présentées par les auteurs se caractérisent par

³² XYZ. (n.d.) *Valide*. XYZ. <https://editionsxyz.com/livre/valide/>; XYZ. (n.d.) *Chris Bergeron*. XYZ. <https://editionsxyz.com/livre/valide/>

une référence nationale encore incertaine, puisqu'on semble encore à la recherche de symboles et d'un narratif historique communs, bien qu'on y retrouve assurément certains traits d'une référence nouvelle.

Dans le troisième chapitre, *Des années 1990 à la fin des années 2000 : l'avenir de tous les possibles*, on analyse les romans de Pierre Gélinas (1996), Daniel Sernine (1992, réédité en 1999), d'Élisabeth Vonarburg (1994, réédité en 2009) et de Nelly Arcan (2009, réédité en 2017). Ces romans partagent des thèmes communs, dont une place plus importante des communautés de référence (socioculturelles, de genre, socioéconomiques, etc.) pour les individus. L'analyse nous a aussi permis de voir que ces romans présentent une vision d'avenir du Québec où le territoire se voit grandement affecté par les changements enjeux socioclimatiques et qu'il devient difficile d'unir les différentes régions derrière une référence commune. Malgré tout, les grands bouleversements politiques, dont le second référendum est certainement la marque, portent les auteurs à croire que tout est possible pour l'avenir.

Enfin, le quatrième chapitre qui aborde la décennie 2010 au début des années 2020 comprend l'analyse de *Valide* (2021) de Chris Bergeron, *La seule chose qui intéresse tout le monde* (2021) de François Blais, *Aquariums* de J. D. Kurtness et du roman *Oscar de Profundis* (2016) de Catherine Mavrikakis. Ces romans montrent une société québécoise de plus en plus désillusionnée qui tend à voir sa référence se perdre au travers des enjeux qui sont de plus en plus mondialisés. En effet, le premier thème commun qui réunit les romans est cette idée que la référence passe de plus en plus à une échelle mondiale. Avec les enjeux socioclimatiques, économiques, politiques et sociaux globalisés ainsi que les cultures américaines et asiatiques qui prennent de plus en plus de place dans le quotidien

des individus, nous remarquons que le Québec peine à établir son identité sociale et culturelle. Ensuite, on remarque que la nostalgie occupe une place importante dans leur Québec alternatif. Bref, avec cette périodisation, nous souhaitons montrer les changements entourant les éléments qui composent la référence québécoise et la vision d'avenir du Québec.

CHAPITRE 2 : À LA RECHERCHE D'UNE IDENTITÉ NATIONALE ET D'UN IMAGINAIRE COLLECTIF

Les années 1970 et le début des années 1980 sont une période charnière pour le Québec, influencée entre autres par la fin de la Révolution tranquille et une première période référendaire. Souvent idéalisée par les contemporains, elle est généralement présentée comme une ère d'émancipation culturelle et politique. Même si elle se définit par un grand dynamisme social, la période n'est pas unidirectionnelle : elle construit aussi des craintes qui marquent les esprits et se placent au cœur des imaginaires sociaux.

Selon les historiens du Québec Martin Pâquet et Stéphane Savard (2021), cette effervescence qui marque cette période a pris fin en 1983 avec l'adoption de la Loi 111 forçant l'arrêt de la grève des enseignants dans les écoles québécoises par le Parti québécois de René Lévesque. Cette loi de 1983 ainsi que la fin des activités minières de la compagnie canadienne Iron Ore à Schefferville en 1982 font office de rupture définitive avec la Révolution tranquille et l'essor socioculturel qui en a découlé³³. En effet, ces ruptures incarnent « les limites du projet d'émancipation économique et politique sur le territoire québécois » ainsi que « la fin d'un rêve, celui de l'enrichissement collectif pouvant assurer le développement de nombreuses régions au Québec » (p. 237).

Malgré la victoire du Parti québécois en 1976 qui ravive l'espoir et les tendances nationalistes dans la province, la Révolution tranquille commence petit à petit à connaître une période d'essoufflement vers la fin des années 1970 et le début des années 1980 et de

³³ Un seul roman de cette période a été écrit après 1983 : *Le nord électrique* (1985) de Jean-Pierre April. L'auteur imagine un Québec où ce qui importe pour les politiciens du roman se résume à des enjeux néolibéraux tels que la construction d'un méga-complexe d'hydroélectricité qui permettra d'exporter davantage d'énergie aux États-Unis et d'offrir du travail aux Québécois. Les enjeux liés, par exemple, au filet social et aux bonnes conditions de travail sont mis de côté par les autorités en place.

nombreuses « fissures » commencent à être visibles : crise énergétique de 1973, perte de vitesse de l'État-providence, méfiance des Québécois fédéralistes et des anglophones de la province avec l'élection du Parti québécois en 1976, récession du début des années 1980.

Québec Banana State, J.-M. Wyl (1978)

Ce roman se déroule dans un Québec indépendant renommé Nouveau-Québec. L'URSS a envahi le pays et instauré un régime totalitaire dirigé par Numéro-un. Les libertés individuelles sont bâclées, des politiciens, dont René Lévesque, sont assassinés, les grands médias sont contrôlés ou carrément démantelés et la violence de l'État envers sa population prend de l'ampleur.

C'est dans cette période marquée par d'importants changements sociaux que s'inscrivent les livres des trois auteurs sélectionnés, à savoir *Québec Banana State* de Jean-Michel Wyl (1978), *Le sang des autres* d'André Mathieu (1981 [1979]) et *Le Nord électrique* de Jean-Pierre April (1985). Bien que ces auteurs présentent des récits fort différents, tant au niveau du style que du contenu, il est tout de même possible de retracer certaines tendances ou éléments communs qui marquent leur vision d'avenir du Québec. Plusieurs de ces éléments sont aussi porteurs de sens pour la société québécoise de l'époque, parmi lesquels la langue, une place nouvelle pour les femmes et les classes sociales dans la société ainsi que la quête d'une autonomie sociale et politique du Québec.

Complot, A. Mathieu (1979-1981)

En pleine année référendaire, Mélanie Germain, une cégépienne très impliquée pour le camp du « oui » et Jean Carrière, un jeune partisan du « non », tombent amoureux. Leurs opinions politiques opposées posent d'importantes tensions dans leur couple. Un attentat faisant 200 000 morts lors d'un événement de la Fête nationale du Québec viendra décimer leur cercle d'amis.

Les livres de Wyl, Mathieu et April présentent un Québec fortement inspiré par la période référendaire et les tensions qui en découlent. L'avenir est plus que jamais incertain et cette période amène autant un vent de solidarité sociale et d'affirmation

identitaire, qu'une division certaine au sein de la population québécoise et des différents groupes sociaux qui la composent. La division plus marquée, mais non la seule, étant certainement la dichotomie entre les francophones et les anglophones de la province. Les auteurs se questionnent ainsi sur la place qu'occupe

Le Nord électrique, J.-P. April (1985)

Au Nouveau-Québec, l'économie tourne autour de la production d'électricité et de la construction d'immenses barrages hydroélectriques par la KébéKéleKtriK. Lors de la construction du plus gros barrage de l'histoire dans le cadre du « projet du siècle », une tragédie survient : le super-camion Multi Motor 23 devient incontrôlable et détruit entièrement la ville de Halte-au-Hameau.

et que pourrait occuper le Québec dans le futur sur la sphère internationale, alors que les dynamiques mondiales sont dictées par la Guerre froide qui bat son plein pendant cette période. Le tiraillement se fait sentir entre le souhait d'autodétermination et d'affirmation, mais aussi cette idée qu'un « petit Québec » ne saurait peut-être pas trouver les bons alliés et, de fait, sa place au sein de ce monde sous grandes tensions. Tous ces éléments composent la vision d'avenir du Québec présentée par les auteurs dans laquelle s'inscrit une quête identitaire ainsi que la construction des bases d'un imaginaire commun au sein de la société québécoise.

2.1 L'affirmation du français comme langue commune

Parmi les éléments phares qui font leur place dans l'imaginaire des auteurs, on retrouve la place de la langue française qui s'affirme de plus en plus clairement comme la langue commune, y compris dans la sphère politique et économique. Or, comme c'est souvent le cas des romans d'anticipation, les auteurs présentent surtout leurs peurs, y compris celles entourant la possible disparition de la langue française au Québec. Ces

derniers craignent que cet outil de solidarité et de cohésion sociale ne vienne avec son lot de tension dans l'avenir.

À l'époque, le souhait que cette langue puisse être porteuse de solidarités sociales se fait remarquer, même si les tensions se font sentir entre les différentes communautés linguistiques. Les tensions sont particulièrement visibles avec les communautés anglophones (Pâquet et Savard, 2021, p.200). Les romans mettent d'ailleurs en évidence les tensions, voire les oppositions qui se construisent entre les différentes communautés linguistiques. Par exemple, plusieurs auteurs explicitent le fait que certains personnages ne parlent pas français, comme s'il s'agissait d'un écart notable par rapport à la norme établie. On retrouve effectivement plusieurs scènes où les relations entre francophones et allochtones (ou anglophones) sont particulièrement tendues entre autres en raison de cette différence au niveau de la langue parlée³⁴. C'est le cas des tensions entre les travailleurs autochtones et les travailleurs francophones sur le système-rouleur dans le roman d'April :

Officiellement, les cinq Inuit doivent surveiller l'impact écologique des Motors sur le Mushuau³⁵. Des Inuit disent qu'ils veillent à ce que les Blancs dérobent leurs richesses sans nuire au reste.

À bord des super-camions, les Inuit n'utilisent pas souvent le français, ils ne regardent pas le hockey à la télévision, et quand ils parlent leur langue en serrant les dents, les autres croient que les Inuit leur en veulent. Ils ont raison. Les Blancs en savent moins sur les Inuit que sur les extraterrestres. On préfère parler de leurs sculptures, de leurs traditions, de leurs légendes. On fait des films sur les derniers chasseurs du Grand Nord. Maintenant que les Inuit sont assis sur des trésors miniers, on voudrait sauvegarder leur passé. (April, 1985, p.87)

Ainsi, malgré la présence de nombreux Autochtones dans l'entourage du Multi Motor 23, les tensions restent vives entre les deux groupes linguistiques ; la langue étant dans cette

³⁴ Dans *Québec Banana State* de Jean-Michel Wyl, on note par exemple que plusieurs prisonniers sont anglophones ou sont des personnes immigrantes. De plus, dans *Le sang des autres* d'André Mathieu, il est spécifié très clairement que le groupe qui organise l'attentat est issu de la communauté anglophone.

³⁵ Territoire traditionnel autochtone dans le Moyen-Nord.

citation associée à des différences socioculturelles, comme l'intérêt pour le hockey marqué des francophones, versus le rapport à la nature particulièrement fort pour les Autochtones. D'ailleurs, le seul conducteur inuit de Multi Motor, Jacob Turnston, comprend rapidement « [qu']il serait *le* camionneur inuk qu'on verrait à la TV, l'exception qui confirmerait la règle, celui qui montrerait aux jeunes Inuit qu'ils devaient trahir leur culture pour réussir » (April, 1985, p.162) Cette citation montre bien une construction de l'Autre avec, d'un côté, une culture québécoise et, de l'autre, une culture autochtone qui sont difficilement réconciliables.

Les tensions entre les différentes communautés linguistiques se retrouvent aussi dans le roman *Le Sang des autres* d'André Mathieu. Par exemple, dans le roman *Le sang des autres* d'André Mathieu, Mélanie, une cégépienne militante pour le camp du oui, rétorque au père fédéraliste d'un de ses amis : « Depuis quand les Anglais s'intéressent-ils à nous ? Depuis que nous parlons de nous séparer. » (Mathieu, 1981, p.28) On note dans cet extrait la construction d'une altérité et d'une dichotomie qui met en opposition les Québécois francophones et les Anglophones.

Ces tensions ne se cristallisent pas uniquement par la langue, mais aussi parce qu'elle est souvent associée à un statut socioéconomique et à des idéaux sociopolitique particuliers. On voit en effet dans le roman que les francophones sont associés à la classe ouvrière, alors que les anglophones sont associés aux riches gens d'affaires fédéralistes de Montréal. Qui plus est un lien important est fait entre la langue parlée et les valeurs qui sont portées par une population. Dans la citation ci-dessous, un personnage anglophone aisé parle de la possibilité que le Québec se sépare à un autre anglophone :

Que serait notre vie dans un Québec séparé ? Les francophones sont xénophobes, paranoïaques et pas favorables plus qu'il ne le faut à l'entreprise

privée. Que nous arrivera-t-il ? Dans un premier temps : la restriction de nos droits. C'est déjà commencé. Ensuite, l'avènement d'un État socialiste : les nationalisations, les attaques à la liberté d'entreprise. Et, tôt ou tard, le communisme nous chutera sur le corps et ce sera la fin de la liberté individuelle. Nous devons nous battre avec tous les moyens possibles pour empêcher cela... (Mathieu, 1981 [1979], p.137)

On remarque aussi cette tension dans le discours de John Osborne, l'ex-militaire anglophone à la tête du complot organisé pour venir à bout des tendances séparatistes, lors de la première rencontre de son organisation clandestine où il est question de l'avenir des anglophones et hommes d'affaires de Montréal.

– Et vous savez ce que ça voudra dire : être battus ? Dans dix ans, il ne sera plus question de nous autres ici au Québec. Nous allons devoir disparaître. Parce que quand l'indépendance sera faite, contre quoi se battront tous ceux de l'aile gauche du parti québécois ? Vous pouvez me le dire ? Vous pensez que ces gens-là vont s'asseoir et filer joyeusement leur petite vie dans leur petit paradis du Québec ? Absolument pas ! Dès que l'élément de cohésion, c'est-à-dire la recherche de l'indépendance, aura disparu, le parti québécois va se fractionner. Et la moitié gauche proposera alors carrément le socialisme. Et tôt ou tard, les gens finiront par voter pour. (Mathieu, 1981 [1979], p.90)

Le fait que les francophones séparatistes du Québec soient associés à une gauche communiste et que les anglophones soient considérés comme de plus grands partisans du capitalisme et de l'entreprise privée accentue donc la dichotomie et les fortes tensions entre les deux communautés linguistiques dans le roman. On remarque à plusieurs égards l'idée d'un renfermement de la société québécoise sur elle-même mis en lumière par Jean-Charles Falardeau (1964 ; Hamel, 2016). Par exemple, peu de communications se font entre les personnages anglophones et francophones et ces *aprioris* s'immiscent dans leurs relations. On sent aussi peu l'idée d'ouverture ou de partage de la culture au sein des romans de cette période. Fait intéressant, le titre choisi lors de la réédition du roman de Mathieu (*Le sang des autres*) rappelle d'ailleurs le phénomène d'altérité qui se crée entre les francophones

et les anglophones. Ainsi, la langue n'est pas qu'un facteur de cohésion sociale : elle crée aussi des tensions entre les différentes communautés linguistiques.

Ces exemples montrent aussi comment la dynamique internationale de l'époque marque aussi la vision d'avenir de l'auteur. En effet, l'opposition entre les deux grandes puissances, la Russie communiste et les États-Unis capitalistes vient s'immiscer dans la dynamique référendaire québécoise qui tend à opposer ici de façon dialectique plusieurs groupes sociaux (indépendantistes/fédéralistes, gauche/droit, riche/pauvres, et francophones/anglophones). Ce thème est par ailleurs fréquent dans le livre, puisque plusieurs passages abordent cet élément de l'influence officielle ou non, volontaire ou non des grandes puissances internationales sur la politique québécoise. On le voit, entre autres, lorsque le conseil des ministres adopte la stratégie pour le référendum et que l'auteur écrit : « Les applaudissements fusèrent, aucun ne se rendant compte qu'il s'applaudissait lui-même. À la russe... » (p.77)

L'anthropologue et sociologue québécois Marcel Rioux avait bien vu à l'époque cette influence de l'international sur les enjeux politiques québécois lorsqu'il a affirmé « [qu'il] n'y a pas de place pour un pays indépendant dans un continent dominé de part en part par les États-Unis, métropole mondiale du Business ; encore moins pour un pays enchaîné politiquement au Canada, le plus gros satellite des États-Unis. » (Rioux, 1987) Cette crainte que le Québec se retrouve coincé entre deux choix, soit l'américanisation à droite et le communisme à gauche, se reflète donc dans l'imaginaire des auteurs. Ce désir que le Québec puisse trouver un espace d'affirmation dans cette dynamique mondiale caractéristique de la Guerre froide se pose pour les trois romanciers de cette époque.

Dans le roman d'April, la fierté que représente le développement des grands barrages hydroélectriques est d'autant plus forte que cette expertise est reconnue à l'international et que le nouveau projet de barrage sur la Mer verte permettra de fournir en électricité au deux tiers de l'Amérique du Nord. Il permet ainsi le développement rapide de certaines régions qui attirent les touristes et permet de créer de nombreux emplois :

Ancien poste de relais et de ravitaillement de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le Hameau est devenu un centre moderne, bien connu pour ces appartements de thermoglace ; pourvu de bars, d'hôtels et de bureaux, grouillant d'une faune hétéroclite de touristes, d'autochtones et de travailleurs spécialisés, il attire également des centaines de désœuvrés qui attendent de remplacer un malade ou un blessé à bord d'un camion. (April, 1985, p.20)

Ce développement et l'attraction de la région à l'international feront d'ailleurs basculer le Québec dans la modernité et de changer l'idée que les Québécois sont un « petit peuple » (April, 1985, p.9). C'est d'ailleurs une des raisons par lesquelles les conducteurs sont considérés comme des vedettes, voire des héros nationaux, et de nombreux reportages mettent en valeur les exploits des travailleurs dans le Nord.

La crainte des auteurs face aux dynamiques mondiales tendues passe aussi à travers l'idée qu'un Québec indépendant pourrait s'isoler. Dans le roman d'André Mathieu, les personnages anglophones du roman ont d'ailleurs cette vision d'avenir qu'un Québec indépendant serait un pays isolé non seulement au niveau de la langue, mais aussi d'autres marqueurs sociaux associés aux francophones, comme mentionné précédemment : « Aujourd'hui on s'isole par la langue. Demain, ce sera par le politique. Ensuite, par l'économie. Quand tout cela s'arrêtera-t-il ? Quand nous serons cubanisés : voilà quand ça va s'arrêter. » (Mathieu, 1981 [1979], p.28)

Cette même tension entre affirmation d'une identité propre et isolement se fait sentir dans le roman de Jean-Michel Wyl, bien que cela concerne davantage, pour ce dernier, le

marqueur social politique que linguistique. On remarque dans son roman la peur qu'un Québec indépendant en quête d'alliés internationaux ne se tourne vers l'URSS, avec tous les problèmes que cela pourrait entraîner. Cette réalité est poussée si loin que le Québec devient presque totalement isolé du reste du monde, comme le discours de touristes occidentaux :

Vous devriez plutôt faire du tourisme au Québec, poursuit cet homme à l'accent légèrement américain. C'est un beau pays. Du moins, c'était un beau pays ! Mais nous avons commencé à le détester. C'est-à-dire qu'ici et là, à travers le monde, on a commencé depuis longtemps à détester le Québec : surtout après que vous ayez assassiné Lévesque... (Wyl, 1978, p.134)

Cette crainte de l'isolement, le sociologue Fernand Dumont l'aborde dans son essai

La vigile du Québec publié au début des années 1970.

L'indépendance est pour nous le devoir immédiat et qu'il faut accomplir à court terme. Mais un peuple comme le nôtre ne vivra jamais de calmes certitudes. Sans répit, il lui faudra prouver à lui-même et aux autres que le nationalisme n'est pas le recroquevillement dont on nous accuse : qu'il est simplement la courageuse acceptation de ce que nous sommes en vue de plus universelles responsabilités. (Dumont, 2015 [1971], p.96)

C'est là tout l'enjeu de cette période marquée par des aspirations d'affirmation politique, linguistiques et sociale est donc de créer un imaginaire collectif qui n'opposerait pas l'affirmation culturelle et identitaire et l'ouverture sur le monde. Tout ceci s'inscrit aussi, comme nous le verrons ci-dessous, avec la montée d'un nationalisme et la recherche de symboles et de piliers culturels communs à l'ensemble de la nation québécoise.

2.2 Un monde du travail en changement

En plus de l'aspect linguistique, on remarque aussi dans les romans des années 1970 et 1980 que le monde du travail connaît de grands bouleversements. D'abord, on y voit une conscience profonde de la place de plus en plus importante que prendront les femmes dans

la sphère publique, y compris dans les milieux traditionnellement masculins. Le roman d'André Mathieu campe par exemple comme personnage principal dans son roman la jeune Mélanie Germain, une féministe aux idéaux affirmés et clairement influencés par les mouvements de femmes présents au cœur de la Révolution tranquille. Qui plus est, Mélanie, issue des quartiers plus défavorisés, représente une partie de la population qui aspire à plus d'égalité sociale dans cette période d'effervescence politique et économique pour le Québec. Au tout début du roman, lors d'une soirée de Noël organisée chez l'un de ses amis plus nantis, on perçoit ses réflexions sur ces enjeux sociopolitiques :

Dans son esprit surgit l'éternelle question des gens des quartiers moins favorisés quand ils grimpent les côtes [vers les quartiers plus riches] :

– Qu'est-ce que je viens faire ici ?

(...)

Guy Simard, le fils de la maison, son camarade de classe, la remarquerait tout de suite et viendrait l'accueillir. Il avait bien voulu aller la chercher chez elle. Ce n'était pas bien loin, tout juste de l'autre côté de la rue, dans le quartier d'en bas, ce quartier des ouvriers du bord de l'eau où habitait le père de Mélanie. Mais elle avait refusé, sentant trop qu'il cherchait à lui éviter le grand affrontement de toute une maisonnée de gens riches du quartier huppé d'en haut, de l'autre côté de Grande-Côte.

Au nom de l'émancipation féminine, elle avait tenu à s'y rendre seule. (Mathieu, 1981 [1979], p. 9-10)

Cette citation montre bien, d'une part, les tensions et distinctions entre les classes sociales qui perdurent. Malgré tout, cela n'empêche pas la protagoniste Mélanie d'avoir des amis provenant de différents milieux. D'autre part, on voit que dans ses gestes quotidiens, comme celui d'accepter ou non l'offre de son ami de venir la reconduire à la soirée, les idéaux féministes influencent ses décisions et sa façon de vivre. On remarque aussi que ces idéaux sociopolitiques, qui réfèrent aussi à son militantisme pour l'indépendance du Québec, sont aussi source de tension dans le roman de Mathieu, alors que l'ami de Mélanie, Guy Simard, lui demande de les laisser de côté le temps de cette soirée de Noël afin de

permettre à toutes et tous de s'amuser : « – Et d'ailleurs donc ! Pas de politique ce soir, veux-tu ? Pas de discours sur la société et la lutte des classes. Prenons un seul engagement : celui de rire. » (Mathieu, 1981 [1979], p.16).

Dans *Le Nord électrique* de Jean-Pierre April, on voit aussi que les femmes occupent une place plus importante dans les milieux de travail, même sur les chantiers de construction et dans le développement de l'hydroélectricité québécoise :

À bord, un équipage de quatre-vingt-cinq spécialistes triés sur le volet. Parmi les quarante-cinq chauffeurs de systèmes-rouleurs, il y a même vingt-trois femmes, ce que les promoteurs sont fiers de proclamer, croyant amadouer les Nouvelles Femmes Libres. Le reste de l'équipage est composé de secrétaires, de serveuses et de femmes de ménage, de dix policiers exigés par la loi sur la sécurité au travail, de cinq Inuit, nommés pour respecter les revendications autochtones, et d'une vingtaine d'officiers – tous des hommes... – veillant aux multiples aspects techniques du voyage. La plupart de ces postes semblent symboliques, puisque l'électronique suffit théoriquement à la bonne marche d'un tel camion ; mais une convention de travail précise les fonctions inutiles de chacun, qui deviennent vitales en cas d'imprévu. (April, 1985, p.30)

Même si les femmes sont présentes en nombre paritaire sur le système-rouleur, on remarque à travers cette citation que l'atteinte de l'égalité est en partie superficielle, puisqu'elles occupent des postes « symboliques », qu'elles ne parviennent pas encore à occuper des emplois d'officier et que les autres postes dits traditionnellement féminins sur ce système-rouleur (secrétaires, serveuses et femmes de ménage). Ainsi, même si le gouvernement cherche visiblement à être dans les bonnes grâces des organisations de femmes qui gagnent en importance, on ne perçoit pas le travail des femmes au même titre que celui des hommes, alors qu'une phrase communément prononcée pour parler des travailleuses et travailleurs dans le nord veut « [qu'ici], au Hameau, les hommes travaillent comme des machines et les femmes, comme des hommes. » (April, 1985, p.151) De plus, on reconnaît beaucoup, ou surtout, que l'apport des femmes à la société et au nouveau

Québec qui se construit reste essentiel, mais dans des rôles plus traditionnels, alors qu'on peut lire que « [des] femmes fortes veulent accoucher d'un nouveau pays. » (April, 1985, p.52)

De façon générale, les conditions de travail et de vie en général sont extrêmement difficiles pour ceux qui tentent leur chance à Halte-au-Hameau et dans les super-camions. Les solutions sont connues : « il faudrait enrayer le vandalisme et la malpropreté, diminuer les risques d'accident au travail, favoriser les contacts culturels, freiner la hausse exorbitante des coûts, développer des logements, le choix dans les magasins et les activités sociales, bref, organiser une vraie ville... » (April, 1985, p.42) Cependant, aucune personnalité politique n'ose aller en ce sens en raison des coûts et du fait qu'il ne reste qu'au bas mot 35 ans à Halte-au-Hameau avant qu'elle ne soit engloutie dans la Mer Verte (April, 1985, p.42). Les bénéfices n'en valent donc pas la peine selon les autorités et les travailleurs sont donc confinés dans des conditions de vie rudes le temps de leur contrat.

Dans ce monde imaginé par April, l'interlocuteur principal du gouvernement pour discuter des enjeux relatifs aux travailleurs devient donc les syndicats. C'est le cas, entre autres, des Nouvelles Femmes Libres, puisque les promoteurs de ce système-rouleur tentent de l'influencer et d'être dans les bonnes grâces de cette organisation en assurant la parité au niveau des chauffeurs. Qui plus est, le nom même de cette organisation montre une certaine coupure entre les « anciennes » et les « nouvelles » femmes en ce qui concerne entre autres leur émancipation et la plus grande liberté acquise par ces dernières. On peut donc croire que les idéaux associés à la place nouvelle des femmes dans la société québécoise et véhiculés par la Révolution tranquille s'inscrivent dans l'imaginaire de l'auteur et dans sa vision d'avenir du Québec.

Or, il ne s'agit pas du seul livre qui aborde l'enjeu du monde du travail et du syndicalisme. Jean-Michel Wyl l'effleure aussi, alors qu'il présente un Québec communiste où les syndicats d'ouvriers semblent représenter des organisations somme toute importantes. Il s'agit effectivement des seules organisations non-étatiques qui s'opposent un tant soit peu à l'État, puisqu'on peut lire que « depuis quelques mois des conflits violents opposaient les syndicats ouvriers à l'État. » (Wyl, 1978, p.237) Malgré tout, les syndicats ne représentent pas une menace pour l'État qui continue de mettre en place ses politiques sans trop se soucier de ces conflits.

Par contre, aux yeux des auteurs, les acquis de la Révolution tranquille, dont ceux en matière d'égalité des genres, ne sont cependant pas nécessairement garantis pour le futur ni garants de l'avenir de la société québécoise. Par exemple, Wyl met en scène un Québec indépendant qui se serait tourné vers un régime communiste dans lequel les droits des individus, y compris ceux des femmes, connaîtraient un recul important. Dans un de ses chapitres qui présente une lettre écrite par une femme, Élizabeth, on peut lire :

Car il faut marcher sans cesse en baissant les yeux dans ce pays où les scorpions n'existaient pas, où les foudres étaient éteintes. Il faut marcher en courbant le front. Femmes, nous le courbions déjà un peu avant vous. Il faut marcher en penchant la tête comme si, sur cette terre, nous cherchions perpétuellement un endroit propice à y creuser sa tombe. (Wyl, 1978, p.231)

Il s'agit d'une des rares allusions directes aux inégalités vécues par les femmes dans le roman, puisque ces dernières y sont beaucoup moins présentes que les hommes. On les retrouve principalement dans les lieux dits traditionnellement féminins, comme dans les maisons et au sein du foyer et auprès des enfants. Autrement dit, on remarque surtout l'absence des femmes dans les différents espaces de ce Québec imaginé ; elles sont par exemple absentes des prisons, des hôpitaux, des instances politiques, etc. Un peu comme

si le Québec qu'il s'était imaginé était surtout un lieu social et politique où les hommes sont actifs.

Enfin, certaines femmes du roman font aussi référence à leur emploi passé (comme journaliste, par exemple) ou à leur situation pré-révolution communiste : « Une jeune femme l'arrêta. /Vous me reconnaissez? /(...) Oui, vous êtes Benoîte Marchand, anciennement de *RADIO-CANADA*. » (Wyl, 1978, p.207) La condition des femmes dans ce Québec alternatif semble donc avoir reculé, puisqu'elles ne peuvent plus les mêmes emplois ni les mêmes positions sociales qu'elles avaient auparavant. Bien que le contexte de Révolution tranquille ait permis aux femmes de s'émanciper et d'occuper une place nouvelle dans la sphère publique, on peut voir que la vision d'avenir présentée n'exclut pas la possibilité d'une perte de droits et d'acquis pour cette population. Malgré tout, l'émancipation des femmes occupe une place importante dans leur imaginaire. La quête ou la recherche d'une égalité plus formelle n'en reste pas moins un marqueur fort de l'imaginaire collectif du Québec des années 1970 et 1980.

2.3 Le premier référendum et le désir de liberté dans la vision d'avenir du Québec

Au-delà de la crainte qu'un Québec francophone ne s'isole sur le monde et d'un avenir incertain pour les dynamiques entre les classes sociales et les différents groupes sociaux, les imaginaires des auteurs sont affectés par la recherche d'autonomie politique et la montée des tendances indépendantistes et nationalistes dans la province. Il va sans dire que l'influence de la quête d'indépendance et d'autodétermination du peuple québécois et la perspective d'un premier référendum sont centrales dans la vision d'avenir du Québec présentée dans les romans. Mais c'est surtout la quête de liberté et le souhait de profondes

transformations au niveau économique, social et politique qui questionnent les auteurs. On voit bien dans les romans que la liberté tant espérée ne se concrétise pas nécessairement. Par exemple, le Québec indépendant de Jean-Michel Wyl est devenu « un pays qui comptait autant d'armes que d'arbres » (Wyl, 1978, p.337) où règne la peur, la violence et la surveillance politique. On retrouve aussi de nombreux signes de la propagande avec le contrôle de l'information qui s'infiltré jusqu'à l'extérieur du régime lors de l'entrevue d'un ancien membre du gouvernement péquiste ayant réussi à s'échapper (Wyl, 1978, p.62), les camps et prisons politiques qui accueillent « des gens qui, en somme, s'écartaient de l'archétype social du Québécois rénové tel que l'avait défini, un jour, Numéro-Un » (Wyl, 1978, p.112), la rééducation dans des cliniques (voir entre autres Wyl, 1978, p.114) et le massacre des opposants politiques et membres de l'ancien gouvernement péquiste, dont René Lévesque (Wyl, 1978, p.36).

On note aussi cette perte de liberté politique dans le roman d'April, alors que les personnages font régulièrement attention à leurs paroles, de peur d'être surveillés. Un d'entre eux dit d'ailleurs à son interlocuteur au téléphone : « Je ne peux pas tout t'expliquer au vidéophone, Big Bro nous regarde ! » (April, 1985, p.49) Qui plus est, dès le début du livre, on voit que tout est régité dans ce nouveau Québec, que tout est bien planifié :

Depuis que le travail, la vie quotidienne et même les temps de loisirs sont programmés pour nous libérer de nos multiples tracas, depuis que notre vie personnelle est savamment maximalisée par des spécialistes, nous nous sentons blasés, dépassés, sinon inutiles. Peu à peu, nous sommes enclins à penser que la perfection programmée est inhumaine. (April, 1985, p.9)

On laisse donc peu de place à la liberté individuelle et au hasard. Ainsi, même si les années 1970-1980 sont souvent présentées comme un moment de quête de liberté, on note

que les auteurs craignent qu'elle ne se réalise pas et que le véhicule choisi, dont l'indépendance, pourrait ne pas être la réponse à ce besoin.

Les tensions politiques qu'entraîne cette quête d'indépendance ne touchent pas uniquement la relation entre le Québec et les États à l'international, mais aussi les dynamiques politiques et sociale à l'intérieur même de la province. Les trois récits montrent les enjeux importants concernant, entre autres, le rapport au territoire, les relations avec les peuples autochtones, les droits et libertés ou encore la paix sociale. Le narratif commun est de plus en plus difficile à trouver, si ce n'est que cette période marque l'imaginaire des auteurs par ses grands moments de tension et cette idée que la société québécoise se pense elle-même comme société distincte et cherche à se définir.

Dans le roman d'André Mathieu, cette période politique sera source de tensions au sein même des relations individuelles, puisqu'il s'agit de la principale source de dissensions entre Mélanie Germain, qui est une militante acharnée pour le PQ, et son copain Jean Carrière, partisan comme sa famille du fédéralisme canadien. À la fin du livre, un attentat faisant plusieurs milliers de morts, issu d'un grand complot qui donnera au roman son titre initial (*Complot*), poussera une partie de la classe politique à préférer se tourner vers un *statu quo*, un « fédéralisme renouvelé » plus garant d'une paix sociale. En effet, malgré l'appel du premier ministre canadien à ne pas changer son vote à la suite des attentats d'une violence inégalée qui ont eu lieu à Laval, le premier ministre s'adressera d'ailleurs aux Québécois dans le cadre d'une annonce publique en ces termes :

[...] l'indépendance oui, mais pas au prix de tout ce sang versé. [...] Chaque fois que [le peuple québécois] s'est levée la tête pour réclamer notre dû, on s'est fait assommer d'une manière sauvage. [...]

Quant à moi, au dernier tour de scrutin, vers le quatre septembre je le répète, si je suis encore de ce monde parfois si affligeant, je voterai pour le fédéralisme renouvelé. Peut-être pas de gaieté de cœur, mais je le ferai quand même.

Québécoises, québécois, en cette journée-là plus tragique de notre histoire et de notre vie à tous, je dis : retournons à nos charrues. (Mathieu, 1981 [1979], p.294 et 296)

Avec cet appel à retourner « à nos charrues », on pourrait y voir cette idée que le peuple québécois est, d'abord, l'éternelle victime d'une domination canadienne et l'idée qu'il est condamné à deux seules possibilités : la liberté ou la soumission. Cette citation n'est pas sans rappeler la référence de la survivance à laquelle faisait référence Fernand Dumont. Bien que cette référence nationale ait pris fin après la Révolution tranquille (Dumont, 2000, p.282), on peut tout de même sentir des relents de cette référence. On pourrait aussi y décerner à l'importance du milieu rural pour la société québécoise dans un passé pas si lointain. Or, bien que le roman ne s'attarde pas sur l'après-complot, on remarque que les personnages continuent tout de même de vivre leur vie, en ayant une certaine réticence à parler de politique.

Cette référence de certains personnages au passé difficile du Québec, à cette idée que le Québec était un « petit peuple » et que seule l'indépendance permettrait de sortir de cette situation prend aussi place dans l'imaginaire de Jean-Pierre April. Au tout début de son roman lorsque le mégaprojet de construction de barrage hydroélectrique est présenté, on peut lire que « “les gens du pays” auront chaud au cœur : le petit peuple de porteurs d'eau aura maîtrisé ses mers intérieures pour inventer un grand pays électrique. Les Nouveaux-Québécois seront émus, et ils fêteront de plus belle. » (April, 1985, p.9) Cette référence aux « porteurs d'eau » qui entrera dans la modernité de ce « Nouveau-Québec » grâce à l'hydroélectricité (qui est, ironiquement, produite grâce à l'eau) est critiquée dans le roman, mais tout de même bien présent. En effet, ces projets créent de nombreuses insatisfactions et sont l'objet de grandes critiques au sein même du pays, mais cela semble moins important aux yeux des dirigeants que l'apport économique et financier que cela

peut apporter au nouveau pays. On le remarque entre autres lors des manifestations d'opposants au projet de la Mer verte :

- Vivent les camions mangeurs de jobs ! Quand les 23 seront rouillés, l'armée ira camionner sur Mars avec des équipages de robots. Les chômeurs resteront sur une Terre polluée, radioactive, pourrie !
- Fêtez vos boss, bandes d'esclaves ! Syndicat-Patronat-Chocolat !
- Quand le Nouveau-Québec ne sera plus qu'un gros trou, on réglerà le thermostat pour vous laisser geler dans vos cubes de thermoglace. (April, 1985, p.149)

Le Nord électrique de Jean-Pierre April s'inspire visiblement d'un événement marquant du Québec : la construction des barrages hydroélectriques à la Baie-James sur les rivières Eastmain et La Grande. Tout comme le projet d'Hydro-Québec, le livre présente une construction de barrage surnommée « le projet du siècle » et les thèmes qu'on retrouve dans le livre étaient aussi des enjeux rencontrés lors de la construction de ces barrages qui ont donné naissance au complexe La Grande : l'environnement, les relations avec les autochtones, la construction de routes reliant le Nord du Québec au Sud du Québec et l'augmentation des coûts du projet (Hydro-Québec, 2023). Ainsi, malgré le fait que ce livre se déroule dans un Québec futur, il se campe bel et bien dans son époque. L'auteur a bien vu que le développement important de l'hydroélectricité constituerait une pierre angulaire de l'identité québécoise.

Du côté du livre de Jean-Michel Wyl, on voit que le fait que le Québec devienne un pays ne signifie pas pour autant qu'il obtient plus facilement son indépendance politique et qu'il peut s'affirmer culturellement et politiquement. La société de *Québec Banana State* est entièrement dirigée par un gouvernement communiste qui répond davantage de l'URSS que du peuple québécois. Il s'agit aussi d'une forme d'assimilation du Québec et du peuple québécois, parce que pour s'imposer, il a fallu s'en prendre à la culture. Par exemple, afin

de mieux contrôler la population et de la rendre plus ouverte à l'implantation du nouveau régime et de nouveaux principes sociaux politiques basés sur ceux de l'URSS, les dirigeants du Nouveau-Québec ont interdit le droit de pratiquer une religion, ont confisqué les biens de l'Église, chassé les prêtres et ont fait disparaître les éléments de la culture québécoise, dont de nombreux livres et éditions de journaux et médias nationaux. Ironiquement, dans les années où le roman a été écrit, le Québec connaissait lui aussi un processus de laïcisation de la société un des changements profonds dans sa culture. On peut donc sentir au cœur du roman une crainte que l'émancipation et la transformation sociale qui touche le Québec lors de la Révolution tranquille constituent en fait un effritement de la culture québécoise. Dans une lettre transmise dans le cadre de son procès par le personnage Orgueil à ses juges, ce dernier dira d'ailleurs, en parlant des dirigeants du Nouveau-Québec : « Par ailleurs, vous avez tout mis en œuvre pour détruire nos héritages culturel et religieux. Ainsi, vous avez cru qu'un peuple déshérité allait être plus facile à assimiler à de nouveaux principes. » (Wyl, 1978, p.296) Ainsi, une partie de la culture québécoise est mise à mal afin de mieux instaurer son contrôle sur la société. On sent donc cette crainte que la société ne s'émancipe pas nécessairement avec la séparation entre l'État et la religion.

À l'opposé, dans le roman, on remarque aussi que certains éléments précis de cette même culture sont financés par l'État, puisque ce dernier y voit un bénéfice pour la stabilité de son régime et une compatibilité avec les éléments valorisés par le régime soviétique.

Numéro-Un avait lui-même toujours surveillé de très près le budget de son ministre des Affaires culturelles afin que de copieuses subventions soient éventuellement données à la musique classique et populaire.

Inversement, la littérature n'était pas subventionnée. (Wyl, 1978, p. 242)

Cependant, ces attaques à la culture et au patrimoine religieux ne restent pas sans conséquence et ne passent pas inaperçues au sein de la population. En effet, les contestations les plus importantes au régime et aux décisions prises par ce dernier étaient pour dénoncer cette interdiction du droit de pratiquer sa religion, comme on peut le lire dans ce passage du roman :

La religion catholique romaine dominant au Québec, le peuple, dans son ensemble, même s'il ne pratiquait pas avec frénésie, avait été profondément ulcéré par ce geste. Le désaccord populaire avait même donné lieu à de sanglantes émeutes qui avaient été réprimées avec une violence jamais égalée. Ces événements avaient ameuté l'opinion publique internationale. (Wyl, 1978, p.303)

Ainsi, malgré tous les efforts mis par le nouveau régime pour éliminer les aspects dominants de la culture québécoise, les dirigeants n'y parviennent pas tout à fait. La pression à l'international se fait sentir de plus en plus fort sur le Nouveau-Québec pour que ses dirigeants changent leur fusil d'épaule. C'est pourquoi ils choisiront de travailler main dans la main avec la religion pour gagner plus de contrôle sur la population. À la suggestion de Numéro-Deux, Numéro-Un réintégrera progressivement la religion au Nouveau-Québec en mettant tout en place (micro, lignes d'écoute, etc.) pour avoir accès aux activités de l'Église, y compris aux confessions. Pour Wyl, la religion reste un vecteur de solidarités sociales importantes, même si durant cette période, l'Église connaît déjà une perte de vitesse importante rattachée entre autres aux valeurs laïques promeut par la Révolution tranquille. On sent aussi que les changements apportés par la Révolution tranquille au niveau des liens entre la religion et l'État bouleversent la société et que cela ne fait pas nécessairement l'unanimité. L'auteur peine à imaginer un avenir du Québec où cette division persiste.

Malgré tout, on sent cependant à quelques égards que le référendum ne représente pas que des craintes et du négatif pour les personnages. Dans le roman d'André Mathieu, par exemple, malgré l'effroi de l'attentat de la Saint-Jean, on remarque que le référendum est aussi un moment d'expression populaire et qu'il suscite non pas un espoir, mais une certaine confiance envers la capacité du peuple québécois de prendre des décisions éclairées concernant son avenir. Le livre se termine en effet le jour du vote, mais ne nous présente pas les résultats. L'auteur se contente d'écrire : « C'est l'une des raisons pour lesquelles l'on disait partout et particulièrement dans les presses étrangères que la décision du quatre septembre serait la bonne pour les Québécois... quelle qu'elle soit. » (Mathieu, 1981 [1979], p.298)

Bref, tout comme dans les romans d'April et de Mathieu, le roman de Jean-Michel Wyl montre que l'atteinte d'une indépendance politique ne rime pas nécessairement avec une affirmation culturelle plus forte, bien que cela soit souvent présenté comme tel par certains groupes sociaux. Les auteurs sont visiblement frappés par les tensions sociales qui marquent le Québec de cette époque et craignent qu'elles ne causent des scissions au sein de la société dans un futur rapproché.

2.4 Solidifier les acquis de la Révolution tranquille

En somme, la fin de la décennie 1970 et le début des années 1980 se démarquent par une quête d'une identité proprement québécoise et la recherche d'un imaginaire commun au sein de la société québécoise. La vision d'avenir du Québec des auteurs est marquée par plusieurs éléments hérités de la Révolution tranquille qui constitueront le nouveau socle de la nation québécoise : la quête d'indépendance, la langue française

commune dans la sphère culturelle et politique, le développement économique basé sur une nationalisation de l'hydroélectricité et la nouvelle place de certains groupes sociaux, dont les femmes, au cœur de la société.

Or, l'analyse met aussi en lumière une société québécoise qui tend à s'opposer aux valeurs du passé, à la notion de survivance et à l'image plus sombre du Québec pré-Révolution tranquille. Ainsi, la religion catholique n'étant plus une source principale de cohésion sociale pour les Québécois avec la montée d'un Québec laïc, les auteurs sont à la recherche de différents éléments socioculturels rassembleurs, tels que ceux présentés ci-dessus. Ainsi, malgré les dynamiques mondiales tendues qui s'incarnent dans les romans par l'omniprésence du spectre de la montée d'un communisme à la québécoise et d'une américanisation du Québec, on remarque tout de même ces éléments caractéristiques d'une identité québécoise plus affirmée. La vision d'avenir des auteurs s'inscrit directement dans l'effervescence sociale de l'époque, marquée par la montée de nouveaux partis politiques et par un référendum.

Avec ces espoirs d'un Québec nouveau vient aussi une peur certaine que cet événement mobilisateur ne divise plus qu'il unit, entraînant potentiellement une perte de la cohésion et de la solidarité sociale, en plus de contester la place que pourrait occuper un Québec indépendant sur l'échiquier mondial en grandes tensions. Cette crainte de l'effritement d'un tissu social et de la solidarité entre la nation québécoise sera d'ailleurs présente tout au long des décennies de 1980 et 1990, comme nous le verrons dans la section suivante.

Malgré ces tendances visibles, on remarque certaines divergences chez les auteurs concernant ses changements qui s'opèrent au sein de la société québécoise et des thèmes

abordés dans les romans. Par exemple, l'analyse verticale des romans a mis en lumière plusieurs thèmes qui se retrouvent dans un seul des romans et qui, pour cette raison, n'ont pas été analysés de façon transversale. Par exemple, Wyl propose un portrait très sombre de la vision d'avenir du Québec. Il y aborde carrément les enjeux de la dictature, voire de la servitude. Du côté d'André Mathieu, on note un traitement intéressant de la jeunesse. En effet, les personnages principaux (Mélanie Germain et Jean Carrière) et une grande partie des personnages secondaires sont des jeunes fréquentant le cégep. Ils sont présentés, entre autres, comme une source importante de militantisme politique. C'est intéressant, puisque ce n'est pas nécessairement le cas dans le roman de Jean-Michel Wyl, alors que les jeunes sont peu présents et que la source de la résistance et du militantisme se trouve plutôt dans les catholiques attachés à leur foi. Enfin, dans le roman de Jean-Pierre April, le livre aborde le rapport du Québec à la technologie et sa quête de maîtrise de la science. Il met en scène ce thème avec, entre autres, la force du Québec dans les domaines de l'hydroélectricité et de la conception de camions miniers de premier ordre. Ce thème n'est pas présent dans les autres romans et ce malgré le fait que le rapport à la technologie est un thème fréquemment abordé dans la science-fiction.

CHAPITRE 3 : DES ANNÉES 1990 À LA FIN DES ANNÉES 2000 : L'AVENIR DE TOUS LES POSSIBLES

Les années 1990 jusqu'à la fin des années 2000 sont marquées par plusieurs événements qui ont divisé le Québec avec, à son paroxysme, le second référendum. À ce moment, on voit s'exprimer au sein de la société des visions diamétralement opposées pour l'avenir du Québec qui cohabitent et s'entrechoquent. D'un côté, le rêve d'un Québec

indépendant où l'avenir de la société est à écrire, de l'autre, le souhait de voir le Québec se développer et de trouver sa place au sein de la société canadienne.

Comme le rappellent les sociologues Gilles Gagné et Simon Langlois, plusieurs groupes sociaux présents dans la société québécoise de l'époque cristallisent aussi ces tensions et ce sentiment de division :

Nous posons par ailleurs que la société n'est pas homogène. Aucune société ne l'est, et encore moins une société démocratique dans laquelle les options les plus diverses s'opposent. La société québécoise – comme les autres sociétés développées – est un ensemble plus ou moins conflictuel de groupes et de groupements aux intérêts différents, souvent opposés. Syndiqués et patrons, travailleurs et rentiers, ruraux et urbains, jeunes et vieux, honnêtes gens et bandes criminelles, immigrants et citoyens nés sur le territoire, francophones et anglophones, chasseurs et écologistes, pauvres et riches : on le voit, chaque groupement sociologique aura des intérêts propres, des demandes particulières, des attentes spécifiques, et il appartient de droit à l'État de rendre possible la coexistence de ces intérêts contradictoires. (Gagné et Langlois, 2000, p.432)

Bien évidemment, les auteurs précisent que certaines oppositions sont plus importantes que d'autres et que certains facteurs sociodémographiques pèsent plus lourd dans les choix des individus face au référendum et à l'avenir du Québec. Parmi celles-ci, on retrouve entre autres la langue parlée (francophone et anglophones), le statut d'emploi (travailleur et sans emploi) ainsi que l'âge des individus (jeunes ou aînés) (Gagné et Langlois, 2000). On voit tout de même que la société de l'époque était particulièrement marquée par des tensions entre autres concernant la vision d'avenir du Québec qui habitait les individus et différents groupes sociaux.

Chronoreg, D. Sernine (1992)

Cette uchronie se déroule en 2005 alors que le Québec nouvellement indépendant est en guerre avec le Canada afin de déterminer qui contrôlera le territoire des chutes Churchill et le Labrador. L'agent du contre-espionnage Blackburn fait un usage régulier du Chronoreg, une drogue qui permet aux individus de revenir dans le temps, afin de contrecarrer les plans des ennemis du Québec.

***Les Voyageurs malgré eux,*
É. Vonarburg (1994)**

Originnaire de la France, Catherine Rhymer est professeure de littérature au Collège de l'Enclave de Montréal, un territoire indépendant. Catherine est aux prises avec des rêves étranges au moment où d'importantes tensions éclatent dans l'Enclave, mais aussi avec le Canada. Elle cherchera à fuir la police en se rendant à Québec-city, puis au Royaume du Nord où les habitants vivent au rythme d'un groupe religieux.

Les auteurs de cette période, Vonarburg, Sernine, Gélinas et Arcan, s'inscrivent dans cette réalité. Ces craintes et divisions qui animent la société québécoise de l'époque se retrouvent aussi dans leurs romans et marquent dûment leurs imaginaires : le futur est celui de tous les possibles pour le Québec. Cependant, on comprend rapidement que si tout est

possible, cela signifie pour les auteurs que le meilleur, comme le pire, est à la portée de la société québécoise. À travers cette dynamique dichotomique, la société québécoise continue de se construire une identité et de chercher à se définir elle-même.

3.1 Division sur la vision d'avenir du Québec et les références multiples

Comme présenté ci-dessus, dans leur analyse et leur typologie des individus ayant votés en faveur du référendum de 1995, les sociologues Gilles Gagnée et Simon Langlois ont démontré que cette division face à l'avenir de la société québécoise était particulièrement forte en fonction de la langue, de l'âge et de leur statut sur le marché de l'emploi (Gagné et Langlois, 2000). Les auteurs montrent que ces facteurs influencent la vision que les individus ont de l'avenir du Québec ainsi que leur capacité à se lancer dans le projet d'indépendance du Québec (Gagné et Langlois, 2000).

Cette division présente au sein de la société de l'époque se ressent bien évidemment dans les romans des années 1990. Dans *Voyageurs malgré eux* (2009 [1994]) d'Élisabeth Vonarburg, la langue maternelle des personnages est un facteur qui influence grandement leur vision d'avenir du Québec. En arrière-

La neige, P. Gélinas (1996)

Dans ce Montréal alternatif où les problèmes sociaux foisonnent, Allen Sauriol, un chômeur arrêté en raison d'affaires illicites qui tournent mal, se retrouve à la tête de la Alliance populaire, un nouveau groupe politique et militant semblable au Parti nazi. Le parti gagnera en popularité et utilisera la violence à profusion contre les groupes syndicaux et lors de manifestations.

plan, on peut lire la crainte de voir la disparition du français, alors que dans le monde présenté par l'auteure, les seules régions encore francophones sont la Louisiane et le Royaume du Nord (associé au Saguenay–Lac-Saint-Jean), ainsi que l'Enclave de Montréal. Dans son uchronie, le résultat de la Conquête de 1758 est différent et de nombreux francophones ont fui vers la Louisiane et le Royaume du Nord pour fuir la persécution des gouvernements anglophones. Les francophones qui restaient ont formé l'Enclave située sur l'île de Montréal et encerclée par des frontières physiques sous forme de murs. La peur

Paradis, clef en main, N. Arcan (2009)

Le roman se déroule dans un Québec alternatif où une entreprise nommée Paradis, clef en main offre des services de suicide assisté à ses clients. Antoinette Beauchamp, une jeune Montréalaise de 30 ans, a fait appel aux services de Paradis, clef en main, mais son suicide raté l'a rendu paraplégique. Elle est forcée de retourner chez sa mère, avec qui la relation est très difficile, et d'apprendre à vivre avec sa nouvelle condition.

ressentie par les Enclavés, mais aussi des résidents du Royaume du Nord, de perdre leur langue et leur culture les pousse d'ailleurs à se refermer sur eux-mêmes et à craindre tout ce qui est hors de leur territoire. Malgré tout, dans l'Enclave, la défense de la langue française reste un

élément qui unit les individus et les générations autour d'un objectif commun :

L'obstination des Enclavés à rester francophones, à se vouloir différents, ne visait ni une mère-patrie d'Outre-Atlantique dont ils disaient encore souvent qu'elle les avait abandonnés ni une Louisiane où d'autres s'étaient selon eux « enfui » trois siècles plus tôt : ils revendiquaient leur place dans l'espace immense du Nouveau Monde là où leurs ancêtres étaient venus la chercher. (Vonarburg, 2009 [1994], p.128)

Reste cependant que les moyens pour y parvenir sont radicalement opposés, alors que les aînés optent pour barricader l'Enclave et que les jeunes souhaitent étendre l'influence de l'Enclave hors de ses murs. Cette citation témoigne peut-être aussi d'une autre forme que pourrait prendre le repli sur soi dont témoignait déjà Jean-Charles Falardeau dans les années 1960 au sujet de la société québécoise : « Cette société est de plus d'une façon insulaire. Elle connaît ses frontières. Elle se tient repliée dans ces frontières. » (1964, p.143) L'image forte d'un peuple « enclavé », qui maintient peu de liens avec les Autres, semble effectivement pencher dans cette direction.

Cette peur de perdre le français ou la culture québécoise transcende presque l'ensemble des romans sélectionnés de cette période – voire l'ensemble des romans analysés dans le cadre de cette thèse, peu importe la période. Et même lorsqu'ils ne craignent pas nécessairement une disparition totale du français, les auteurs présentent tout de même un Québec alternatif où le français est mis à mal et où l'anglais continue de se distinguer et de représenter un symbole de puissance. Par exemple, dans le roman de Nelly Arcan, le personnage principal, Antoinette Beauchamp, nous parle d'un camarade de classe dans son enfance qui l'a marqué. Lyndon, le seul anglophone de sa classe, bien que moins à l'aise que ses collègues en français, arborait une fierté et une certaine supériorité sur ses collègues avec du fait de sa langue maternelle : « Souvent, il disait *obvieusement*, il francisait *obviously*, et personne ne l'a jamais corrigé : c'était un anglophone, il n'avait

donc aucune obligation vis-à-vis du français. Au contraire, il lui faisait une fleur au français. » (Arcan, 2017 [2009], p.112) On voit ici comment l'anglais n'est pas étranger à un certain sentiment de supériorité face aux francophones.

De son côté, le livre de Gélinas est marqué par l'anglicisation de Montréal, ou du moins une cohabitation difficile entre les anglophones et les francophones, ainsi qu'avec d'autres communautés culturelles. En effet, dès le début du roman, on voit une certaine ghettoïsation fondée sur la langue et l'origine ethnoculturelle :

il y avait eu une bataille entre deux gangs, Vietnamiens contre Latinos, pour la possession d'une galerie souterraine creusée dans le nord de la ville en prévision de la prolongation du métro ; le projet abandonné, la galerie, avait été transformé peu à peu en place forte, où se succédaient des gangs rivaux. (Gélinas, 1996, p.29)

Un peu plus loin, on voit à nouveau la référence des gangs associés à différents groupes ethnoculturels et catégorisés selon le pays d'origine des individus qui en font partie :

On n'avait pas d'argent pour la nourriture, mais toujours assez pour la drogue ; c'était un marché que se partageaient et se disputaient les clans chinois, vietnamiens, sud-américains, iraniens ; le terrain d'une guerre sourde, qu'on se livrait avec d'autant plus de férocité qu'elle occupait la totalité d'un espace minuscule où ni les agresseurs ni la victime n'avaient de ligne de retraite ; on s'arrangeait pour disposer des cadavres dans les ruelles éloignées ou dans le fleuve. (Gélinas, 1996, p.73)

Ces groupes, comme on le remarque dans les citations ci-dessus, s'opposent les uns aux autres pour le contrôle de certains secteurs de la ville. Ils sont souvent présentés comme des groupes fermés, violents et qui cohabitent difficilement entre eux. Autrement dit, les enjeux d'inclusion, les problèmes socioéconomiques que les communautés ethnoculturelles vivent ainsi que les enjeux de cohabitation entre ces différents groupes sociaux sont présentés comme une source potentielle de violence et pratiquement sans issue. On voit aussi dans ces lignes les difficultés à créer un sentiment de communauté, d'unité dans ce Québec. Les lignes de Gélinas ne dépeignent pas une nation québécoise,

mais plutôt divers groupes sociaux qui cohabitent, parfois difficilement, sur le même territoire sans y partager un sentiment d'appartenance ni trait d'une culture commune. Bref, on peine à y trouver les caractéristiques d'une nation québécoise particulière.

Chez les auteurs de cette période, le rapport à la langue est central au sein de leur imaginaire. La crainte de voir le français disparaître se confronte aux enjeux d'inclusion des auteurs des communautés linguistiques, ce qui fait craindre aux auteurs un effet d'isolement des Québécois et des francophones face au monde.

Dans un deuxième temps, on remarque dans les romans des tensions dans la vision d'avenir du Québec en fonction de l'âge des personnages. Dans *Voyageurs malgré eux* d'Élisabeth Vonarburg, Catherine, le personnage principal, est choquée par « la gérontocratie en place dans l'Enclave, et en particulier au Collège » où elle travaille (Vonarburg, 2009 [1994], p.42). Cette tension dans le Québec des années 1990 entre les individus des différentes générations, que remarquent d'ailleurs Gagné et Langlois (2000) dans leur étude s'inscrit dans l'imaginaire de l'autrice et dans sa vision d'avenir du Québec. L'âge et la génération à laquelle les individus s'associent seraient l'un des principaux facteurs qui influencent la « capacité de se projeter dans l'avenir [et] de porter un projet nouveau » des individus selon Gagné et Langlois (2000, p.432). On le remarque dans le roman de Vonarburg, alors que dans l'Enclave, un des derniers bastions francophones du Canada, les aînés sont ceux qui occupent des postes importants entre autres au Collège et dans la sphère politique.

De leur côté, les jeunes sont plus mobilisés au sein, entre autres, du mouvement expansionniste. Ce mouvement revendique que l'Enclave montréalaise puisse s'étendre hors de ses murs pour ainsi renouer avec les derniers francophones hors de l'Enclave, mais

aussi des anglophones et des Autochtones avec qui ils partagent certaines valeurs et opinions politiques³⁶. Ces tensions entre les différents groupes d'âge créent un climat de peur et de violence, alors que la police canadienne et la police de l'Enclave décident de réprimander violemment et emprisonnent les jeunes qui participent à une manifestation pro-expansionniste :

Un avertissement. Pour l'Enclave [francophone]. Bien sûr. Aux parents, à travers les enfants qui criaient tout haut ce que tant d'adultes pensaient tout bas. Aux Expansionnistes, qui réclamaient l'agrandissement de l'Enclave sur les territoires de l'autre côté du fleuve, le comté de Longueuil–Saint-Lambert et ses champs. (Vonarburg, 2009 [1994], p.52)

Ce projet d'expansion de l'Enclave est principalement porté par les jeunes qui souhaitent voir s'épanouir l'identité et la culture de l'Enclave tout en créant des ponts avec les communautés hors de la région. Les générations sont si divisées sur cette question que l'Enclave connaîtra des épisodes de violence importante, comme le montre la citation ci-dessus. Le dilemme qui oppose les partisans du statu quo imparfait, mais stable et ceux en faveur d'un projet de société entièrement nouveau, potentiellement libérateur, mais incertain, est très présent tout au long du roman. Fait intéressant, ce n'est pas que dans l'Enclave que ce dilemme survient, puisque les populations du Nord vivent aussi avec cette crainte de s'ouvrir au monde, de briser leur isolement pour se lier avec d'autres régions ou continuer dans leur monde où la religion et les mythes restent très forts et très présents.

³⁶ On remarque aussi cette tension entre les Allochtones du Québec et les Autochtones dans le roman de Daniel Sernine 1999 [1992]. Ces derniers ne sont ni associés à l'armée du Québec, ni à l'opposition canadienne, ni aux Irréguliers : ils se retrouvent, dans tous les cas, un peu à l'écart. Par exemple, certains Autochtones ont par exemple rejoint les rangs des rebelles, mais ils n'ont pas le droit d'occuper les mêmes postes et les mêmes rôles que les Allochtones : « Deux gardes escortent Blackburn. À leur approche, une porte s'ouvre et le jeune Amérindien en sort, portant sur un plateau les bouteilles vides et assiettes sales. *Il sert de domestique, voilà*. Manifestement libre de ses déplacements, mais non armé, à la différence de tous les Irréguliers. » (p.345)

À la lecture des romans, on remarque cette division non seulement entre jeunes et moins jeunes, mais aussi entre étudiants et le reste de la société. Dans les romans de cette période, le travail est souvent présenté comme un élément central à la société québécoise. On le voit clairement dans le roman *La Neige* de Pierre Gélinas, alors que la répression est très forte envers les manifestations et mobilisations de la population étudiante : « En moins d'une heure, on avait délogé les étudiants avec d'autant plus de vigueur qu'ils n'étaient pas armés, et mis une centaine d'entre eux en état d'arrestation. La majesté de la loi s'était manifestée, la population pouvait être rassurée. » (Gélinas, 1996, p.167) C'est un peu comme si les étudiants n'étaient pas partie prenante de la société qu'ils représentaient la marge surtout par rapport aux travailleurs. Comme dans le roman de Vonarburg, on voit ici s'articuler au sein des romans cette tension entre les différentes générations concernant des revendications sociopolitiques.

On remarque dans les romans que les institutions sociales, telle la famille, s'effritent et se morcellent elles aussi. Cet éclatement semble mener à une perte de sens et à une certaine solitude et de perte de solidarité entre les personnages. Par exemple, le psychiatre d'Antoinette raconte à cette dernière sa situation familiale qui le met visiblement dans un état psychologique et affectif pour le moins instable : « C'est ma femme, le problème. [...] Elle fait tout pour me rendre fou, elle utilise ma fille, elle l'éloigne de moi par des manipulations psychologiques perverses. Ma propre fille qui forme aujourd'hui équipe avec sa mère, cette vicieuse, et ma fille de se liguier contre moi. » (Arcan, 2017 [2009], p.82) Bien que très fier de sa fille qui poursuit de longues études, il vit une grande solitude, puisque cette dernière ne souhaite plus lui parler, tout comme sa femme. Cette famille

décomposée et brisée le rend visiblement triste. Il finira lui-même par s'enlever la vie, comme Antoinette nous le dira à la fin du roman.

Plus encore, le roman rappelle aussi que la société est traversée par des divisions de vision du monde entre les différentes classes sociales. On le voit avec la classe politique alors que les citoyens se demandent : « Peut-on compter sur les politiciens des riches pour corriger l'iniquité de la pauvreté ? Sur les politiciens des privilégiés pour fonder la justice ? Sur les politiciens des pollueurs pour sauver notre Terre ? » (Gélinas, 1996, p.121) On voit ici une absence d'adéquation entre la classe politique et les individus, entre les différentes classes sociales qui forment différents groupes sociaux avec des intérêts divergents³⁷.

Gagné et Langlois (2000) font remarquer qu'il existe une division sur la vision d'avenir de la société entre les travailleurs et les personnes sans emploi, mais dans le roman de Gélinas, on voit aussi que de profondes tensions règnent entre les propriétaires d'entreprise et leurs employés. Avant qu'il ne devienne un chef de parti charismatique, Allen était un simple employé d'entreprise qui vivait au quotidien ces tensions :

Le patron avait, lui, la compensation d'être patron ; l'illusion maintenue à coups de toquades éphémères, de décisions saugrenues, de sursauts de mauvaise humeur. Allen n'avait pas cet exutoire ; il n'était qu'un obscur commis jouant un rôle marginal dans une entreprise insignifiante. (Gélinas, 1996, p.16)

Ces tensions caractéristiques d'un Québec divisé ont grandement marqué l'imaginaire des auteurs. Plusieurs auteurs ont d'ailleurs mis en scène un Québec où ces tensions ont mené à des éclats de violence. En effet, dans le roman *Chronoreg* de Daniel Sernine, le résultat

³⁷ On peut d'ailleurs lire un peu plus tôt dans le roman que certaines personnes commencent à se questionner sur les politiciens qui sont considérés par ces personnes comme des menaces pour la population et la société québécoise : « La menace n'est jamais venue et ne viendra toujours que de l'intérieur de la classe dirigeante, en premier lieu de la dégénérescence de la moralité publique, qui entraîne l'atrophie de la volonté politique. Ce sont les gens en place qu'il faut surveiller parce que c'est chez eux qu'apparaîtront, qu'apparaissent déjà, les premiers symptômes de la décomposition. » (Gélinas, 1999, p.54)

du référendum est inversé, puisque le camp du oui l'a emporté. Cela a déclenché une guerre civile entre les forces armées du Canada et celles du Québec indépendant. Et à noter que dans le roman de Vonarburg, la violence et la répression policière sont aussi omniprésentes. Alors que la police règne avec une main de fer sur l'Enclave et que les informateurs de la police canadienne sont à la recherche du personnage principal, Catherine, et qu'ils n'hésitent pas à perquisitionner des domiciles ou arrêter des individus sans mandat afin de la retrouver.

En somme, les romans montrent qu'il est parfois difficile pour les Québécois de trouver les éléments qui les rassemblent et qui forment leur référence commune. À l'image des auteurs de la période précédente, ceux des années 1980 aux années 2000 présentent un Québec où la solidarité sociale perd en vitesse et où les individus peinent à trouver du sens dans leur vie. Nelly Arcan nous le rappelle d'ailleurs au début de son livre, alors qu'elle aborde un côté plus sombre du Québec :

Nous sommes au Québec. C'est important. Il se trouve que beaucoup de gens ici, veulent mourir, comme ça, pour rien, pour tout, parce qu'ils souffrent, parce qu'ils en ont marre, parce que la vie est une punition, parce que chaque jour est un jour de trop. D'un autre côté, la situation géographique et l'histoire d'un pays n'importent pas : l'idée de soulager ceux qui ne veulent plus vivre, comme les grands brûlés, les cancéreux, les paralysés, n'est pas nouvelle. C'est même une pratique déjà répandue en traînée de poudre aux autres coins du monde. (Arcan, 2017 [2009], p. 8-9)

Par cette prémisse, l'auteure dresse l'image d'un Québec où les gens sont aux prises avec un mal de vivre, une impossibilité de se projeter vers l'avenir. Il en va d'ailleurs de même pour les dirigeants qui, dans le roman, baissent les bras face à cette réalité et sont à court de solution et d'inspiration. Les grands changements promis par la Révolution tranquille, par les mouvements féministes, le mouvement indépendantiste ou encore par les organisations politiques ne se sont pas matérialisés aussi clairement pour les individus ni

pour les institutions sociales. Ils ne semblent pas non plus combler le besoin de sentiment d'appartenance ou de sens qui étaient, un demi-siècle plus tôt, assuré par la religion.

Dans les romans des années 1990 et 2000, on remarque donc que la référence québécoise est fragmentée et multiple. Elle est moins influencée par le fait d'être québécois que par les différentes catégories sociales, comme l'âge (jeunes et aînés), le statut d'emploi (patron, employé, sans emploi) ou encore l'origine ethnoculturelle. Les différents groupes sociaux semblent parfois avoir plus d'éléments en commun que le fait d'être Québécois. Par leurs imaginaires, on voit que les auteurs craignent que la référence se fragmente et que le fait d'être québécois pourrait ne plus rien signifier pour les individus.

3.2 Le Québec : un territoire morcelé

En même temps qu'une multiplication des références à l'intérieur de la société québécoise imaginée par les auteurs, on remarque un morcellement du territoire québécois et, surtout, du lieu de référence pour les individus. D'une part, on voit un début de cosmopolitisation du Québec, c'est-à-dire que le lieu qu'est la ville et, plus spécifiquement la métropole de Montréal, prennent une place de plus en plus centrale dans les romans. La ville et, plus précisément, la métropole montréalaise, est souvent mise de l'avant et présentée comme le lieu central de l'activité politique et économique du Québec, même si une grande partie de la population de la province ne vit pas dans cette région. Se crée alors une fracture entre, d'un côté, la ville et les citadins et, de l'autre, les régions et les individus résidant et travaillant hors des grands centres urbains. Bien que tous sont à l'intérieur du Québec, ces lieux tendent à se confronter et à s'opposer symboliquement. On voit d'ailleurs que les urbains peinent à s'identifier aux résidents des régions éloignées, qu'ils n'arrivent

pas à trouver les points qui les unissent comme Québécois, et vice-versa. Déjà, dans les années 1960, Marcel Rioux notait cette tension lorsqu'il disait que « la métropole n'est pas en continuité culturelle avec la campagne et les autres villes du Québec. » (1964, p.150)

Cette difficulté à trouver une référence commune se fait aussi sentir dans les romans.

Souvent, les citadins et les résidents des régions se définissent d'ailleurs en opposition les uns par rapport aux autres, comme on le voit dans le roman de Vonarburg entre les citoyens de l'Enclave de Montréal (au Sud) et les habitants du Royaume du Nord (au Nord) :

Mais une chose ne changeait pas : le Nord, par définition, n'était pas le Sud. Il s'était constitué contre le Sud, se considérait ou était considéré comme l'ennemi du Sud, même ! Alors oui, ce serait d'une ironie absurde, et très logique en même temps, que le Nord et le Sud ne soient en réalité pas si différents l'un de l'autre. (Vonarburg, 2009 [1994], p.323)

Dans cette vision du Québec, on voit que cette référence par la négation où les différentes références se construisent en opposition les unes par rapport aux autres rendent difficiles la cohésion sociale et le développement d'une solidarité entre les individus.

On le voit aussi dans le roman de Pierre Gélinas, alors que les frontières entre la ville et la campagne se font de plus en plus imperméables. Le gouvernement ira même jusqu'à tenter de légiférer sur la migration entre les villes, afin d'empêcher un afflux de population vers Montréal :

L'autobus avait été presque vide en direction de la ville, comme d'habitude, surtout en hiver. Ce n'était pas seulement que la ville était, en principe, intolérante aux désœuvrés de la campagne ; en principe, ils n'avaient droit à la rente sociale qu'en demeurant « disponible pour le travail dans leur région désignée » ; ce qui devait, en principe, toujours contenir des mouvements migratoires pourtant inévitables. Des contrôles de police auraient peut-être eu quelque effet auprès des plus timides, mais cette pratique avait déjà été jugée par un tribunal abusif et discriminatoire et en violation des droits des citoyens ; il est bien connu que les lois ne s'appliquent qu'à ceux qui consentent à les

respecter. Ce qui retenait chez eux les provinciaux, c'était d'abord que la neige et le froid sont moins cruels à la campagne. (Gélinas, 1996, p.27)

Dans cette citation, une frontière symbolique et de plus en plus réelle s'instaure entre Montréal et la campagne québécoise. Cela rappelle d'ailleurs l'Enclave de Montréal dans le roman de Vonarburg où des murs séparent Montréal du reste du Québec et du Canada. Cette dichotomie entre Montréal et les régions se traduit dans les préjugés qu'entretiennent les uns par rapport aux autres. Si le territoire auquel les individus s'identifient diffère, il devient plus difficile de voir se construire une référence commune entre eux.

Dans le roman de Gélinas, la ville est aussi montrée comme un lieu qui se mondialise et Montréal, en particulier, est grandement frappé par la délocalisation et la déterritorialisation de ses institutions. Par exemple, une des plus grandes chaînes d'information québécoise a été vendue à un consortium germano-coréen qui utilise maintenant les médias comme une plateforme publicitaire pour ses investissements plutôt qu'un lieu d'information pour la société québécoise :

[La chaîne] travaillait selon des recettes dont la rentabilité était éprouvée à travers le monde : la manchette aux sports (le consortium est propriétaire d'équipes), aux vedettes populaires (le consortium est propriétaire de maisons de production et de distribution), à la météo et au fait divers local à condition qu'il ait quelque aspect sanglant, ou scabreux ou bouffon. La politique était traitée à la sauvette, à moins qu'on y trouve quelque rapport avec le sport, les vedettes populaires, la météo, le sang, le scabreux ou le comique. (Gélinas, 1996, p.93)

Et le domaine médiatique n'est pas le seul touché par cette mondialisation, puisque la culture est aussi concernée par ce phénomène :

Les saisons de l'Orchestre symphonique et de l'Opéra sont fidèles à elles-mêmes : le chef est russe, les musiciens américains, la diva est brésilienne, les chanteurs grecs, bulgares et suédois ; la musique n'a pas de frontière ; les diplômés du Conservatoire national jouent dans le métro. Le Musée des beaux-arts mène avec succès une souscription pour l'achat d'une œuvre d'un maître américain qui a révélé au monde la séduction tactile des vibrisses, une

acquisition essentielle au maintien de la « réputation internationale » de la ville. On remplit régulièrement le stade de préadolescentes précoces et de post-adolescents attardés pour les "World Tour Spectacular" des vedettes de la cacophonie de l'année. (Gélinas, 1996, p.166)

Les lieux à l'intérieur même de Montréal deviennent de moins en moins québécois et de plus en plus internationaux. Dans cette citation, on note que les institutions culturelles québécoises, comme les orchestres ou les musées, ne valorisent plus ce qui est développé, pensé et fait au Québec. La valeur ajoutée d'une reconnaissance internationale surpasse la fierté des réalisations québécoises, au point où ces grandes institutions culturelles québécoises n'ont plus rien de québécois : elles permettent simplement d'accueillir en grande pompe ici ce qui se fait ailleurs. Bref, le rapport entre le territoire et les institutions, comme les grands médias et les grands lieux culturels, n'est plus aussi clair. La société ne met plus de l'avant ce qui est québécois et la ville se mondialise au point de devenir un lieu de référence et de renom à l'international qui n'a, au fond, plus grand-chose de québécois.

D'autre part, la ville est souvent représentée dans les romans de cette époque comme un lieu de problèmes sociaux où le territoire et l'environnement se dégradent. Par exemple, Gélinas et Arcan présentent Montréal sous l'angle des lieux que l'on voudrait parfois cacher, comme les bars de danseuses et les lieux de consommation de drogue ou de prostitution. Ces endroits sont particulièrement associés à la métropole, à la ville et aux lieux de pouvoir et d'argent. Qui plus est, dans le roman de Nelly Arcan, alors que le personnage principal passe en auto près du pont et qu'elle affirme : « J'embrassais le monde extérieur avec avidité, le bleu du ciel qui flashait à travers la structure du pont en construction perpétuelle, la surpopulation des maisons clones cordées coude à coude de l'autre côté du fleuve, comme si tout m'apparaissait pour la première fois. » (Arcan, 2009, p.50). La citation présente cependant une métropole dynamique, « en construction

perpétuelle » qui vit au rythme de la population qui l’habite, mais elle montre aussi une réalité qui fait de plus en plus peur, à savoir une densification importante de la ville. Alors que le Québec est connu pour ses vastes espaces, on voit ici que Montréal se condense avec une population de plus en plus nombreuse qui affecte jusqu’à son paysage et son urbanisme.

Finalement, les livres présentent une vision d’avenir pour le Québec où son territoire est aussi affecté par les enjeux mondiaux, comme les guerres et les changements climatiques. Les auteurs cherchent un peu les possibilités d’action et la capacité d’agir du Québec sur cette réalité qui le touche. C’est d’ailleurs pourquoi, dans *Chronoreg* de Daniel Sernine, le gouvernement du Québec souhaite à ce point miser sur l’hydroélectricité qui se trouve être la principale ressource québécoise qui intéresse les autres pays, dont les États-Unis :

– Les États-Unis, annonce le premier ministre [du Québec], ont esquissé des avances. Une offre de négociations directes s’en vient. S’ils obtiennent les garanties qu’ils veulent au sujet de l’hydroélectricité et si nous coupons nos liens avec [l’URSS], ils agiront sur leurs alliés canadiens. (Sernine, 1999 [1992], p. 234-235)

C’est donc principalement en raison de son attrait à l’international et parce que cela pourrait aider à mettre fin à la guerre que l’hydroélectricité suscite autant l’intérêt des dirigeants du Québec.

De plus, dans ce roman, les craintes par rapport aux changements climatiques et à leurs effets sur le territoire québécois sont bien présentes. Le monde connaît en effet des vagues de réfugiés climatiques qui se retrouvent donc dans certains archipels et secteurs du globe. Le Canada et le Québec ne sont pas trop touchés, étant donné leur situation géographique, mais aussi en raison de la situation sociopolitique dans le pays. La couche

d'ozone est entièrement détruite, ce qui cause de très nombreux cancers de la peau et le niveau de radioactivité ont monté en flèche entre autres dans certaines mers et océans. D'importantes canicules surviennent régulièrement, y compris au Québec. Tous ces effets des changements climatiques ont des impacts sur la population québécoise, mais aussi sur le territoire.

Sous l'hélijet se succèdent les ronds sommets des Laurentides. Le tapis ravagé de la forêt : le gris et l'ocre dominant, bien qu'on soit en été. Année après année, ces couleurs progressent : plus d'arbres secs, moins de feuilles ou d'aiguilles vertes dans les arbres encore vivants. En leur trompeuse transparence, les lacs sont morts, parfois aussi acides que le vinaigre. Le vert riche et profond qui jadis s'y mirait n'est plus qu'un souvenir, et les fillettes sur les plages se font brûler la peau. (Sernine, 1999 [1992], p.232)

Le territoire est donc à la fois victime de la guerre, avec les régions près de Terre-Neuve parfois dévastées par les bombardements et les conflits, et à la fois victime des changements climatiques, alors que le territoire qui se réchauffe et les populations qui voient leur santé déclinée. Ce cocktail de problèmes fait en sorte que les services publics ne fournissent plus à la demande et que de nombreuses crises sociales surviennent, y compris une hausse importante de la pauvreté, du chômage et de la violence.

Il y a la guerre et la menace constante des missiles, il y a l'iniquité et le chômage dont il faut un taux de trente pour cent pour qu'on parle de récession. Il y a la misère qui mendie, hurle et meurt dans les rues, les écoles qui sont des jungles, les hôpitaux des enfers. Il y a les océans vides, les forêts disparues, le soleil qui tue et l'air urbain qui étouffe. Il y a les tensions raciales et le tiers-monde qui se soulève, prêts à déferler sur le Nord comme les nouvelles marées des océans, gonflé par la surpopulation comme les mers sont gonflées par la fonte des banquises. (Sernine, 1999 [1992], p.158)

Avec la mise en parallèle de la guerre pour le contrôle des ressources entre le Québec et le Canada ainsi que des nombreux enjeux sociaux à l'échelle planétaire, on pourrait y voir une façon de relativiser ou encore critiquer de l'importance accordée aux enjeux québécois par rapport au contexte mondial (Houle, 2010). Ou du moins une façon de montrer la

difficulté à trouver sa place, comme société, dans un monde qui est confronté aux mêmes enjeux, aux mêmes difficultés.

Qui plus est, Blackburn, le personnage principal, affirme qu'il a joint l'armée du Québec alors que le taux de chômage était de 20 % dans les années avoisinant l'indépendance (Sernine, 1999 [1992], p.190). Le monde dans lequel se trouve le Québec alternatif de Sernine est donc presque apocalyptique. L'auteur imagine aussi un monde dans lequel l'URSS et les États-Unis sont toujours les deux grandes superpuissances qui s'affrontent dans le cadre d'une guerre froide à l'échelle mondiale. Le Québec est bien évidemment impliqué dans cette dynamique, alors que le Québec est aidé secrètement par l'URSS. Or, les États-Unis ont besoin de l'hydro-électricité produite au Québec. Ils ne s'impliquent donc pas trop dans la guerre qui oppose le Québec à Terre-Neuve et cherchent à garder l'accès à l'électricité québécoise.

Sans que ce soit présenté de façon aussi dramatique, le roman de Pierre Gélinas met aussi de l'avant cet aspect de la dégradation du territoire, particulièrement sur l'île de Montréal. Mais cette dégradation n'est pas nécessairement dû aux changements climatiques, mais plutôt au fait que certains quartiers sont délaissés et que la ville devient un lieu de pollution faite par les résidents :

Il ne semble y avoir d'autre vie que minérale, blocs de béton et de crique, carrelage d'acier et de verre ; des démolitions ont créé ici et là des défilés dans lesquels le vent a sculpté la neige en terrasses ondulées. Un vieil hôtel a été éventré, laissant à jour une structure délabrée, des portes sans chambranle fermées sur le vide, des cavités rectangulaires dans lesquelles on a oublié ici une chaise, là une commode, débris que le froid préserve sans plus de répugnance que de sympathie. (Gélinas, 1996, p.134)

Qui plus est, même lorsque le développement est prévu et planifié par le politique et le secteur privé, il n'en reste pas moins que les effets sur le territoire, les quartiers et les habitants de la ville se font ressentir :

Dans le passé, les deux côtés de la rue abritaient une suite de petits commerces au rez-de-chaussée et, sur un ou deux étages, des logements miteux. On avait construit non loin de là une énorme tour à bureaux et un complexe culturel ; les politiciens avaient parlé avec éloquence de la « nouvelle vocation » du quartier, de « renouveau » et « d'essor dynamique ». La spéculation avait fait grimper les coûts du terrain et des loyers ; les résidents avaient fui, les petits commerces s'étaient envolés, expulsés par le progrès. Ils avaient été remplacés par des salles de jeux électroniques, sex-shops, magasins de films pornographiques, petits cinémas « pour adultes, avec cabines privées », saunas pour hommes seulement, bars avec danseuses et danseurs nus, chaque établissement quand son petit comptoir de drogues. (Gélinas, 1996, p.192)

Ainsi, bien que des changements climatiques extérieurs au Québec aient un impact sur le territoire, les romans de cette période présentent aussi une ville et des lieux qui sont délaissés par ses décideurs et sa propre population. Montréal, particulièrement, est pensé comme un lieu propice à la dégradation qui accentue du même coup les inégalités sociales avec, d'un côté, les belles maisons des beaux quartiers et, de l'autre, des milieux au bord de l'abandon.

3.3 Le Québec de tous les possibles

Les années 1990-2000 sont marquées par de grandes divisions sociales sur les questions entourant l'avenir du Québec au niveau social, politique et économique. Les grandes institutions qui unissaient le Québec, comme la famille et la religion, semblent perdre du poil de la bête et diminuer en importance pour les personnages. Par exemple, dans le roman de Nelly Arcan, on voit que la religion est reléguée à l'arrière-plan. Un peu

à l'image du Québec contemporain, on voit par exemple les bâtiments religieux qui sont laissés à l'abandon un peu partout dans la ville et qui ne préoccupent plus les passants :

Partout la normalité des églises abandonnées se donnait à voir, avec son lot de clairs-obscurs et de désertion, sa hauteur obsolète laissée à elle-même, ses fioritures et ses vitraux, ses représentations comiques de la divinité, sa conception naïve d'un autre monde où les anges sont des hommes qui volent dans le ciel avec des pénis d'enfant. (Arcan, 2017 [2009], p. 77-78)

Dans cette citation, on remarque que les Églises ne sont même plus entretenues ou perçues comme un élément important du patrimoine québécois. Bien que de nombreuses références à la religion soient faites tout au long du livre dans les dialogues et la symbolique du roman (comme dans presque tous les livres de Nelly Arcan), les personnages et la société ne reconnaissent pas à proprement parler cet héritage chrétien et ne considèrent pas important de conserver consciemment son héritage socioculturel. On le remarque aussi dans le roman de Vonarburg, alors que dans la région du Nord, « [il] n'y a pas de prêtres, pas d'Église, pas de dogme » (Vonarburg, 2009 [1994], p.288) et donc qu'il n'y a pas une seule religion ou secte qui a l'emprise sur la région. Bien que ces croyances arrivent à s'entendre, d'une façon ou d'une autre, et à converger ensemble. Mais elle n'arrive pas à trouver leur place au sein des autres régions canadiennes ou québécoises. Ainsi, elles ont, en quelque sorte, uni le Nord, mais tout comme le français de l'Enclave, elles ne parviennent pas à devenir le marqueur ou le porteur d'une identité québécoise plus large. Elles ne définissent que le Nord. En ce sens, la religion n'est plus source d'unité, mais plutôt de division au sein de société québécoise.

L'avenir du Québec semble imprévisible et rien ne semble impossible : le meilleur comme le pire. Qui plus est, l'idée d'indépendance et de nationalisme qui marque le Québec de cette époque s'inscrit fortement dans une opposition au monde anglophone, en

quelque sorte de plus en plus mondialisé, et dans un refus d'assimilation, que cela provienne du Canada anglais ou de l'américanisation. C'est dans cette réalité que s'inscrivent les romans des auteurs et que se développe leur imaginaire entourant l'avenir du Québec. On se demande d'ailleurs ce que représente le Québec et ce qu'est le Québec, alors qu'on peut lire, par exemple, dans le roman de Gélinas : « Le danger réel ne viendra jamais des nationalistes, terroristes et soi-disant révolutionnaires [...] Encore moins d'une puissance étrangère ; tout ce qui pouvait être vendu ou hypothéqué l'a été depuis longtemps ; que peut-on craindre lorsqu'il ne reste ni bien ni honneur et qu'on n'est maître de rien ? » (1996, p.54) Avec la mondialisation grandissante, on se questionne donc sur ce que représente le Québec pour les Québécois.

Tel que nous l'avons vu ci-dessus, l'incertitude et l'ambiguïté politique et sociale questionnent grandement les auteurs. Pour certains, l'avenir du Québec pourrait tout aussi bien être marqué par la montée des problèmes sociaux liés, entre autres, à la violence et aux tensions sociales. Alors qu'on partage souvent l'image d'un Québec pacifiste, les auteurs tendent à montrer que cela ne représente pas nécessairement l'avenir de la société, ni même son présent, en quelque sorte. Dans la même lignée, Arcan remet en question les acquis de la Révolution tranquille dans son roman ainsi que l'idée d'un Québec qui serait plus progressiste. Par exemple, dans son roman, elle projette un Québec où les grands mouvements sociaux stagnent ou se confrontent à leurs contradictions avec en exemple le féminisme qui n'arrive tout de même pas à bout des inégalités de genres et des pressions sociales : « Le féminisme n'aura jamais réussi à casser chez les femmes leurs penchants pour la grandeur, même s'il exige pour se satisfaire des ustensiles douloureux comme les talons ou le redressement chirurgical des vertèbres. » (Arcan, 2017 [2009], p.20)

L'analyse des romans a aussi permis de mettre en lumière certaines divergences au niveau des thèmes abordés. Par exemple, le roman de Nelly Arcan aborde évidemment l'enjeu du suicide de façon assez directe. C'est le cas d'autres romans, comme celui de François Blais qui fait partie de la période suivante, mais pas des livres traités dans cette période. On y voit aussi une certaine réflexion comparative entre la Révolution tranquille avortée du Québec et la Révolution française qui est en arrière-plan avec la mort orchestrée de Antoinette Beauchamp. Il est intéressant de noter que les autres romans n'abordent pas les thèmes de la Révolution tranquille de façon aussi frontale. Cette absence de référence à ce moment charnière du Québec est significative, en ce sens qu'elle ne marque peut-être pas autant que nous aurions pu le croire au premier abord leur imaginaire. Dans le roman de Vonarburg, on voit un parcours d'immigration avec l'histoire de la personnage principale qui a immigré de la France au Québec. Ce parcours est somme-toute positif et réussi, malgré certains enjeux rencontrés par le personnage. Bien que le roman de Gélinas aborde les enjeux de cohabitation entre une population cosmopolite de plus en plus variée, il n'aborde pas à proprement parler le parcours d'immigration de ces personnages qui restent plutôt en arrière-plan dans son roman. Ce dernier présente davantage les enjeux de cohabitation sous l'angle des problèmes sociaux. Enfin, le roman de Daniel Sernine aborde les enjeux liés à la bureaucratie militaire (voire paramilitaire) et à ses contradictions. Un peu à l'image d'une grande fonction publique kafkaïenne, on voit un personnage qui navigue dans cette grande structure qu'on peine parfois à comprendre. Cette dimension n'est cependant pas vraiment présente dans les autres romans, puisqu'il s'agit du seul livre qui aborde la question du gouvernement vu de l'intérieur.

Cependant, malgré les peurs et les tensions qui s'inscrivent dans les imaginaires, on ressent tout de même une certaine confiance en l'avenir. On sent en effet un certain optimisme pour l'avenir, entre autres chez Vonarburg. Alors que son Québec parallèle est sous le bord de l'effondrement, que l'ordre des choses puisse être bouleversé par une simple décision du personnage principal, cela pourrait aussi signifier une nouvelle ère de possibilités pour le Québec, malgré les divisions et l'incertitude qui marque la province bleue :

Les barrières artificielles avaient disparu : que se passerait-il, au contact avec le reste de la planète ? Et une fois le Nord et le Sud transformés, quelle évolution pour ce Québec fait de tant de pièces disparates ? Quelles relations s'établiraient avec ceux de ses habitants qui peu à peu retourneraient à leur aspect réel, indigène, tandis que le bleu les quitterait, sans être renouvelé, génération après génération ? Une seule certitude : tout cela continuerait sur son chemin, évoluerait à sa façon. (Vonarburg, 2009 [1994], p.556)

CHAPITRE 4 : DE LA DÉCENNIE 2010 AU DÉBUT DES ANNÉES 2020 : DÉSILLUSION ET DÉSENCHANTEMENT FACE À L'AVENIR DU QUÉBEC

Les décennies 2010-2020 sont frappées par une désillusion, voire à un désenchantement face au futur de la nation et de la culture québécoise. En effet, dans les romans de Mavrikakis, Bergeron, Blais et Kurtness la population québécoise peine à croire qu'elle possède réellement un caractère unique et qu'elle pourra s'épanouir pleinement, que ce soit politiquement, économiquement ou culturellement, dans ce monde qui se standardise et qui change à grande vitesse. Leur vision d'avenir respective tend à montrer un Québec qui se fond et se perd dans un univers de plus en plus internationalisé et, du même coup, de plus en plus uniformisé. Les personnages n'ont plus foi dans le Québec et peinent de plus en plus à trouver une référence commune.

4.1 Une référence qui passe à l'échelle mondiale

D'une part, dans ces romans des années 2010-2020, l'avenir du Québec est marqué

Oscar de Profundis, C. Mavrikakis (2016)

Dans ce Montréal de la fin du XXI^e siècle, le chanteur de renommé international Oscar de Profundis se fait kidnapper par des personnes itinérantes alors qu'il était de passage dans son Montréal natal pour se produire en spectacle. Une bande de gueux tente ainsi de sensibiliser la population aux conditions de vie effroyables dans lesquelles ils vivent, alors qu'une épidémie noire frappe la ville.

par une référence qui passe d'une échelle québécoise, à une échelle mondiale. On note effectivement que le Québec n'arrive pas à stimuler chez les individus, les communautés et groupes sociaux de sentiment d'appartenance

face au Québec et de solidarité sociale.

Dans le roman de Kurtness, on remarque que la fierté du peuple québécois repose bien souvent sur des accomplissements d'autres pays, plutôt que sur ce qui le distingue du reste du monde. On le voit dans cet extrait où la NASA dirige un lancement d'une de ces navettes vers Mars. Bien que divers pays soient impliqués dans

Aquariums, J. D. Kurtness (2019)

Dans ce roman choral, le lecteur croise des personnages de différentes époques dont les histoires finissent souvent par s'entrecroiser. Le personnage principal, Émeraude Pic, est titulaire d'un doctorat en biologie. La jeune Autochtone est appelée à représenter le Canada dans le cadre d'une recherche scientifique en Arctique. Lors de son séjour, une épidémie mondiale ravage la très grande majorité de la population. Elle et son meilleur ami, Henri, s'en sortiront indemnes.

cette mission, ce sont les Américains et la NASA qui l'ont évidemment porté. Malgré tout, les Québécois se félicitent de la participation québécoise : « les commentateurs soulignent avec enthousiasme la précieuse collaboration du génie québécois dans cette aventure martienne, grâce au dispositif auxiliaire de calibration de l'atmosphère du vaisseau en cas de panne du système central. » (Kurtness, 2019, p.79) Ainsi, de façon assez ironique et

La seule chose qui intéresse tout le monde, F. Blais (2021)

À la fin du XXI^e siècle, une compagnie indienne nommée Kampa produit à l'échelle mondiale des robots humanoïdes féminins de plus en plus réalistes qui atteignent même parfois la sentience : les premikas. L'Agent suédois et sa collègue Joséphine sont employés par la compagnie pour déterminer si une premika a atteint la sentience. Ils se rendent à Louiseville chez Théodore Désilets, un des hommes les plus influents du monde, pour déterminer si sa premika Angèle a ou non atteint la sentience.

soulignée par la narratrice, la seule façon de confirmer la réussite de la participation québécoise serait de voir la mission avorter dès le départ en raison d'une panne de moteurs qui nécessiterait la sollicitation de ce système central. Bref, ce moment de fierté ne repose ni sur un projet québécois ni sur une idée créative ou un accomplissement fait par

le Québec. Il repose effectivement bien peu sur le Québec, mais plutôt sur une réalisation américaine qui a, dans une faible mesure, fait appel au Québec pour certains éléments secondaires de son projet.

On remarque aussi que l'influence de la politique internationale est de plus en plus forte dans les affaires du Québec. Par

Valide, C. Bergeron (2021)

Au milieu du 21^e siècle, une catastrophe climatique et les pandémies répétées poussent l'ensemble de la planète à voter pour donner le contrôle politique à un système d'intelligence artificielle ultra contrôlant créé à Montréal et nommé David. Christian est employé pour entraîner David en discutant avec lui, mais il lui révélera un secret : il a été une femme trans avant d'arrêter sa transition en raison de la montée de la transphobie.

exemple, dans le roman de Blais, le Québec devient officiellement un pays indépendant en 2059 à la suite d'un référendum organisé par Théodore Désilets, chef du Parti Sécessionniste du Québec (PSQ), alors que le « oui » l'a emporté avec 60,1 % des voix. On pourrait croire que cette atteinte de l'indépendance est le signe d'un Québec qui a un pouvoir d'agir sur son avenir politique ou un désir d'affirmation du peuple québécois, mais c'est en fait tout le contraire. Bien que le programme du PSQ soit résolument indépendantiste, ce n'est pas la fibre nationaliste, culturelle ou identitaire qui guidera le discours indépendantiste du parti, mais plutôt les dynamiques internationales. Lors d'une de ses conférences de presse comme chef du PSQ, Théodore Désilets mentionnera d'ailleurs :

Les mots « nation » et « patrie » ne me font vibrer que très modérément. [...] Toutefois, le Canada, dont nous faisons partie par commodité, s'apprête à se faire aplatiser par le rouleau compresseur indien. Je propose humblement que nous nous ôtions du chemin avant qu'il ne soit trop tard. Il est temps de reconnaître qu'être une province canadienne a cessé d'être commode. (Blais, 2021, p. 28-29)

Ainsi, les raisons qui ont poussé les Québécois à répondre « oui » à l'appel d'indépendance de Théodore Désilets ne sont pas le fruit d'un besoin d'autodétermination, de

développement culturel ou d'indépendance économique. C'est plutôt le souhait de se rapprocher de l'Inde, qui n'est alors pas un grand allier du Canada, mais qui est en voie de devenir le grand leader économique et culturel à l'échelle internationale. C'est d'ailleurs grâce à l'intervention de Viswanathan Gavaskar, ami personnel de Théodore Désilets et dirigeant de Kampa, la plus grande entreprise technologique du monde, que le résultat du référendum sera reconnu par le Canada et par le monde.

Qui plus est, ces enjeux sociaux sont présentés comme mondiaux et les solutions proposées sont elles aussi mondiales. Dans le roman de Mavrikakis, les gouvernements se sont fusionnés pour laisser la place à un État mondial. Celui-ci délègue quelques tâches aux instances locales, mais on sent qu'elles ont bien peu de poids face à la puissance du gouvernement mondial : « L'État mondial semblait donner beaucoup de pouvoir aux petits gouvernements locaux qui ainsi se voyaient investis d'une mission illusoire garante de la paix sociale. » (Mavrikakis, 2016, p.133) Avec l'illusion que les gouvernements locaux ont encore une place importante dans la politique, ce qu'on voit bien avec l'utilisation du terme « semblait » dans la citation précédente, le véritable pouvoir politique est dans les mains d'un palier de gouvernement à l'échelle mondiale.

C'est aussi ce qu'on remarque dans le roman de Chris Bergeron, alors que les peurs générées par les crises socioclimatiques et sanitaires ont justifié, aux yeux des gouvernements et de la population, de donner le pouvoir à une entité d'intelligence artificielle développée à Montréal et prénommé David. Cette entité formera un gouvernement mondial de plus en plus autoritaire. Puisque l'ensemble de la planète était aux prises avec des peurs profondes communes, qui concernaient entre autres les

changements climatiques, les guerres et les crises sociosanitaires, elles ont convergé afin de trouver une solution commune :

Au fond c'est la peur, nos peurs cumulées qui t'ont porté au pouvoir. Nous avons peur depuis si longtemps.

Après tout, ma génération a eu peur de la guerre atomique, peur de Tchernobyl, peur du trou de la couche d'ozone, de Saddam, de Ben Laden, de Daech, de Kin Jong-il, de Trump, de Le Pen, de Poutine ; peur du seul, du sucre, de la viande, peur du SIDA, de l'Ebola, des gripes, de la COVID ; peur de la déforestation, du réchauffement climatique ; peur des réfugiés, des réseaux sociaux, de nous, de notre espèce tout entière, de nos pulsions malsaines, de nos égoïsmes, des hommes, des femmes, des autres, bref, peur du cocktail explosif de nos imperfections.

À force d'être gouverné par la peur, le monde s'est divisé en deux clans. D'un côté, celui des angoissés et, de l'autre, celui des insoucians. Les insoucians n'étaient pas moins peureux que les autres. Ils cachaient mieux leur peur, c'est tout. (Bergeron, 2021, p. 209-210)

Cet extrait est fort intéressant, puisqu'il met l'accent sur les peurs collectives qui ont forgé toute une génération à l'échelle du Québec, mais aussi à l'échelle mondiale, puisque tous ces exemples sont des enjeux à portée internationale. On pourrait penser que ces points en commun entre les différentes régions du monde et que cette tendance à l'uniformisation des identités culturelles pourrait pousser l'auteure à présenter un Québec où les individus sont davantage interconnectés. Or, c'est à l'opposé un monde où la solidarité et les liens sociaux sont en perte de vitesse qui est présenté par Chris Bergeron. On le remarque entre autres lorsque Christian, le personnage principal, dit à David : « Quand, vers 2036, tu as fermé nos frontières, cher algorithme... Quand tu nous as interdit de voyager, sous prétexte de nous protéger contre tout et son contraire, tu nous as confisqué pour de bon l'illusion de liberté que le voyage nous procurait. » (Bergeron, 2021, p. 199-200) Dès le début du livre, on notait aussi que malgré l'instauration d'un gouvernement mondial, les individus sont de plus en plus isolés, tant d'un point de vue physique que sociologique :

C'était il y a un an, en décembre ou en janvier, je ne sais plus trop. Nous étions, comme chaque hiver, en quarantaine.

J'ai arrêté de compter les quarantaines. Mais je me souviens que la première a été un terrible choc pour le monde entier. [...]

De décennie en décennie, ces cycles d'isolement sont devenus notre mode de vie. De novembre à mars, les bureaux, les holocinémas, les musées, les usines ferment leurs portes, nous nous replions sur nous-mêmes, nous ne dansons plus les uns avec les autres. Avant, on parlait de confinement. Maintenant, tu nous parles de civisme. Faire preuve de civisme, c'est ne plus jamais quitter sa bulle. (Bergeron, 2021, p. 12-13)

Tout au long du roman, on remarque qu'une des portes de salut des individus marginalisés, comme les trans, se trouve dans le réseau et dans les contacts avec des individus qui forment une communauté. Mais ces réseaux sont coupés par les tendances sociopolitiques. On sent d'ailleurs dans cette citation comme dans l'ensemble du livre une crainte que ces liens soient brisés et impossibles à créer dans un monde de plus en plus isolé, individualisé et géré par les algorithmes. Nous pourrions aussi y voir une façon d'empêcher la constitution et le développement d'identités nationales distinctes, comme celle du Québec. D'ailleurs, dans le roman de Kurtness, cet isolement subtil des personnages (dans leurs *aquariums* respectifs, en quelque sorte) est aussi abordé, alors que le personnage principal résume sa vie en ces termes : « Étudier, travailler, clavarder avec Henri : l'essentiel de mon emploi du temps des deux dernières années. » (Kurtness, 2019, p.62) Bien que cela ne soit pas à proprement parler un problème pour le personnage principal (et bien que l'isolement ne soit pas synonyme de solitude), on sent qu'Henri, en raison d'une grave maladie qui le force à rester chez lui, et Émeraude vivent tous deux un isolement au niveau social.³⁸

³⁸ Ce thème sera abordé en arrière-plan dans le roman de François Blais avec, entre autres, le suicide de la femme de l'agent. Bien que ce dernier fût au courant de la solitude et de la détresse de sa femme, il a préféré se réfugier dans le travail, loin de sa famille et aux côtés d'une collègue avec qui il ne partage pas de liens forts : « Je savais qu'elle attendait la bonne occasion pour passer à l'acte. Et vous savez ce que j'ai fait,

Ainsi, face à la mondialisation d'une culture de masse et à la globalisation de nombreux enjeux sociaux, la spécificité québécoise et son identité culturelle semblent de plus en plus difficiles à imaginer et à rêver. Puisque les enjeux mis de l'avant sont mondiaux, les solutions privilégiées dans les romans sont aussi mondiales. Par exemple, dans le livre de Mavrikakis, on remarque que les enjeux sociaux frappent le Québec, comme le reste de la planète. Et on voit que ce ne sont pas les organisations à vocation sociale, publique ou communautaire qui sont appelées à s'occuper de ces enjeux, mais plutôt les corps policiers et militaires. La pauvreté et l'itinérance sont presque criminalisées par le Gouvernement qui les discrimine ouvertement dans certaines lois et politiques publiques, tel que présenté dans la citation suivante :

Les gueux... Ils étaient systématiquement chassés, débusqués de leur dérisoire retraite. Les parcs, les bancs publics leur étaient proscrits. On les forçait sans cesse à détailler du minuscule terrier qu'ils avaient dégoté. Ils vivaient en vermine, cherchant à tirer profit de la moindre chose qui se présentait, se délectant d'ordures et de débris, se nourrissant des excès putréfiés d'une société trop grasse. Réduits à la portion congrue, ils contemplaient avec avidité les fastes d'un monde qui condescendait encore à ne pas tout à fait les exterminer. Ils mourraient de toute façon en s'entredévérant, en se bouffant le nez d'un morceau de hamburger troué de vers et trouvé dans une poubelle ou en se querellant à l'arme blanche un peu rouillée pour avoir la chance de vider l'un des leurs. (Mavrikakis, 2016, p. 12-13)

On comprend ici que la situation des pauvres est de plus en plus difficile, puisqu'ils sont privés de certains droits, comme celui d'accéder aux espaces publics, et que leur vie semble surtout se limiter à la survivance. Malgré tout, ils arrivent à prendre possession de ces

Lloyd ? [...] Et pourtant, je le savais. Je devais revenir le soir même. J'aurais alors trouvé sa note de suicide sur le secrétaire près de la porte, et son corps dans la chambre. Mais le courage m'a manqué, alors j'ai inventé des prétextes pour prolonger cette stupide mission.» (Blais, 2021, p. 171-172) Dans ce roman, les personnages ne semblent plus avoir de grands liens sociaux forts. On le remarque par exemple avec le travail qui est souvent virtuel ou à distance et qui ne représente plus un lieu de socialisation important.

endroits qui leur sont interdits, étant donné leur nombre important et parce qu'ils font peur aux riches populations des banlieues.

Les lieux publics urbains étaient devenus des endroits infréquentables, dangereux. On leur préférait des espaces et des propriétés toujours plus privés, gardés, barricadés où les allées et venues étaient soumises, sans cesse, à des contrôles maniaques d'identité. En aucun cas, on ne devait céder à la compassion ou à la culpabilité et faire des rues le terrain de jeux des crève-la-faim. Ces miséreux-là étaient tenus de continuer à vivre en bêtes traquées. (Mavrikakis, 2016, p.14)

Ainsi, les riches entrent visiblement dans une dynamique d'obsession sécuritaire où leur protection devient essentielle. Ce qui est ironique, c'est que ceux qui meurent, ceux qui sont éradiqués dans le livre (les crève-la-faim, comme l'indique cette citation) ce sont les pauvres, et non les riches. Même lorsque la maladie se déclenche, ce sont les pauvres qui en sont atteints et non les populations aisées. Malgré tout, les riches vivent dans la peur et préfèrent se barricader plutôt que de tomber dans une dynamique de solidarité envers des populations plus démunies. C'est presque une guerre aux pauvres qui s'est enclenchée dans le roman.

De plus, on remarque dans le Mavrikakis que les changements climatiques marquent grandement l'imaginaire de l'auteure, puisqu'il s'agit d'un enjeu social et environnemental dominant sur la scène internationale :

Malgré des étés de fournaise où les feux de forêt recouvraient la planète d'une fumée épaisse, désagréable, la Terre, dans son ensemble, connaissait des périodes froides résolument polaires. [...] Les famines faisaient rage. Le prix des denrées était devenu scandaleux. Les riches tentaient désespérément de conserver leur territoire. Ils se comportaient comme si l'apocalypse ne concernait que la misère. Seuls les pauvres allaient disparaître. (Mavrikakis, 2016, p. 12)

Ainsi, presque chaque enjeu social présenté dans le roman (famine, épidémie, crise de l'itinérance et du logement, violence, surdose de drogue, etc.) est présent et se décline

de façon assez similaire dans l'ensemble des grandes villes du monde. Autrement dit, bien que le roman se déroule à Montréal, la vie des personnages n'est pas nécessairement québécoise. Comme nous le verrons un peu plus tard, certains éléments liés à la langue et à la culture québécoise en perte de vitesse viendront cependant teinter le roman d'un aspect plus québécois.

Bergeron aussi aborde ce sujet dans son roman, alors qu'elle y présente un monde qui a connu entre autres, la disparition de nombreuses espèces animales, dont le lynx et le koala, ainsi que la fin des hivers tels qu'on les connaît, puisqu'il n'y a plus de neige. Mavrikakis, tout comme Bergeron, présente un narratif dans lequel les gens ont opté pour des solutions globales à ces enjeux par le biais, entre autres, de l'implantation d'un gouvernement mondial. Kurtness aussi entame son roman avec le réchauffement climatique qui affecte les coraux et les océans au point où certaines espèces tentent d'être sauvées dans les zoos.

Bien évidemment, dans le roman de Mavrikakis, le Québec, son identité, sa culture, ses instances politiques, économiques et publiques perdent donc en importance et en pouvoir. Plus encore, l'auteure aborde la privatisation massive des institutions publiques à l'échelle de la planète qui a entraîné un désengagement des États au profit de multinationales qui influencent grandement l'État devenu mondial :

Les idées révolutionnaires avaient totalement été effacées presque un demi-siècle plus tôt, quand les gouvernements nationaux occidentaux avaient basculé vers des pouvoirs libertariens-conservateurs qui étaient maintenant les modèles pour la nouvelle démocratie... L'État avait coupé les programmes sociaux et les subventions aux universités. Il s'était complètement retiré de la gestion collective de la santé et des institutions de solidarité. Le monde entier transformé en organismes mondiaux tentaculaires. Les écoles, comme tous les lieux d'éducation, à l'instar des hôpitaux, appartenaient maintenant à des entreprises et il fallait d'une façon ou d'une autre être membre du consortium pour vivre et survivre dans ce nouveau monde. [...] Trois ou quatre immenses

compagnies géraient l'ensemble des ressources de la Terre en diversifiant leurs marques de commerce pour que les populations nanties n'y voient que du feu. (Mavrikakis, 2016, p. 198-199)

Malgré le fait qu'actuellement le Canada et, surtout, le Québec, se targuent et se félicitent de la qualité de leur filet social, de leur système de santé et de leur système d'éducation publique, Mavrikakis rappelle que cette réalité pourrait bien changer et que ces éléments ne constitueront par nécessairement la référence du Québec dans les prochaines décennies.

On remarque aussi cette idée de la privatisation des services publics dans le roman de Kurtness alors que le personnage principal, Émeraude, docteure en biologie et scientifique au Zoo de Granby, conteste le financement et la qualité du système universitaire canadien, alors qu'elle est contactée par le gouvernement pour représenter le pays comme chercheuse au sein d'une expédition scientifique en Arctique. Au sujet de son recrutement, Émeraude dira : «La recherche universitaire est plus mal en point que je pensais, si mon gouvernement recrute des scientifiques parmi les salariés d'un zoo privé [...]» (Kurtness, 2019, p.87) Encore une fois, les romans montrent que le Québec suit une tendance mondiale, dans ce cas-ci la privatisation massive des services publics, quitte à s'en prendre aux éléments qui faisaient partie de la référence du Québec.

Qui plus est, à l'instar de nombreuses régions du monde, un effet de cosmopolitisation se fait sentir, puisque Montréal, la métropole représentant l'effervescence, devient presque la signature du Québec, tant à l'externe qu'à l'interne. On remarque particulièrement ce phénomène dans les romans de Mavrikakis et de Bergeron qui se déroulent tous deux à Montréal. La réalité de la métropole québécoise est d'ailleurs fréquemment comparée aux grandes villes mondiales, dont Oslo (où une pandémie mondiale similaire à celle vécue à

Montréal a émergé peu de temps auparavant dans le roman de Mavrikakis) et San Francisco (alors que Montréal devient la nouvelle ville aux nombreuses *startup* et aux avancées technologiques importantes dans le roman de Bergeron). Cette tendance à la cosmopolitisation, déjà présente dans les romans des années 1990-2000, se poursuit donc avec les romans contemporains. D'ailleurs, ce phénomène de concentration sur les villes et la métropole s'inscrit dans une tendance plus large. Déjà dans les années 1960, Fernand Dumont abordait la question de l'urbanisation et de la fin du mode de vie québécois plus traditionnel que cela engendrait (Dumont, 1968). Les grands centres urbains prennent d'ailleurs une importance considérable dans les romans où les villes sont de plus en plus grosses et souvent de plus en plus uniformisées.

Ce phénomène de cosmopolitisation vient de pair avec une globalisation des enjeux et des besoins. En ce sens, les nombreuses crises sociales et d'enjeux sociaux, politiques, économiques, technologiques et environnementaux semblent avoir beaucoup d'importance et d'influence dans la vision d'avenir du Québec pour les auteurs au point de devenir un élément central de leur référence. On peut voir dans les romans un Québec qui balancent entre le souhait de tirer son épingle du jeu que représentent les dynamiques internationales et grandes tendances mondiales, et cette perte de puissance et de contrôle sur son propre futur. On y retrouve donc cette éternelle crainte de voir la nation reléguée à un petit Québec incapable de grandeur et, évidemment, le spectre d'une mort imminente pour la culture et l'identité québécoise.

Mais il n'y a pas que les enjeux sociaux et politiques qui s'internationalisent : la culture aussi. Que ce soit l'américanisation dans le roman de Mavrikakis ou la culture indienne dans le roman de Blais, la mondialisation de la culture semble prendre de plus en

plus d'importance au cœur de leur vision du monde. Les symboles, les représentations collectives et socioculturelles qui formaient la référence québécoise, comme la langue française, la religion catholique, s'estompent au profit d'éléments de la référence présents à l'échelle mondiale.

Dans son livre, Mavrikakis dépeint un monde futur où l'ensemble de la planète écoute somme toute la même musique, est dirigé par un même gouvernement – l'État mondial – et est confronté aux mêmes enjeux sociaux et sanitaires. Idem dans le roman de Chris Bergeron où la planète devient petit à petit confinée pratiquement à l'année. Elle est dirigée à la grandeur du globe par une même intelligence artificielle – David – et cherche à standardiser les individus et leurs pratiques, ce qui mène par exemple à une forte marginalisation et une discrimination systémique et généralisée des individus de la communauté LGBTQ2+. On voit donc que dans la vision d'avenir de ces auteurs, le Québec peine à se penser lui-même comme un peuple ou une société.

D'ailleurs, ce thème des enjeux de genre est bien présent dans les romans de cette période. Le roman de Bergeron met directement en scène une femme transgenre qui peine à trouver sa place dans un monde de plus en plus standardisé. Elle devra d'ailleurs cesser sa transition et vivre comme un homme pour réussir à se trouver un emploi et un logement. Dans la roman de François Blais, on parle aussi des enjeux de genre. Dans certains milieux de travail, on encourage même les hommes à prendre certaines médications qui diminuent leurs désirs sexuels afin d'empêcher des comportements inappropriés et toute ambiguïté avec leurs collègues féminines³⁹. On comprend aussi que certaines théories de genre sont

³⁹ En effet, dès le début du roman, lorsque l'agent se fait proposer par son patron de prendre une telle médication puisqu'il supervisera une stagiaire, un de ses collègues le rassure en ces termes : « Moi-même je suis un traitement au Medroxat, tu sais. Ça fonctionne très bien, et les effets s'estompent au bout de douze

devenues moins populaires dans l'Espace public, alors que Théodore Desilets dit à l'enquêteur : « Me croiriez-vous si je vous disais qu'une théorie en vogue à l'époque de ma jeunesse stipulait que les genres étaient de simples constructions sociales, qu'en somme on devenait homme ou femme par endoctrinement. » (Blais, 2021, p.50) Et l'agent de lui répondre : « Le séquençage du génome humain a été complété dans les années 2020, et il me semble que même avant cette époque on avait compris le rôle des hormones et de l'évolution dans les différences psychiques et comportementales entre les sexes. » (Blais, 2021, p.50) Or, dans le roman de Kurtness, la fluidité de genre est plutôt présentée comme étant normale et acceptée, alors que le personnage principal parle d'un de ses collègues de la communauté LGBTQ2+ : « Au centre de ce capharnaüm trône Célestin, qui porte une robe avec plus d'assurance que moi, magnifique avec ses robustes avant-bras poilus qui chatoient sous les fluorescents du labo. Une fois qu'on s'est habitué à son ambivalence, on ne peut qu'admirer son style. » (Kurtness, 2019, p.86) On voit donc que pour les auteurs, les droits de la communauté de son pas garantis. On craint en effet un recul à cet égard. On sent d'ailleurs que cela influence Christelle dans le roman de Chris Bergeron à s'identifier davantage à la communauté LGBTQ2+ et à la communauté trans, qui l'ont soutenu tout au long de son parcours de transition et même après, qu'à la nation québécoise qui lui a retiré ses droits avec le temps. Bref, l'étiquette progressiste parfois associée à la société québécoise n'est pas nécessairement garante de résultats concrets présents ou futurs.

Dans le roman de François Blais, on remarque à plusieurs endroits dans le livre, l'auteur se questionne sur le peu d'importance que nous accordons, au Québec, à notre patrimoine matériel et, surtout, à quels éléments de ce patrimoine nous choisissons de valoriser. Dans

heures. Si je prends mon comprimé à cinq heures chaque matin, je suis opérationnel, ou à peu près, en rentrant à la maison. » (Blais, 2021, p.11)

un monde globalisé tel que celui présenté dans le livre, le patrimoine sélectionné et la façon de le présenter se base davantage sur ce qui peut attirer le tourisme international, ce qui a une reconnaissance à grande échelle que sur ce qui importe aux citoyens québécois. Par exemple, lorsque l'agent se rend au Québec, il souhaite en profiter pour visiter la maison patrimoniale de Patrick Brisebois, un auteur ayant vécu, lui aussi, à Louiseville et ayant connu une grande renommée internationale et locale. Durantaye, l'agent du bureau de Montréal, lui répond alors qu'il ne s'agit pas de la vraie maison où a vécu Patrick Brisebois, puisque « la véritable ne payait pas mine, alors ils l'ont rasée et remplacée par un modèle un peu plus... coquet. Tout le monde sait que Brisebois ne roulait pas sur l'or, mais les gens préfèrent ignorer que le rénovateur de la littérature fantastique vivait dans une bicoque. » (Blais, 2021, p.22) Lorsque l'agent en parlera à un employé premika de Désilets, ce dernier confirmera que « [le] mobilier et la décoration ont également été reconstitués. » (Blais, 2021, p.23) Enfin, l'agent remarque aussi à son arrivée dans la grande maison de Désilets que cette dernière est construite « dans le plus pur style Samarūpa » (Blais, 2021, p.37). Même le décor des villes et villages du Québec, dans le livre, reflète l'attrait pour la culture dominante à l'échelle mondiale et peu d'éléments du décor du Québec ne montrent de réels éléments patrimoniaux ou architecturaux québécois. Ainsi, ce n'est pas que le patrimoine immatériel qui se globalise, mais les éléments architecturaux et physiques aussi sont emportés par cette vague et nous font questionner sur les spécificités du territoire Québécois.

Bien évidemment, un des premiers éléments de la référence québécoise à s'effriter au profit d'influences mondiales se trouve être l'utilisation du français dans la sphère publique et culturelle du Québec. Dans le roman de Mavrikakis, on voit la culture francophone et la

langue française se sont effritées au point de devenir un simple aspect folklorique à Montréal, « cette cité naguère francophone » (Mavrikakis, 2016, p.30) et dans le reste de ce qui était auparavant le Québec. Cette perte de la culture québécoise et du français au profit de l'anglais et d'un « jargon sino-américain » (Mavrikakis, 2016, p.58) est perceptible tant chez les gueux que chez les riches. Le français n'est d'ailleurs pas la seule langue à avoir subi ce sort, puisque de nombreuses régions du monde qui se sont ouvertes à l'État mondial ont vécu les mêmes effets : « [Oscar de Profundis] appréciait néanmoins beaucoup l'autre langue qu'on y parlait bien encore à l'époque, avant la création de l'État mondial qui avait changé le statut des pays et qui avait géré de main de maître l'annihilation de certains "dialectes". » (Mavrikakis, 2016, p.26)

De plus, bien que l'on remarque cette perte de vitesse du français dans toutes les strates sociales, il reste davantage présent chez les personnes plus érudites. Et on peut surtout percevoir une différence dans la façon dont les bribes de français restant sont accueillies par les membres des différentes classes sociales. Alors que les riches le voient comme un exotisme, un luxe comme le dit Oscar, les pauvres craignent cette langue qu'ils ne parlent pas, ne maîtrisent pas et ne comprennent généralement pas.

Le parler français s'était plus ou moins perdu et maintenant les gueux communiquaient dans un anglais bâtard, international, où se mêlaient des mots ou phrases de ce que l'on avait appelé jadis la langue de Molière et qui était devenue depuis la langue de personne. Cate maniait le français avec davantage de précision que les siens. Elle parlait encore d'ailleurs plusieurs langues désormais mortes, ce qui ne manquait pas de la rendre suspecte aux yeux des damnés de la terre. Cate était simplement un être érudit qui continuait à lire, même dans sa condition d'errante. (Mavrikakis, 2016, p.58)

Ainsi, le français n'est plus une langue québécoise populaire (comme elle l'avait été historiquement alors que l'anglais dominait chez l'élite et le français chez les travailleurs), mais il est davantage associé aux individus plus intellectuels. Et encore là, on voit que les

universités délaissent les sciences sociales et que « les études du Québec étaient entièrement tombées en désuétude. » (Mavrikakis, 2016, p.97)

Malgré tout, l'uniformité et le conformisme qui a gagné la planète après la création de l'État mondial ne s'avéraient pas satisfaisants pour une bonne partie de la population. Oscar avait réussi à rejoindre ces gens et à « créer une communauté d'admirateurs excentriques, irrespectueux, rebelles et même éduqués » (Mavrikakis, 2016, p.162) qui appréciait ces références à des langues et cultures disparues que ces gens tentaient parfois, tant bien que mal et sans trop réussir, à garder en vie par la culture et la musique. Il y a peut-être là un espoir pour le français à Montréal et pour la culture québécoise en général.

Bref, à travers ces romans, on note une crainte que les symboles, les représentations et les éléments qui forment la référence québécoise actuelle ne s'effritent au profit d'une référence mondiale, plus importante et partagée non pas entre les individus d'une même société, mais plutôt entre l'ensemble de la planète. La culture québécoise, le maintien de la langue française, une solidarité sociale qui se traduit aussi par l'établissement d'un filet social universel, la quête d'une indépendance politique et le rapport que les Québécois entretiennent avec leur environnement et la nature sont d'autant d'éléments que les auteurs semblent craindre de voir disparaître dans l'avenir.

4.2 Nostalgie du Québec passé et folklorisation de la culture québécoise

Cette peur de ne plus savoir ce que signifie et définit le Québec mène les auteurs à présenter une vision nostalgique du Québec passé. En effet, les personnages de ces romans ressentent souvent une certaine tristesse face à un Québec révolu, souvent perçu comme

mieux que le Québec du futur. On y retrouve aussi parfois une certaine solastalgie⁴⁰ pour un territoire qu'ils voient se transformer et perdre de son essence qui l'a défini pendant longtemps. Alors qu'elle est souvent comprise comme un ressenti individuel ou personnel, la nostalgie peut aussi être collective et associée au concept d'utopie. Elle se comprend dans deux dimensions, le temps et l'espace, puisqu'elle est à la fois la tristesse face à une période révolue (le temps) et le désir ou l'espoir d'atteindre un monde qui n'existe plus, voire qui n'a jamais existé (l'espace) (Colin, 2018). En ce sens, elle est alors fortement liée « à l'augmentation des peurs et des incertitudes dans un monde qui change chaque fois plus rapidement » (Colin, 2018, p.495).

Dans les romans des décennies 2010 et 2020, on remarque effectivement que les personnages sont souvent mélancoliques lorsqu'ils font référence à la culture québécoise passée et qu'ils regrettent sa disparition. Par exemple, dans ce passage de *Valide* de Chris Bergeron, qui met en scène un dialogue entre Christian, le personnage principal, et David, l'intelligence artificielle qui dirige la planète, c'est la musique qui amène ce sentiment de nostalgie chez les individus :

(Christian) Joue *Je reviendrai à Montréal*, de Robert Charlebois.

(David) Désolé, Christian, je ne peux pas diffuser cette chanson, celle-ci a été identifiée comme un document d'archives prohibé.

(Christian)Tiens donc, pour quelle raison ?

(David) J'ai remarqué il y a quelques années que les références aux hivers du passé causaient des vagues de nostalgie peu bénéfiques à nos citoyens. Il est inutile d'essayer de se remémorer ce qui n'existe plus. Il ne neige plus à Montréal et les Boeings ne volent plus depuis longtemps.

(Christian) Imbécile, je ne voulais pas te décrire les hivers de mon enfance. Non, c'était plutôt l'ambiance du vol Paris-Montréal qui m'intéressait.

(Bergeron, 2021, p.48)

⁴⁰ On comprend ici la solastalgie comme une nostalgie d'un territoire inconnu ou qui ne sera plus possible de connaître.

Dans cette citation, on remarque d'une part une nostalgie face à une époque révolue où le territoire québécois n'était pas encore décimé par les changements climatiques, puisqu'il y avait encore de grands hivers. D'autre part, on remarque que le personnage principal, Christian, est quant à lui nostalgique d'une époque où il pouvait voyager en avion et, surtout, où il pouvait le faire avec sa famille vers l'Europe. Le manque de liens sociaux et de solidarité apportée, entre autres, par la famille est donc aussi source de tristesse.

D'ailleurs, ce rapport de nostalgie à une culture québécoise qui est à risque de disparaître dans les romans analysés est fortement lié à la famille et aux pertes des liens de solidarité avec cette institution. Par exemple, dans le roman de Mavrikakis, on voit que si Oscar de Profundis parle encore français, c'est très fortement en raison de sa mère, Jeanne Méthot, une francophone qui lui a transmis l'amour de cette langue dès son plus jeune âge en lui lisant des contes et légendes, en lui parlant en français et en l'éduquant en français, comme on peut le voir dans la citation ci-dessous :

De sa mère, il n'avait gardé que l'amour du français et de la littérature, amour dont il aurait bien aimé par intermittence se débarrasser pour de bon, tellement il lui semblait difficile d'en faire autre chose qu'un banal folklore ou un luxe inusité dans un monde où les différentes cultures se trouvaient éradiquées par une indifférence enthousiaste. (Mavrikakis, 2016, p.223)

On peut lire dans les deux citations précédentes que même pour un grand amateur de la langue française et de la culture française (et québécoise) comme Oscar, cet attachement à une réalité en décroissance semble être réduit en quelque sorte à un aspect « exotique », un « folklore ». Mais plus encore, on remarque dans cette citation que la principale source de transmission du français – tant pour Oscar, pour que pour Cate d'ailleurs – se trouve être la famille qui choisit d'élever ses enfants dans sa culture et sa langue. Or, ni l'un ni l'autre n'a d'enfant et ne peut à son tour transmettre cet amour pour la langue et la culture

francophone. Dans tous les romans de cette période, les enfants sont d'ailleurs pratiquement absents du décor et des narratifs. Du côté du roman de François Blais, les seuls enfants qui ont une place sont les premikas qui semblent très jeunes, mais qui ne sont pas, officiellement, des répliques d'enfants. Dans le roman de Mavrikakis, on ne croise aucun jeune dans les personnages. Signe, peut-être, que le lieu de transmission de la culture est en perte de vitesse. Et même si Oscar de Profundis l'inclut dans ses chansons, qu'il la parle en entrevue et que tout, jusqu'à son nom (Profundis est issu d'un poème de Beaudelaire) rappelle le français, il ne parvient quand même pas à transmettre et amour à ses admirateurs et à son équipe autour de lui. Même chose pour Cate, Adrian et Clarisse qui ne parviennent pas à partager leur passion à d'autres personnes qu'à des convertis. Ce sentiment de tristesse, de perte qui teinte le rapport d'Oscar au français est aussi relié à la relation qui s'est brisée avec sa famille. Finalement, dans le roman de Kurtness, on croise bien quelques enfants, mais les principaux personnages n'en ont pas. On fait par contre référence aux mutations profondes que connaît l'institution de la famille avec, entre autres, les difficultés à transmettre le patrimoine et l'héritage familial et le sentiment de tristesse et de malaise souvent associé à la famille :

La famille est un concept douloureux pour moi, mais je me surprends à réfléchir à ma lignée. Mes parents sont morts depuis longtemps et je n'ai pas connu mes grands-parents. Chez nous, on a tendance à mourir jeune, à se perdre de vue ou à se brouiller, comme ce fut le cas pour ma mère et sa famille. J'aurais dû questionner davantage mon père à ce sujet, surmonter ses réticences à discuter la source de son grand chagrin, le presser malgré son inconfort. J'en connais à peine plus sur sa famille à lui. [...] Mon code génétique a élagué tout ce qu'il contenait d'amour de la boulangerie en deux courtes générations. (Kurtness, 2019, p.151)

Enfin, on voit aussi que la religion catholique ne trouve plus de place dans la vision d'avenir du Québec présentée par les auteurs. Alors que le catholicisme a longtemps formé

un des principaux piliers de l'identité sociale et culturelle du Québec, il occupe aujourd'hui une place beaucoup plus individuelle et beaucoup plus mitigée au sein de la société. Dans le roman de J. D. Kurtness, *Désirée*, une femme autochtone, revient entre autres sur la place des institutions religieuses dans la colonisation française et anglaise des terres qui forment aujourd'hui le Québec :

Les parents de Désirée lui ont donné un nom français, sans doute pour apaiser le curé. Elle n'en a pas vu depuis plusieurs années, des curés. Pas depuis qu'elle s'est jointe à ces familles qui ont migré vers le nord-est pour pouvoir vivre tranquillement, sans se faire dire à longueur de journée qu'à peu près tout ce qu'elles font est mal. Les hommes de Dieu ont une vision très arrêtée de l'ordre des choses. Les plus enclins à l'humilier publiquement étaient les premiers à se présenter chez elle, tremblants d'excitation et furieux qu'elle repousse leurs avances. C'était lassant et dangereux. Une femme seule qui sait lire leur faisait peur. (Kurtness, 2019, p.56)

Dans cette citation, nous remarquons déjà l'importance que prendra la religion catholique dans les relations sociales au Québec, et ce, tant au niveau des relations hommes/femmes que des relations autochtones/allochtones. On voit en revanche tout au long de sa fresque familiale que la religion catholique ira jusqu'à perdre sa place au cœur de la société québécoise et, d'une certaine façon, au cœur de certaines populations autochtones qui adoptent un rythme de vie plus urbain. Cependant, les éléments de spiritualité autochtone, dont le rapport aux aïeux et à l'environnement (tant le social que la nature) reste imprégné chez les personnages. Mais malgré tout, la religion n'est plus source de solidarité et de cohésion sociale entre les individus.

Cela laisse croire que ce territoire qui a façonné la culture et l'identité québécoise disparaît tranquillement, tout comme les institutions qui l'ont porté l'héritage culturel. On pense particulièrement à la religion qui a longtemps été source de solidarité sociale, mais

qui ne représente plus qu'un vestige aux yeux de plusieurs auteurs, ainsi qu'à la famille qui se disloque avec la montée de l'individualisme.

4.3 La montée d'un Québec désenchanté

Bref, les romans de Mavrikakis, Bergeron, Blais et Kurtness montrent des Québec futurs où les symboles et représentations qui permettent aux individus de se construire la référence québécoise sont grandement axés sur une culture populaire internationale influencée par les États-Unis (Bergeron, Mavrikakis) ou par les éléments culturels de pays asiatiques (Blais). Au travers de ces Québec futurs, il devient difficile de construire une identité québécoise et de penser à l'avenir de sa culture. Malgré tout, on remarque un attachement des auteurs à l'identité et à la culture québécoise, puisque les héros de leurs romans sont portés par une certaine nostalgie par rapport à une nation québécoise en voie de disparition.

La lecture des romans permet cependant de mettre en évidence la diversité des thématiques abordées par les auteurs et des divergences dans la façon dont ils abordent certains thèmes. Par exemple, on voit bien dans le Québec futur de Mavrikakis, Kurtness et de Bergeron la présence grandissante des enjeux sociaux comme l'itinérance, le chômage, les changements climatiques, l'intolérance envers la diversité, etc. Or, le roman de François Blais montre un Québec où les enjeux sociaux sont complètement évacués. Outre les enjeux liés aux prémikas et le titre du roman (*La seule chose qui intéresse tout le monde*), aucun élément social n'est véritablement digne d'intérêt. On remarque que le travail perd d'ailleurs de son sens, surtout avec l'arrivée de ces humanoïdes qui peuvent remplacer les humains. Même le suicide de sa femme et sa détresse psychologique ne

semblent pas être véritablement important, ni pour le personnage, ni pour l'histoire. On voit aussi que les romans ne proposent pas tout à fait la même vision de la résistance. Chez Mavrikakis, la résistance des gueux en vaine et leur coup d'éclat ne parvient pas à solliciter une véritable réaction de la part de la population ni un intérêt pour leur cause. Dans le roman de Bergeron, on remarque que la résistance devient, d'une part, un vecteur de solidarité sociale entre les individus. La fin nous promet aussi une suite intéressante, alors que Chris parvient à s'évader et, probablement, à continuer la résistance. On remarque donc qu'ici la résistance n'est pas vaine et qu'elle permettra, peut-être, d'apporter des changements à la société.

Comme le mentionnait Jean-Charles Falardeau, la vision portée par les romans est la « transcription d'un monde rêvé, mais elle est aussi témoignage d'un sens profond qui justifie et sous-tend ce rêve. » (1964, p.123) Dans le cas des dystopies, les romans nous permettent aussi de voir les craintes et les peurs par rapport au futur de la société dans laquelle ils s'inscrivent. Car la vision présentée dans les livres, bien qu'elle ne reflète le réel, s'en inspire et ne peut pas être comprise hors de la société dans laquelle elle s'inscrit (Falardeau, 1964, p.123). Le Québec présenté par les auteurs des années 2010-2020 étudiés dans le cadre de cette recherche ne semble plus susciter d'émotion ou de sentiment d'attachement un peu inexplicable chez les personnages de ces romans. Il ne représente plus un symbole fort de solidarité plus grand que les individus et qui pourrait les faire rêver pour l'avenir. On peine à presque à y voir ce « rêve » dont parlait Falardeau. C'est en ce sens que les personnages deviennent désillusionnés et désenchantés. On remarque effectivement dans les romans la montée d'un Québec désenchanté où se côtoie un certain fatalisme (Mavrikakis), une perte de sens et de solidarité entre les individus (Blais et

Bergeron), une culture québécoise marchandisée (Blais) et les changements irréversibles du territoire (Kurtness). Tout ceci, combiné à la disparition de la langue française et de sa signification et la quasi-absence de la religion catholique dans les romans mènent aussi à une perte de repères et de la référence pour des personnages qui tanguent entre une identité québécoise passée romancée ou idéalisée et l'idée de devenir citoyen du monde.

Les menaces mondiales qui planent sur le territoire québécois, dont les changements climatiques risquent de changer de façon drastique la face du Québec, dont celle des fameux hivers de la province. Cela laisse croire que ce territoire qui a façonné la culture et l'identité québécoise disparaît tranquillement, tout comme les institutions qui l'ont porté l'héritage culturel. On pense particulièrement à la religion qui a longtemps été source de solidarité sociale, mais qui ne représente plus qu'un vestige aux yeux de plusieurs auteurs, ainsi qu'à la famille qui se disloque avec la montée de l'individualisme et l'absence des enfants au cœur des narratifs et des sociétés futures imaginées. La culture québécoise se perd aussi aux yeux des auteurs dans une américanisation du monde, alors que les valeurs de l'entreprise privée, de la compétition ou encore de l'individualisme rendent certains traits de l'identité québécoise folkloriques. La culture est romancée, présentée en spectacle et reléguée à un attrait touristique ou marchandisable. En ce sens, les auteurs craignent que la culture québécoise devienne source de nostalgie et qu'elle se perde peu à peu entre les générations. On sent que le Québec perd peu à peu les traits socioculturels qui le rendent unique et qui forgent la référence de sa société. Cette vision qui semble un peu fataliste pousse même les auteurs à se questionner sur la spécificité et la particularité d'une identité proprement québécoise. Si le Québec perd ses hivers, ses forêts, ses lacs, si les Québécois ne parlent plus français, si leur fierté est réduite à une participation minimale aux projets

internationaux, si l'histoire québécoise se perd dans la grande Histoire, alors, que restera-t-il du Québec, autre que le nom ? Malgré tout, on sent chez certains d'entre eux une lueur d'espoir pour le Québec qui se trouve au sein de la résilience du peuple québécois et de son passé d'opposition face à l'autorité.

CONCLUSION

L'analyse des dystopies québécoises des années 1970 aux années 2020 démontre qu'il est difficile d'établir avec clarté une référence nettement délimitée de la société québécoise. Ceci étant dit, bien qu'il soit difficile de définir une référence québécoise spécifique, l'analyse a permis de mettre en lumière certaines tendances, comme la portée moins en moins forte du nationalisme et de l'idée d'identité nationale au cœur de l'imaginaire collectif québécois tel que présenté dans les romans analysés. La référence s'inscrit souvent en opposition à l'Autre ou à une autre référence de façon un peu dichotomique. Elle est fragmentée et difficile à trouver dans un monde de plus en plus mondialisé et dominé par de grandes puissances culturelles. On sent à plusieurs moments dans les romans la tension entre les différents groupes sociaux ou encore les difficultés pour l'identité québécoise de se définir dans un monde qui s'américanise et se mondialise. Entre le repli sur soi du Québec et des auteurs québécois dont parlait Falardeau (Falardeau, 1964 ; Hamel, 2016) et l'assimilation ou la perte de référence, les on semble pratiquement incapable de trouver l'équilibre.

Ces romans, qui ont été utilisés et analysés un peu comme de longues entrevues, ont permis de faire ressortir quelques peurs collectives. Cependant, il peut parfois être difficile de séparer l'imaginaire de l'auteur de l'imaginaire social dans lequel il s'inscrit. Il aurait pu être intéressant de croiser les résultats de l'analyse avec des éléments de la réception des œuvres dans la société, bien qu'il soit difficile de retracer la réception des œuvres moins récentes. Il s'agit d'une limite qu'il faut tenir en compte à la suite de l'analyse présentée. On voit tout de même que les romans ont montré un rapport ambigu à l'idée de nation québécoise et une fatigue face aux luttes pour maintenir la culture québécoise en vie.

Parmi les éléments de convergence entre les périodes, on retrouve la peur de voir disparaître la langue française. En effet, la crainte de perdre la langue française est transversale à l'ensemble des périodes et presque la totalité des romans. Cet élément phare de la société québécoise représente bien une identité distincte qui reste dans les esprits et au sein de l'imaginaire commun. Or, la langue à elle seule ne peut pas faire office de référence : elle est le symbole d'une référence plus profonde (Dumont, 2000, p.287). Cependant, comme le souligne Fernand Dumont, on semble encore chercher ce qu'elle signifie :

[...] ce qui pour l'instant nous rassemble le plus nettement, c'est la langue. Est-ce que nous donnons à la langue suffisamment de densité ? Est-ce que la langue symbolise le reste ? Et qu'est-ce que le reste ? Qu'est-ce qui nous rassemble, à part la langue, et que la langue symboliserait ? C'est la grosse question. (Dumont, 2000, p.287)

Lorsque la référence de la survivance dominait au Québec, le maintien de la langue française dans une mare anglophone symbolisait bien cette idée de la survie et d'un combat pour le maintien des traditions québécoises qui perdurait dans le temps. Cependant, on ne semble plus trop savoir ce que cette langue symbolise, outre peut-être la nostalgie (Mavrikakis, Bergeron) et un souvenir d'un temps révolu. Or, ce qui est certain, c'est que peu importe la période, les auteurs craignent de voir se perdre le français et la culture qu'elle porte.

Il est tout de même important de souligner que cette notion de survivance de Fernand Dumont ne fait pas l'unanimité au sein de ceux qui étudient la société québécoise. En effet, cette notion tend à rendre homogène la société et à ne pas la représenter dans sa pluralité et dans ses différences. Gérard Bouchard en parle d'ailleurs dans son livre *La nation québécoise au futur et au passé* : « Mais jusqu'à récemment, et en accord avec le paradigme

de la survivance, les élites traditionnelles en ont projeté et perpétué une représentation fondamentalement homogène, peu fidèle à la réalité. » (1999, p.45-46) Autrement dit, cette référence véhiculée par les élites de l'époque ne rendait pas nécessairement justice au vécu et à la réalité de l'ensemble des Québécois de l'époque. Il s'agit donc d'une limite à garder en tête lors de l'utilisation de ce concept.

De plus, on retrouve dans les romans un questionnement persistant sur l'idée de la nation et ce qu'elle signifie aujourd'hui. Les romans amènent la question à savoir si le projet nationaliste mènera davantage de divisions ou si, au contraire, il pourrait être porteur de solidarité. Plusieurs d'entre eux se demandent effectivement si l'idée de nation et de souveraineté ne pourrait pas mener ou renforcer certaines divisions sociales, voir certaines marques de violence qui pourrait provenir de l'extérieur du Québec (Wyl, Sernine) ou de l'interne (Mathieu, Gélinas). Ce projet de société qui a animé le Québec des années 1970 jusqu'aux années 1990 ne semble cependant plus porté par l'affect. En effet, alors que pour la plupart des auteurs contemporains n'abordent même pas le sujet, Blais présente plutôt un projet d'indépendance dépourvu d'émotion et porté uniquement par une vision logique et économique. Un peu comme si l'aspect d'identité québécoise et de référence n'était plus au cœur de ces questionnements de la nation.

Certains thèmes plus subtils sont aussi présents tout au long des périodes même si la vision qu'ils portent peut différer. C'est le cas par exemple de la relation ambiguë et inégalitaire qu'entretient le Québec avec les communautés autochtones (April, Sernine, Vonarburg et Kurtness). Les romans sont grandement critiques des liens qui unissent les Québécois allochtones aux Québécois autochtones. Le passé est remis en question et réévalué. On note même que les auteurs remettent en question par ce fait l'idée d'un

Québec et des Québécois pacifiques et non violents. La violence, parfois directe, parfois symbolique, est effectivement présente dans de nombreuses œuvres (Wyl, Sernine, Vonarburg, Gélinas, Valide).

Enfin, toutes périodes confondues, les romans se questionnent sur ce qui différencie véritablement le Québec, outre la langue, dans ce monde qui s'internationalise et se mondialise de plus en plus. Le Québec peut-il survivre aux dynamiques mondiales et à la force culturelles des grandes nations du monde (Wyl, Sernine, Vonarburg, Mavrikakis, Blais) ? Sommes-nous davantage Québécois ou citoyens du monde ? Paradoxalement, c'est un peu comme si on y retrouvait à la fois une peur de l'assimilation et de la marginalité.

Ces thèmes qui occupent une place centrale dans l'imaginaire social du Québec sont fortement influencés par les combats de la Révolution tranquille. On souhaite encore se distancer de l'ancien Québec, de la Grande noirceur. On pourrait presque dire que « les Québécois francophones portent leur passé comme une croix » (Létourneau, 2000, p.289) comme le disait l'historien québécois Jocelyn Létourneau. Or, c'est presque le contraire lorsqu'il est question de la Révolution tranquille, qui est plutôt source de fierté, voire d'idéalisation. Au sein de la mémoire collective québécoise, la Révolution tranquille « relève de la nostalgie, parfois heureuse, parfois attristée, qui anime le regard rétrospectif de l'imaginaire et lui donne un sens grâce à l'émotion », comme le disent les historiens Pâquet et Savard (2021, p.255). Or, les romans ne présentent pas un Québec qui fait rêver, mais, encore une fois, il s'agit en partie d'un biais lié au type de roman sélectionné.

Malgré tout, nous remarquons certaines transformations dans la vision d'avenir des auteurs au travers des différentes périodes. Dans les années 1970-1980, on remarque l'effervescence d'un Québec toujours marqué et, en un sens, enivré par la Révolution

tranquille. On y voit un engouement pour les questions d'indépendance, chose qui ne prend que peu de place dans les romans contemporains. Paradoxalement, les romans de cette période montrent aussi une certaine crainte de la réalisation de cette même indépendance (Mathieu, Wyl). On y perçoit donc cette effervescence, mais aussi une crainte de perdre des acquis, tels que la laïcité, la place centrale langue française au cœur de la société, une plus grande place des femmes dans entre autres sur le marché du travail.

Encore que certains de ces thèmes, comme la laïcité, ne bénéficient pas du même traitement des auteurs. Wyl craint effectivement que cette tendance à délaisser la religion catholique de crée une perte de solidarité et une perte de sens chez les individus, alors qu'April ne l'aborde même pas comme thème principal et que Mathieu lui laisse surtout une place symbolique, alors qu'on voit les personnages célébrer Noël. Autrement dit, au fil des périodes, les visions ne concordent pas tout à fait sur les impacts de la perte en popularité de la religion catholique, puisque certains auteurs craignent que cela entraîne une perte de solidarité sociale (Wyl, Arcan) alors que d'autres ne s'intéressent tout simplement pas à ce thème (April, Gélinas, Vonarburg, Chronoreg, Mavrikakis, Blais, Bergeron). Les romans de cette période présentent aussi une peur de perdre sa culture au profit des grandes puissances symboliques et culturelles de l'époque, à savoir les États-Unis et l'URSS.

Pour ce qui est de la deuxième période (décennies 1990 et 2000), bien que les romans y mettent en scène un Québec de tous les possibles, un peu comme ceux de la période précédente, il subsiste toujours une part de doute et de tabous. On y voit en quelque sorte la peur de la réalisation de la nation québécoise et du projet d'indépendance. Dans les romans de Gélinas, Sernine et Vonarburg, on voit une grande violence qui s'installe et qui

casse avec l'image d'un peuple pacifique souvent associé au Québec. Dans le roman de Sernine tout comme dans le roman de Wyl dans la période précédente, c'est la crainte que les dynamiques de guerre des grandes puissances ne viennent s'immiscer au Québec qui domine. Mais on voit aussi qu'une violence à l'interne (Vonarburg) entre les différents groupes sociaux (Gélinas) est aussi envisagée. L'idée d'une violence physique et directe ne se poursuit pas véritablement après les années 2000, alors qu'on assiste au contraire à des mondes qui sont aseptisés de violence physique (ou presque), mais qui débordent de violence symbolique (Bergeron, Mavrikakis). Qui plus est, dans les livres des années 1990-2000, on voit qu'après l'euphorie, il y a une perte d'espoir. À l'exception du livre de Vonarburg qui, alors qu'il est écrit à l'aube du second référendum, se termine sur une note optimiste, les autres romans de cette période dépeignent plutôt un Québec qui sombre tant au niveau politique (Gélinas, Sernine) qu'au niveau social (Arcan). Cette période de tous les possibles prend donc abruptement fin avec cette perte d'espoir.

Enfin, les romans plus contemporains (2010-2020) offrent une vision d'avenir désillusionnée et désenchantée. On y voit cependant s'ajouter des enjeux sociaux plus globaux au sein même du questionnement identitaire et national, dont l'impact des changements climatiques sur le territoire. Bien que ce thème fût présent à toutes les époques, avec le livre d'April (1985) ou de Sernine (1999 [1992]), le traitement qui en est fait dans les romans récents est bien différent : c'est non seulement la disparition de la société québécoise qui est une possibilité, mais tout simplement le risque de l'extinction de l'humanité (Bergeron, Kurtness), ce qui mène même à l'implantation de régimes autoritaires mondiaux (Bergeron et jusqu'à un certain point Mavrikakis). Les enjeux d'indépendance font aussi moins rêver les auteurs de cette période. Le seul livre qui

l'aborde de front, *La seule chose qui n'intéresse personne* de François Blais, explique clairement qu'en aucun cas cette indépendance n'est le fruit de sentiments profonds, d'attachement à la nation ou à la société québécoise. L'indépendance ne s'est réalisée que par un choix purement logique, ce qui rompt avec la vision proposée par d'autres auteurs de périodes précédentes. Enfin, certains thèmes disparaissent presque entièrement des romans, dont la laïcité ou la religion catholique, la crainte de la guerre, l'indépendance, etc. Bref, les romans témoignent d'une rupture dans la vision d'avenir du Québec présente dans l'imaginaire social de ces périodes.

Ces romans permettent de mettre de l'avant certains espoirs, mais surtout les craintes de la société face à l'avenir toujours incertain, puisqu'il s'agit principalement de romans dystopiques, qui prennent place, oui dans l'imaginaire social, mais aussi dans la mémoire collective. En effet, nous associons souvent la mémoire au passé et à l'histoire, mais l'avenir prend aussi une place centrale dans la relation qu'entretiennent les Québécois avec leur mémoire collective, comme en parle Jocelyn Létourneau :

Le défi que doivent rencontrer les Québécois francophones n'est toutefois pas d'opter pour une histoire et une mémoire fondées sur la démission ou le mépris envers le passé. Ce défi est plutôt de discerner ce qui, dans l'ayant-été, doit être réassumé ou désassumé au nom des valeurs et des contextes du présent. Au chapitre de la mémoire, c'est en effet l'avenir qui doit être dans la mire des contemporains. À défaut de quoi ceux-ci restent d'éternels endeuillés, incapables de s'extirper des échos du passé, un passé qui les fatigue à ce point qu'ils n'arrivent bientôt plus à envisager de nouvelles solutions aux histoires dans lesquelles on les a empêtrés, des histoires qu'ils ont apparemment, en tant que fiduciaires d'un legs mémoriel, le devoir de prendre en charge pour la postérité, *ad vitam aeternam*... (Létourneau, 2000, p. 284-285)

Ce triptyque qui unit le passé, les valeurs et contextes du présent ainsi que les aspirations et choix pour l'avenir se retrouve dans l'analyse des romans ci-dessus. On se retrouve tout de même à un moment où le Québec se conteste beaucoup sur son identité et sur l'avenir.

Autant il a été difficile de trouver des romans écrits au début des années 2000 qui mettaient en scène un Québec futur ou alternatif, autant ce type de livres est abondant depuis quelques années⁴¹. On sent un certain regain pour les questions nationales, une certaine nostalgie du passé qui nous porte à nous questionner à la fois sur notre héritage, mais aussi sur notre futur.

En somme, à travers cette analyse de romans québécois d'anticipation sociale des années 1970 à aujourd'hui qui ont imaginé un Québec futur ou alternatif, on remarque certains éléments de constante, mais aussi certains changements qu'a connu la référence de la société québécoise. En effet, bien que certains thèmes soient récurrents, on ne peut pas dire qu'il s'en dégage une ligne directrice forte et transcendante au travers de ces époques. Fernand Dumont disait d'ailleurs qu'à la sortie de la Révolution tranquille, le Québec se construisait un narratif autour de la rupture avec l'idée de survivance et les élites de l'époque précédant les années 1960, mais qu'aucune référence claire et partagée ne l'avait remplacée (Dumont, 2000, p. 276-277). Dans cette optique, le Québec se retrouvait dans une période de flottement où la référence se définissait surtout comme une opposition au passé, plutôt que la construction d'une vision d'avenir commune. Force est d'admettre que la présente analyse concorde avec cette théorie.

Comme mentionné précédemment, il s'agit peut-être d'une limite provenant de l'objet d'étude analysé, puisque les romans d'anticipation mettent surtout de l'avant les peurs collectives, donc ce qu'on craint de perdre et de voir disparaître, davantage que ce

⁴¹ Pensons simplement à ces quelques exemples non exhaustifs : *De Synthèse* (2017) de Karoline George, *L'Avenir* (2020) et *Peuple de verre* (2024) de Catherine Leroux, *Vies parallèles* (2022) de Benoît Côté, *Vandales* (2023) de Chris Bergeron, *La frugalité du temps* (2023) de Sylvie Bérard, *L'envers des forêts* (2024) Ariane Gélinas, *L'Alerte* (2024) de Brigitte Alepin sans compter les nombreuses bandes dessinées et les recueils de nouvelles publiés dans ce style.

qu'on voit ou espère voir se construire. Malgré tout, on dénote que les romans ne présentent pas de points d'ancrage commun clairs, stables et capables de définir la référence au travers des décennies, si ce n'est qu'une tendance à une vision de plus en plus désincarnée du Québec. Les éléments constitutifs de la référence qui ressortent le plus de l'analyse de ces romans montrent effectivement une fragmentation de la société et du territoire, ainsi que des personnages qui doutent fortement que la nation québécoise ait une signification profonde. Le Québec se trouve donc peut-être toujours dans cette période de flottement ou de transformations profondes dans l'imaginaire collectif, comme dirait Dumont.

La présente analyse a volontairement laissé de côté une analyse plus littéraire qui aurait pu, par exemple, tenir compte de l'influence du genre et du style des romans sur les histoires et les auteurs. En d'autres mots, les différents sous-genres de la science-fiction auxquels peuvent se rattacher les romans ainsi que les thèmes récurrents en science-fiction que les auteurs québécois abordent (ex. la crise climatique, la dictature et la violence, l'altérité, etc.) sont aussi importants dans les romans de science-fiction hors Québec. Il aurait été intéressant de réfléchir à une analyse comparative avec des romans du même genre issus d'autres coins du monde pour valider les particularités et spécificités que l'on peut retrouver au sein de la dystopie québécoise. On aurait ainsi pu confirmer, ou non, si les thématiques telles que l'insécurité linguistique, l'attachement symbolique fort à l'hydroélectricité et à Hydro-Québec ou encore la peur de la mort de l'identité nationale et culturelle représentent des singularités québécoises ou si elles peuvent se rattacher à d'autres cultures et sociétés.

BIBLIOGRAPHIE

- Arruda, A. (2015). Image, social imaginary and social representations. In E. Andreouli, G. Gaskell, G. Sammut, & J. Valsiner (Éds.), *The Cambridge Handbook of Social Representations* (p. 128-142). Cambridge University Press.
<https://doi.org/10.1017/CBO9781107323650.012>
- Ascarate, L. (2018). L'utopie : Du réel au possible. *Études Ricoeuriennes/Ricoeur Studies*, 9 (1), Article 1. <https://doi.org/10.5195/errs.2018.427>
- Association des libraires du Québec (ALQ). (2022, janvier 11). *Progression historique des ventes en librairie au Québec*. Association des libraires du Québec (ALQ).
<https://www.alq.qc.ca/2022/01/11/ventes-2021/>
- Bouchard, G. (2025, février 1). *Réveiller la ferveur québécoise (1). Les rêves collectifs*. Le Devoir. <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/838141/point-vue-reveiller-ferveur-quebecoise-1-reves-collectifs>
- Bouchard, G. (1999). *La nation québécoise au futur et au passé*. Les classiques des sciences sociales. Université du Québec à Chicoutimi.
- Castoriadis, C. (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Éditions du Seuil.
- Colin, C. (2018). La nostalgie comme catégorie géographique : Une proposition théorique. *Canadian Geographies/Géographies canadiennes*, 62 (4), 494-504.
<https://doi.org/10.1111/cag.12457>
- Dominici, T. (2016). Nouvelles sociétés, nouveaux régimes politiques : L'apport paradigmatique de la science-fiction dans l'observation des régimes politiques actuels. In K. Prémont & I. Lacroix, *D'Asimov à Star Wars Représentations politiques dans la science-fiction*. Presses de l'Université du Québec.
- Dumont, F. (1964). La sociologie comme critique de la littérature. *Recherches sociographiques*, 5 (1-2), 225-240. <https://doi.org/10.7202/055231ar>
- Dumont, F. (1996). *Genèse de la société québécoise*. Éditions du Boréal.
- Dumont, F. (2015). *La Vigile du Québec*. Bibliothèque québécoise.
- Dumont, F. (avec Cantin, S.). (2000). *Fernand Dumont : Un témoin de l'Homme*. L'Hexagone.
- Durkheim, E. (2012). Les Formes élémentaires de la Vie religieuse ; (Le Systeme Totémique en Australie). *The Philosophical Review*, 22 (4), 431.
<https://doi.org/10.2307/2178391>

- Falardeau, J.-C. (1964). Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain. *Recherches sociographiques*, 5 (1-2), 123-144.
<https://doi.org/10.7202/055223ar>
- Falardeau, J.-C. (1967). *Notre société et son roman*. HMH.
- Falardeau, J.-C. (1974). *Imaginaire social et littérature*. HMH.
- Gagné, G., & Langlois, S. (2000). Le vote en faveur de la souveraineté du Québec, 1995-2000. *Recherches sociographiques*, 41 (3), 431-477.
<https://doi.org/10.7202/057392ar>
- Gourgon, D. (2016). « Préférez-vous votre œil droit ou votre œil gauche ? » *Langue et religion dans le débat sur la gestion scolaire en Ontario français (1969-1998)*. Université d'Ottawa.
- Guertin, M. (2000). *La contestation dystopique : Étude sur les rapports entre l'utopie, l'idéologie et la dystopie*. Université du Québec à Trois-Rivières.
- Hamel, P. (2016). La sociologie, la littérature, le Québec et son identité. *Sociologie et sociétés*, 48 (2), 325-330. <https://doi.org/10.7202/1037727ar>
- Houle, P. (2010). *Paradigme Québec : La science-fiction québécoise*. Université du Québec à Montréal.
- Hydro-Québec. (2023). Histoire de l'électricité au Québec. *Hydro-Québec*.
<http://www.hydroquebec.com/histoire-electricite-au-quebec/chronologie/2e-etape-de-la-nationalisation.html>
- Lalonde, C. (2022, janvier 12). *Le succès contagieux du livre québécois*. Le Devoir.
<https://www.ledevoir.com/lire/659769/litterature-le-succes-contagieux-du-livre-quebecois>
- Lalonde, C. (2023, juin 29). *Comment achète-t-on nos livres ?* Le Devoir.
<https://www.ledevoir.com/culture/793805/serie-des-chiffres-et-des-lettres-comment-achete-t-on-nos-livres>
- Langlois, S. (2022). La sociologie de la littérature selon Jean-Charles Falardeau. *Les Cahiers des dix*, 76, 97. <https://doi.org/10.7202/1099194ar>
- Leblanc, P. (1994). L'imaginaire social. Note sur un concept flou. *Cahiers internationaux de Sociologie*, 97, 415-434.
- Ledent, D. (2015). Peut-on parler d'une sociologie implicite du roman ? *Revue d'anthropologie des connaissances*, Vol. 9, n° 3(3), 371-386.

- Létourneau, J. (2000). Se souvenir d'où l'on s'en va : L'Histoire et la mémoire comme reconnaissance et distance. *French Historical Studies*, 23 (2), 277-300.
<https://doi.org/10.1215/00161071-23-2-277>
- Lubelska, E. (2018). La temporalisation de l'utopie vers la fin du XVIIIe siècle : En quoi cela change-t-il notre compréhension de l'imaginaire social ? *Études Ricoeuriennes/Ricoeur Studies*, 9 (1), Article 1. <https://doi.org/10.5195/errs.2018.428>
- Mannheim, K. (1960). *Ideology and utopia : An introduction to the sociology of knowledge* (C. K. Ogden, Éd. ; L. Wirth & E. Shils, Trad.). Routledge & Kegan Paul.
- Marceau, S. (2024). Les ventes de livres en 2021, 2022 et 2023. *Optique culture – Observatoire de la culture et des communications du Québec*, 97.
- Pâquet, M., & Savard, S. (2021). *Brève histoire de la Révolution tranquille*. Boréal.
<https://web-p-ebshost-com.proxy.bib.uottawa.ca/ehost/ebookviewer/ebook?sid=6de4bd0f-f171-4cf9-ac08-c0b21674b9c6%40redis&vid=0&format=EB>
- Prémont, K. (2016). La science-fiction comme outil d'analyse politique. In K. Prémont & I. Lacroix, *D'Asimov à Star Wars Représentations politiques dans la science-fiction*. Presses de l'Université du Québec.
- Rioux, M. (1964). *Commentaire : Aliénation culturelle et roman canadien*. 145-150.
- Rioux, M. (1987). Requiem pour un rêve ? *The Canadian Journal of Sociology / Cahiers canadiens de sociologie*, 12 (1/2), 8-15. <https://doi.org/10.2307/3340769>
- Rocque, A. (1988). Deuxième approche : 1984– Le pouvoir des codes et le code du pouvoir. In G. Bouchard, A. Rocque, & J. G. Ruelland, *Orwell et 1984 : Trois approches* (p. 275). Bellarmin.
- Serruys, N. (2008). Xénotalité : L'utopie, l'uchronie et l'anticipation canadiennes-françaises et québécoises dans l'optique de l'allégorie nationale. *Voix Plurielles*, 5 (2), Article 2. <https://doi.org/10.26522/vp.v5i2.459>
- Serruys, N. (2010). *Utopie et idéologie dans la science-fiction canadienne-française et québécoise* [Ph.D.].
<http://www.proquest.com/docview/870401755/abstract/706D6996693E4800PQ/1>
- Suvin, D. (2021). Utopia or Bust : Capitalocene, Method, Anti-Utopia. *Utopian Studies*, 32(1), 1-35. <https://doi.org/10.5325/utopianstudies.32.1.0001>
- Trudel, J.-L. (2017). *Petit Guide de la science-fiction au Québec*. Éditions Alire.
- Trudel, J.-L., Lauzon-Dicső, M., Gélinas, A., Berthiaume, J.-M., Vonarburg, É., et Fournier, V. (2020). Dystopies : Rêveries acides. *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, 179, 4-27.

Yates, J. (2004). 40. *Science Fiction (Part II : Forms and genres)*. Routledge, Taylor & Francis Group.

ANNEXE A – LISTE DES ROMANS

Les romans sont présentés en ordre chronologique.

Décennies 1970 et 1980

Wyl, Jean-Michel (1978). *Québec Banana State*. Librairie Beauchemin Limitée. 339p.

Mathieu, André (1981-1979). *Le sang des autres*. Éditions André Mathieu. Boisbriand, Québec, 309p.

April, Jean-Pierre (1985). *Le Nord électrique*. Preamble. Longueuil, Québec, 240p.

Des années 1990 à la fin des années 2000

Gélinas, Pierre (1996). *La neige*. Triptyque. Montréal, Québec, 214p.

Sernine, Daniel. (1999 - 1992). *Chronoreg*. Alire. Québec, 470p.

Vonarburgh, Élisabeth (2009-1994). *Les Voyageurs malgré eux*. Éditions Alire. Lévis, Québec, 560 p.

Arcan, Nelly (2017-2009). *Paradis clef en main*. N° de série, 197p.

De la décennie 2010 au début des années 2020

Mavrikakis, Catherine (2016). *Oscar de Profundis*. Héliothrope. Montréal, Québec, 327p.

Kurtness, J. D. (2019). *Aquariums*. L'Instant même. Longueuil, Québec. 157p.

Blais, François (2021). *La seule chose qui intéresse tout le monde*. L'instant même. Longueuil, Québec, 172p.

Bergeron, Chris (2021). *Valide*. Les Éditions XYZ. Louiseville, Québec, 271p.

ANNEXE B – GRILLE D’ANALYSE

Éléments descriptifs	
Brève description des personnages principaux (nom, genre/sexe, rôle dans l’histoire, etc.)	1.
	2.
	3.
Description du Québec imaginaire	
Éléments utopique, dystopique	
Histoire et élément déclencheur	
Intrigue principale/Trame narrative	
Inspiration idéologique ou littéraire	(ex. présence ou non d’une vision nationaliste)
Références historiques	(ex. Guerres mondiales, Guerre froide, référendums, etc.)
Analyse thématique – Liste des thèmes	
Thèmes abordés avec des exemples	Thèmes et citations
Vision du monde	
Relation/Dynamiques Individu – milieu	Éléments de représentation du milieu par les individus
(expériences, empirie, etc.)	(Représentation, justification, explication, portrait du monde)
À propos de l’œuvre – surtout pour la sélection des romans	
Source	
Biographie de l’auteur	
Prix et distinction	
Éléments positifs retenus	
Critique	